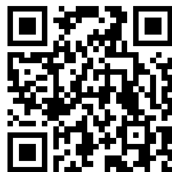
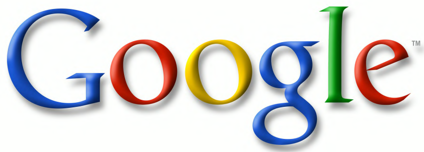
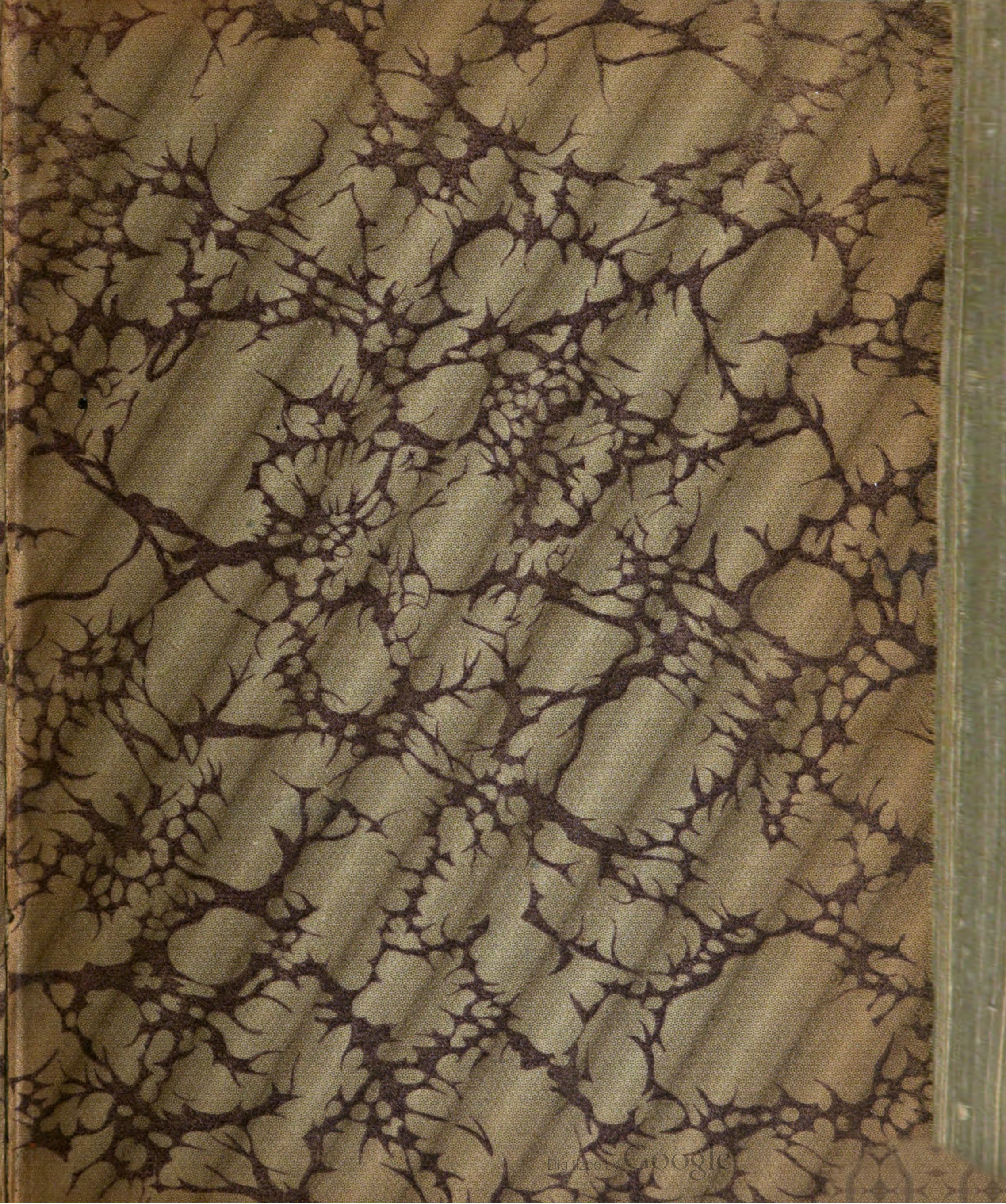








LE ROMAN
DE L'ECOUFLE

COLLECTION MÉDIÉVALE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE MAURICE LALAU

Il est tiré de chaque ouvrage cent exemplaires de luxe.

Un exemplaire unique sur japon ancien contenant tous les dessins originaux de l'illustration, et deux suites en noir et en teinte des illustrations hors texte.

Quatre-vingt-dix-neuf exemplaires sur vélin de Madagascar avec deux suites des illustrations hors texte.

Précédemment parus :

LA CHAMBRE DES DAMES, *par* ANDRÉ MARY.
Illustrations de A. Raynolt.

ÉREC ET ÉNIDE. LE CHEVALIER AU LION, *par* ANDRÉ MARY.
Illustrations de M. Lalau.

BERTHE AU GRAND PIED, *par* LOUIS BRANDIN.
Illustrations de M. A. Servant.

LA CHANSON D'ASPREMONT, *par* LOUIS BRANDIN.
Préface de Joseph Bédier de l'Académie française.
Illustrations de M. A. Servant.

ANDRÉ MARY

LE ROMAN DE L'ÉCOUFLE

DE JEAN RENART

MIS DE RIME ANCIENNE EN PROSE NOUVELLE

ILLUSTRATIONS DE A. RAYNOLT



ANCIENNE LIBRAIRIE FURNE
BOIVIN & Cie ÉDITEURS
3 ET 5, RUE PALATINE
PARIS (VIe)



PRÉFACE

On peut trouver à lire nos vieux auteurs des agréments divers, soit que la curiosité n'aille pas au delà du récit romanesque à l'ancienne mode, soit qu'on y cherche la peinture des mœurs et des usages d'une société disparue et le décor de la vie publique et privée, tel qu'il s'offre à nous dans les monuments littéraires du Moyen Age.

Un plaisir plus rare, qui s'ajoute à ceux-là, est réservé à quelques-uns : il consiste à savourer dans tous les détails du métier, dans toute sa naïveté raffinée l'art du poète et du conteur. Les remarques qu'on peut faire à ce sujet comportent, pour le lettré sensible, des jouissances qui, certes, ne sont pas étrangères à l'intérêt que je porte personnellement à la littérature des XIIe *et* XIIIe *siècles. Il me suffit de le marquer pour confesser par là même*

que j'ai moins tenté, dans les versions que je présente au public, de vulgariser au sens étroit et quelque peu défavorable du mot, que de faire partager ma joie aux délicats par les moyens qui m'ont semblé le mieux appropriés.

Ce dessein a eu comme conséquence la douce obligation pour moi de me mettre à l'école des vieux maîtres, et de tâcher à surprendre les secrets de leur palette. Pour fidèle qu'elle soit, l'imitation que je me suis proposée n'est pas un esclavage : le lecteur serait le premier à s'en plaindre; car, chargé de liens et d'entraves, je servirais mal une cause qui m'est chère. J'ai donc cherché à faire revivre le mouvement du récit original tant dans les descriptions que dans le dialogue, en l'égayant des mille manières piquantes ou aimables de s'exprimer qui peuvent être comprises et goûtées de nos jours, et en même temps je me suis appliqué à obtenir ce fondu qui distingue le style simple ou tempéré des bonnes époques. Et l'avouerai-je? En opérant ainsi, j'ai entendu, en outre, contribuer pour ma part à cette « défense et illustration » de la langue qui jamais ne m'a paru être plus de mise qu'aujourd'hui. Je ne pense pas que la cacophonie et l'incohérence soit un système durable en art; la littérature est un luxe dont

il est loisible de se passer à ceux qui se jugent fort au dessus, mais quant à donner ce nom à certaines productions informes, on n'y réussira pas plus qu'à mettre sur le même pied le lent et patient travail de la main et la grossière fabrication industrielle. Fournir au public quelques occasions de comparer, c'est, à mon avis, en dépit des insinuations et du silence concerté, la meilleure façon de s'inscrire en faux contre les théories des ignorants qui ne prêchent que trop pour leur saint.

C'est dans cette pensée que j'ai publié La Chambre des Dames *et ma traduction de Chrétien de Troyes, et précédemment* Les Amours de Frêne et Galeran.

Le Roman de l'Ecoufle[1] *qu'on trouvera ici, mis de rime ancienne en prose moderne, appartient à la même veine que ce dernier ouvrage. On y devise des aventures de deux enfants amoureux qui fuient ensemble une maison inhospitalière, puis se perdent et se retrouvent après plusieurs années; les situations sont moins pathétiques, mais l'idylle est tout aussi gracieuse : le thème qui sert de pivot, cette fois, est le rapt d'un anneau par un oiseau de proie, un écoufle, c'est-à-dire*

1. *Je transcris* Escoufle *en* Ecoufle *(ce mot existe encore avec la signification de cerf-volant), comme* écrin, écarlate, écorce. *De même j'écris* ménie *comme* ménage.

un milan, thème d'origine orientale sur lequel l'écrivain a brodé avec une fantaisie toute française.

Le rapprochement de ces deux œuvres s'impose d'autant plus qu'une communication du plus haut intérêt due au savant auteur de La Vie au Moyen Age[1] *vient de trancher, il semble, définitivement la question de l'identité des deux poètes : Renaut et Renart sont une seule et même personne. Cette étoile qui avait paru double dès l'abord, est simple, et elle n'en est pas moins brillante.*

Après l'attribution de La Pucelle à la Rose *et de* L'Ecoufle *à l'auteur du* Lai de l'Ombre *dans les conditions que j'ai rappelées*[2]*, il restait à expliquer la parenté d'inspiration et de sujets, et les ressemblances de détail maintes*

1. *Ch. V. Langlois* (La Vie au Moyen Age de la fin du XIIe au milieu du XIVe siècle, d'après des romans mondains du temps, *Paris, 1924). Voir l'Introduction, pages* XXII *et suiv..., les Notices, pages 1, 36, 72, et l'Appendice I, pages 341 et suiv.* (*substance d'une communication récemment faite à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*).

2. *André Mary* (La Chambre des Dames, où il est devisé de la Pucelle à la Rose ou Guillaume de Dole, de Pyrame et Thisbé, d'Amadas et Idoine, de la Châtelaine de Vergy et du Lai de l'Ombre. *Coll. Médiévale. Paris, Boivin. 1922). C'est à M. Joseph Bédier qu'on doit d'avoir déchiffré les « engins » ou anagrammes qui, dans les derniers vers de* L'Ecoufle *et de la* Rose, *reproduisent le nom de Jean Renart, conformément à la leçon de six au moins des mss. du* Lai de l'Ombre. *Voir l'édition du* Lai de l'Ombre *pub. par Joseph Bédier (Paris, Soc. des Anciens Textes, 1913).*

fois signalées de Frêne et Galeran *avec les poèmes sus-mentionnés, ressemblances que rendaient particulièrement troublantes celles des deux signatures Renaut et Renart. Il y avait quelques chances qu'elles se rapportassent à une personnalité unique. Ce soupçon avait effleuré mon esprit, mais je n'en avais pas tenu compte. Sur une question de nom propre j'hésitais à incriminer un copiste. Toutefois j'avais noté avec quelque arrière-pensée la présence dans* Frêne et Galeran *du terme rare* assin *(mesure de capacité pour les grains) spécial au Soissonnais et à la haute Vallée de l'Oise, comme l'a montré M. Antoine Thomas, à propos du même mot relevé dans* L'Ecoufle.

S'appuyant sur plusieurs exemples de ce genre, M. C. V. Langlois a été amené à conjecturer que la mention de « Renaut », au vers 7809 de Frêne et Galeran, *était une faute de transcription, car le seul manuscrit que nous possédions du poème est relativement récent, et l'altération d'une lettre par un scribe peu au courant d'une langue déjà archaïque pour lui n'a rien en soi que de très vraisemblable.*

Après nouvel examen des textes et lecture approfondie du Roman de l'Ecoufle, *je m'accorde tout à fait au sentiment de M. C. V. Lan-*

glois dont la démonstration me paraît sans réplique.

Mais ceci n'est que la première partie de son exposé.

En dehors des renseignements que Jean Renart fournit sur lui-même dans ses différents ouvrages, pouvait-on recueillir d'une autre source quelques particularités le concernant, et obtenir confirmation et précisions sur son pays d'origine? Il fallait chercher dans la contrée qui pouvait être son berceau, notamment sur les confins de la Picardie et de l'Ile-de-France. M. C. V. Langlois a cherché, et il a trouvé, et c'est une trouvaille d'importance.

Elle se réfère à deux pièces de vers, deux tensons qui figurent, l'une dans le Nouveau Recueil *de Jubinal (1842), l'autre dans les Mélanges publiés par Chabaille en 1835. La première, qui a pour titre* Du plait Renart de Dammartin contre Vairon, son roncin, *nous montre, se querellant, un vieux ménestrel nommé Renart qui « crolle » de la tête et des reins et son cheval aussi perclus que lui. Le roncin reproche à son maître de boire et d'économiser sur l'avoine : il n'a pas le sou, et serait mort « sans le lignage de Nanteuil ». Renart le traite de menteur. « J'ai été riche autrefois, lui dit-il, mais les « donneurs »*

sont morts ou fatigués. » Mais est-ce bien de railler à une rosse dont les jambes refusent le service? Renart menace Vairon de l'équarrisseur; à la fin, cependant, il lui pardonne à condition qu'il s'abstienne dorénavant de le tourner en ridicule.

La deuxième pièce, qui est une sorte de parodie des Vers de la Mort *d'Hélinant, s'intitule* De Renart et de Piaudoue. *Un clerc qui répond au sobriquet de Piaudoue ou Peau-d'Oie accable Renart de sa verve plus truculente que comique : il nous le peint, l'œil trouble, le visage enflé, la face rouge et allumée, et les cheveux en broussailles : il n'épargne pas davantage sa femme, son frère, sa mère, sa belle-mère ni son aïeul : à l'en croire, toute la famille ne serait que gibier de potence. Renart riposte sur le même ton, mais avec plus de modération, ce qui laisserait supposer que le poème est plutôt d'un ami que d'un ennemi de Peau-d'Oie. Il faudrait se garder de prendre à la lettre ces outrances et d'y puiser à l'aveuglette pour une biographie. Invectives à froid et injures conventionnelles sont du domaine de la « desputoison », ce genre gaulois et burlesque dont nos aïeux devaient être assez friands, surtout quand les vers étaient bien faits, ce qui est le cas. Mais à côté de ce qui n'est que* gab *et* rampone, *on trouve ici*

quelques renseignements qui concordent singulièrement avec ceux que nous tenons de l'auteur de L'Ecoufle *et de* La Pucelle à la Rose. *Quand il y aurait à en retenir ce fait seul que les protecteurs du Renart des tensons s'appelaient « le sire de Nanteuil, l'évêque de Beauvais, le comte de Saint-Pol et Guillaume des Barres », on serait suffisamment autorisé à l'identifier avec le nôtre.*

En faisant les réserves que je viens d'indiquer et en ne perdant pas de vue que les tensons nous offrent la caricature très malveillante d'un Renart d'un certain âge, je n'y vois rien qui altère gravement l'image que je me suis faite du poète, pendant les six ou sept ans que je l'ai assidûment fréquenté. Je la vois au contraire enrichie de quelques traits qui ne la déparent point.

Avant que je sache que ses roncins avaient nom Vairon et Fauvel, j'ai suivi Jean Renart dans toutes les contrées où il a promené sa vielle, d'abord dans son pays d'entre Meaux et Senlis qui est le charmant Valois chanté par Gérard de Nerval, puis en Normandie[1], *en Franche-Comté, jusqu'en Lorraine, dans*

1. *Voici peut-être de nouvelles preuves touchant les séjours de Jean Renart en Normandie. J'ai entendu dans le pays de Caux employer les mots* basset *(tabouret) et* anglaise *dans le sens de* maladroite *(Cf.* Galeran, *vers 6725 et 4157).*

le Limbourg et sur les bords du Rhin. Je l'ai rencontré au château, au moutier, dans les tournois, les fêtes et les pèlerinages. Je l'ai vu penché sur son lutrin, mettant au net ces jolis contes en rimes qui, après sept cents ans, ont gardé leur fraîcheur des premiers jours. Ce grand poète était un charmant compagnon, plein de sens, de finesse et d'esprit. Il avait, dans ses moments de belle humeur, l'entrain du ménestrel Jouglet qu'il a si bien crayonné dans La Pucelle à la Rose. *Je crois, en effet, qu'il aimait assez le vin, et peut-être aussi le jeu. Mais il ne manquait de rien; ses protecteurs qu'il avait choisis parmi ceux qui ont prouesse et largesse y pourvoyaient, et il était plus d'une cour où il était tenu pour un prud'-homme et honoré comme tel. Il savait certainement les travers de ces barons turbulents accoutumés à faire leurs quatre volontés, et combien leur prix en était abaissé, quand il leur manquait les bons conseillers et le sentiment de la justice. Mais il savait aussi que ce ne sont pas les vilains et les communes qui nourrissent la poésie, non plus que ces usuriers ignobles qui, en temps de guerre, s'emparent des châteaux et des seigneuries. Ah! le bon esprit! Il connaissait les XXIV Manières des Vilains qui, depuis, en ont inventé bien d'autres...*

S'il fallait résumer en quelques mots sa vie et son œuvre, voici comment je serais tenté de faire ma notice.

Jean Renart, ménestrel et poète français, naquit à Dammartin-en-Goële (Seine-et-Marne), vraisemblablement entre 1160 et 1165. Il est l'auteur des romans de Frêne et Galeran *(après 1190)*[1], *de* L'Ecoufle *(entre 1195 et 1202), de* La Pucelle à la Rose *(entre 1202 et 1210) et du* Lai de l'Ombre *(1217-1218)*[2].

1. *La raison que j'ai de mettre* Frêne et Galeran *en tête, c'est que l'esprit de cet ouvrage est un peu différent de celui des autres : on y trouve plus de pathétique, et une réserve qui le rapproche des œuvres de Gautier d'Arras et des Anglo-Normands. Le* terminus a quo *est à mon avis 1190, à cause des mots* Escavaron *(Escavalon) et* Lit aux Merveilles *(Lit de la Merveille) empruntés au* Conte du Graal *de Chrétien de Troyes. (Voir mon imitation* Les Amours de Frêne et Galeran. *Paris, Crès. 1920.)*

2. *Je classe le* Lai de l'Ombre *à la fin, car c'est une œuvre laborieuse où je sens l'application de l'âge et les ressources d'un talent arrivé à son période. En outre il me semble que le préambule est en certains points une réponse à Peau-d'Oie :*

« Je ne veux pas ressembler à ces garçons qui ne sont bons qu'à tout détruire, puisque j'ai le talent de faire œuvre qui vaille. Le vilain peut railler, si ma courtoisie s'emploie à composer quelque plaisant ouvrage où il n'y ait rien de laid ni de désobligeant. Fol est celui qui cesserait de bien dire pour une parole injurieuse... Je ne pense pas qu'on puisse changer un méchant en un homme de bien ». Plus loin allusions à la mort de quelque protecteur et à une gêne momentanée : « Mieux vaut pour un homme avoir de la chance qu'argent et amis. L'ami meurt, et l'on est bientôt débarrassé de l'argent, quand on ne le garde pas ou qu'on le confie à un fou. Mais celui qui le dilapide, et après se reproche de l'avoir dépensé sans mesure, s'il se modère dans la suite et laisse la folie, cause de ses mésaventures, la chance l'aura vite remis sur pied. »

Conclusion : « C'est pourquoi j'ai entrepris quelque beau dit

Très répandu dans les cours baronniales du Nord et de l'Est de la France, spécialement dans les pays mouvant de l'Empire, il a été le protégé des comtes de Hainaut, de l'illustre maison de Châtillon-Nanteuil représentée par Miles, évêque de Beauvais, et Gaucher de Châtillon, comte de Saint-Pol, et de cet autre héros de Bouvines Guillaume des Barres, seigneur d'Oissery. Il est probable qu'il a reçu aussi, sur le tard, les bienfaits du roi de France Philippe-Auguste.

On ignore sa vie après 1218 et la date de sa mort[1].

*Dans l'ordre des temps et par droit de mérite, Jean Renart succède à Chrétien de Troyes. Comme le poète d'*Erec *et de* Cligès, *il est très inventif dans le détail; il a sa narration enjouée, mouvementée, son art d'exciter l'in-*

que je veux accommoder à la dignité de l'Elu (mon protecteur). » Il s'agit selon toute apparence de Miles de Nanteuil, l'un des « donneurs » visés dans le Plaid, *à qui avait été dédiée* La Pucelle à la Rose *et qui venait d'être élu évêque de Beauvais (1217) (Voir* La Chambre des Dames, *pages 223-224 et 259).*

1. *Je ne crois pas que les trois derniers vers de la* Pucelle à la Rose, *où l'auteur joue sur les mots « entra en religion » pour former à peu près l'anagramme* Traner, *comportent l'indication que Jean Renart finit sa vie dans un couvent. Ce qui a pu le laisser croire, c'est l'addition rimée au roman de* Méraugis *qui figure dans le même manuscrit, où un lecteur reproche à Raoul de Houdan, moine authentique, de se nommer à la fin de son ouvrage. Cette symétrie ne doit pas étonner : l'observation a été inspirée par l'explicit de Jean Renart, que le lecteur a pris au sens littéral.*

térêt par des anticipations, des digressions, des retours; quand il est diffus, ce n'est que par l'abus de ce procédé et par ces clauses de style qui sont du rituel du conte oral, comme je l'ai écrit ailleurs[1]*. Il a en propre le goût de la vraisemblance; en réaction contre les disciples trop serviles de Chrétien, il écarte systématiquement le merveilleux de ses intrigues : à ce point de vue ses préambules sont très instructifs; ils forment en quelque sorte le manifeste de l'école nouvelle. Il s'ensuit que ses descriptions qui abondent en traits réalistes sont précieuses pour la peinture de la société de son époque. Son style est élégant, parfois un peu contourné; il a le sentiment et l'ironie; il connaît à merveille l'usage malicieux de la rime; on trouve dans son dialogue une grande force expressive, qui tient à la science de placer le mot et à la cadence de son octosyllabe.*

Si je devais caractériser chacune de ses œuvres je dirais que Frêne et Galeran, *œuvre de la jeunesse du poète, se distingue par une aisance, une délicatesse, une douceur exquises, et par l'opposition des caractères qui sont dessinés avec beaucoup de bonheur. Il n'est pas d'histoire plus touchante.*

1. *André Mary,* Erec et Enide. Le Chevalier au Lion, *traduits de Chrétien de Troyes (1923). Introduction, p. 27.*

Dans L'Ecoufle, *l'esprit tient déjà plus de place, et aussi un badinage un peu leste qui nous montre que les milieux aristocratiques où Renart fréquentait alors, étaient de mœurs assez libres. Il y a dans les tableaux rustiques un gracieux sentiment de la nature. Le dialogue est plus rapide, plus coupé. Enfin on note l'intervention fréquente du narrateur par des réflexions brèves et exclamatives qui sont une des singularités de sa seconde manière.*

La Pucelle à la Rose *participe des deux livres précédents : Liénor, pour l'air dégagé et résolu, est la sœur de Frêne. Mais Jean Renart devient plus concis, et évite les longueurs. La plupart des scènes qu'il retrace sont enlevées de main de maître.*

Le Lai de l'Ombre *est surtout psychologique; c'est une œuvre très travaillée, très mondaine et plus galante qu'amoureuse. Un métier étonnant s'y dépense à faire des pointes; nous ne sommes plus dans « le vert paradis des amours enfantines »; il n'est plus question de la constance d'un Galeran, de l'ingénuité d'une Aélis, mais des roueries et des manèges piquants d'une coquette et d'un soupirant de ruelle.*

J'ai terminé ma petite étude littéraire sur Jean Renart que je crois avoir contribué à

introniser dans le Temple du Goût, soit par le soin que j'ai mis, pour le profit commun, à le lire et à le tourner en français d'aujourd'hui, soit en apportant ma pierre aux conjectures et aux recherches des curieux de nos antiquités et spécialistes du vieux langage. Et maintenant, je ne suis plus que son truchement, et le critique cède la parole au conteur.

ANDRÉ MARY.

CHANDELEUR 1925.



I

LE PÉLERINAGE DU COMTE DE MONTIVILLIERS



Il est d'un homme sage d'user de son petit sens pour dire quelque bonne chose. On loue et l'on honore les bons écrits et les bons faits; assembler des mots d'une manière agréable pour proposer un exemple aux gens, c'est une chose, apparemment, qui doit plaire à ceux qui

entendent raison. Beaucoup ont la prétention de bien dire, qui se mêlent de contes que je ne saurais approuver, car le vrai y est laissé pour la fable : ce n'est pas là œuvre qui dure ni qui puisse être récitée dans les cours, où, plusieurs le savent, on n'écoute pas volontiers des aventures sans vraisemblance. Celui, au contraire, qui entreprend de nous conter quelque belle histoire, qui ne soit pas pur mensonge, ne perd pas son temps ni sa peine. La vérité rehausse un homme et lui acquiert la renommée. Je ne suis pas embarrassé à cet égard : nul ne pourra me faire reproche, si je rapporte la vieille légende de *L'Ecoufle*. Je ne crois pas qu'il y ait au monde dix hommes qui sachent ce que je veux dire, tant le conte, par moi révélé et mis en écriture, a été longtemps recouvert de la poudre de l'oubli.

Ici commence l'aventure.

Il y eut jadis en Normandie un riche homme, grand possesseur de terres et comte de Montivilliers. Il se nommait Richard; il tenait Rouen en son domaine, et cent hommes le servaient à sa cour. La Seine qui coule au pied de la cité le fournissait de poissons en tout temps, et ses forêts, alentour, étaient bien pourvues de gibier et de sauvagine. Il

avait si bien apaisé et gouvernait si bien sa terre que nul ne lui cherchait querelle : dans toute la contrée de Caux, il y avait bien trois cents chevaliers hardis et courageux qui tenaient de lui leurs fiefs, et quand aucun voisin lui faisait la guerre, il l'avait tôt contraint à mettre bas les armes, car il s'était attaché ses hommes par ses largesses, de telle sorte que chacun eût mieux aimé perdre la vie, que de ne pas le voir réussir dans ses entreprises, et détruire l'envahisseur. Il ne restait debout murs ni châteaux sur ses marches. Il avait tout conquis aux environs, et revendiqué toute la terre jusqu'au Pont de l'Arche. Il partageait équitablement ses conquêtes entre ses gens, et dans sa vie il fit maint chevalier de néant riche baron par beaux dons et par mariage.

Le comte Richard savait bien l'art de la guerre : il laissait tout le butin à ceux qui le servaient, et qui, en cas de besoin, mettaient à sa disposition, comme il convenait, leur avoir et le sien. Ainsi pouvait-il compter à sa guise sur l'amour de ses bons vavasseurs. Il était large et courtois : il envoyait à leurs femmes peliçons et manteaux. En fait de déduits de rivière et de bois, et d'échecs et de tables, il en savait plus qu'homme né de mère; il y avait en lui toutes les bontés, et l'on peut

dire que jamais, depuis la mort du bonhomme qu'engendra le roi Philippe de Macédoine, il ne fut comte qui égalât celui-ci en prouesse, vaillance et largesse. Si l'on voulait enquérir le vrai, ce comte était accompli en bonnes mœurs, et jamais il ne manqua de témoigner sa reconnaissance à ses hommes. Je n'aurais pas fini aujourd'hui de vous deviser ses qualités : non, jamais il n'y eut tel chevalier à Troie, quand le donjon tomba par le feu. Jamais de l'heure qu'il naquit, il ne dit de vilenies. Il ne regardait pas à sa peine, et quand il s'agissait de donner des preuves de sa valeur et de son grand sens, il ne croyait pas trop pouvoir en faire en une seule journée. Pas plus en hiver qu'en été il n'aimait le repos.

Quand il eut mené cette vie pendant quinze ans, il eut dessein de prendre la croix et d'aller outre mer pour sauver son âme.

Il n'avait enfant ni femme à qui laisser sa contrée. Aussi, quand ils connurent sa résolution, ses sergents et ses chevaliers furent bien dolents et marris ! Mais l'on eût vu alors tous ses parents et amis suivre son exemple. Il s'en croisa tant par le pays que c'était merveille. Le comte avait promis des robes et des chevaux à tous ceux qui en auraient besoin. Chacun s'atourna donc au mieux qu'il put

et fit ses préparatifs de départ. Quand le comte eut apprêté tout le nécessaire pour le voyage et que le moment fut venu de se mettre en route, il manda son barnage au château de Montivilliers.

L'assemblée fut grande des chevaliers, des clercs et des dames. Il accourut tant de bourgeois et de chevaliers avec leurs femmes que nul n'en sait le compte. L'évêque de Lisieux, qui était son grand ami, ne manqua pas de venir, ainsi que le vaillant comte de Varenne et celui d'Eu, et le châtelain de Bellencombre, et bien d'autres dont je ne sais pas les noms. Jamais vous ne vîtes tant d'hommes s'émouvoir pour un seul pèlerin : par monts et par vaux, les chemins en étaient remplis, et ils furent bien étonnés de se voir si nombreux ensemble. Ce jour-là on fit grande joie par les salles et par les maisons. Néanmoins, il n'en manquait pas que ce voyage affligeait beaucoup. Ils plaignaient du fond du cœur le comte qui devait partir le lendemain avec sa riche compagnie. Ils disaient qu'ils n'auraient jamais si bon seigneur et si humain, et ils maudissaient l'heure et le jour où lui était venue cette funeste idée.

La soirée se passa ainsi. Quand ils eurent soupé, ils prirent congé du comte et se rendirent dans leurs hôtels. Mais au petit matin,

le deuil des bourgeois recommença de plus belle, car le franc et courtois comte les avait si bien gardés et nourris qu'ils étaient riches et bien rentés.

« Ahi! font-ils, chétifs que nous sommes, que ferons-nous désormais? Ahi! gentil comte débonnaire, si vous nous laissez, nous sommes perdus! »

Quand vint que le comte fut levé, l'archevêque et les barons et l'évêque qui était son homme allèrent aussitôt à l'abbaye pour ouïr la messe et faire leurs oraisons. Le comte offrit un magnifique drap de Bénévent dont il fit couvrir le maître-autel.

L'archevêque entra pour se vêtir dans la sacristie et commanda de tirer de ses coffres ses plus riches ornements. Son chapelain et l'évêque lui affublèrent une chasuble de samit d'une belle pourpre foncée; le chapelain lui mit en tête une mitre historiée et brodée de toutes parts.

Le moutier était plein de monde. La procession s'avança vers la sacristie, avec les encensoirs et les croix d'argent, les textes et le luminaire.

L'évêque mit alors la crosse dans la main droite de l'archevêque, et le prit par la gauche, puis il le mena jusqu'à l'autel, lentement, en grande cérémonie. Le couvent était déjà en

prières; l'abbesse commanda à deux demoiselles des mieux chantantes et des plus belles de tenir le chœur pour rehausser l'éclat de la fête et la rendre plus plaisante.

Quand l'évangile fut lu, et l'offertoire chanté, le comte s'avança le premier pour l'offrande : il offrit un marc d'or en besants. Après vint la foule nombreuse de ceux qui offrirent pour l'amour de lui. Jamais si grandes aumônes ne furent faites : nul estropié, pauvre ou contrefait, ne tendit la main vainement, ce jour-là. Le comte donna bien, à mon estime, plus de dix livres, avant que de sortir du moutier.

Quand le service fut achevé et qu'on eut béni les bourdons et les écharpes, les pèlerins vinrent au chapitre pour prendre congé de l'abbesse et des dames. Le comte les pria de ne pas l'oublier dans leurs oraisons, ce qu'elles promirent pour Dieu et pour leurs âmes.

Le comte fit don à l'abbaye d'une rente perpétuelle, à compter de ce jour, de vingt ou trente marcs d'argent, je ne sais, par chaque année. Là-dessus, il quitta les dames du couvent, toutes attendries de ces marques d'amour.

Il revint à ses gens qu'il trouva sur la voie, menant grand deuil.

« Las! disait chacun, las! malheureux que nous sommes! Quelle perte faisons-nous! C'est grand dommage que le départ d'un si bon seigneur pour la contrée et pour tous ceux qui l'aiment! »

Le comte avait pitié de leur douleur qui faisait peine à voir. Il dit à l'archevêque :

« Je vous confie ma terre et mes gens. Je ne sais si je reviendrai jamais. Mais quoi qu'il advienne, sire, qu'il vous souvienne de les bien garder, puisque je ne puis plus le faire. »

Il demande son cheval. On court le lui chercher, et celui qui l'amène est tout en pleurs. Chacun des compagnons envoie chercher le sien à son tour. Dieu! quelle tristesse! Les chevaux, les roncins hennissent dans les rues qui sont si encombrées qu'on peut à peine tourner. Le ferrant du comte était tondu de frais, et la selle et les harnais étaient aussi neufs et aussi bons qu'il convenait pour un tel pèlerin.

Les barons sont accourus auprès de lui, avant qu'il monte, mais voyez leur émoi : le bon comte a telle pitié qu'il tombe pâmé aux pieds du palefroi. Quand il est revenu à lui, les barons le prennent dans leurs bras, le relèvent et lui tiennent l'étrier.

Chacun et chacune vient prendre congé, fort tristement. Il eût déjà fait une bonne lieue,


A.R.


UNIV.
OF
MICH.

mais les dames ne cessaient pas de pleurer. Le comte de Varenne et celui d'Eu pouvaient à peine se tenir sur leurs étriers, tant le chagrin les accablait. Enfin il fallut se mettre en route. Le comte Richard baise une dernière fois ses barons en les recommandant à Dieu ; et l'archevêque fait le signe de la croix sur la compagnie qui s'éloigne.

Lors les pèlerins s'en vont, chevauchant, chacun portant au cou un bourdon de frêne ; le comte va devant, et les roncins suivent par derrière, chargés des deniers, de l'or, de l'argent, des robes et des draps de soie.

Mais pourquoi conterai-je leurs journées par le menu ?

Ils se sont tant de fois levés matin, et ils ont tant chevauché le droit chemin qu'ils arrivèrent vite au mont Jou. Ils passèrent outre et furent en Lombardie. Je ne vous dirai pas ce qui a trait aux hôtels et à la viande : ils eurent à souhait tout ce dont ils avaient besoin.

On arriva enfin à Brindes. Le comte envoya devant pour prendre logis. Quand il descendit de cheval, il y avait foule à l'étrier. La fille de son hôte, une pucelle belle et sage, lui ôte son bourdon et l'emmène à l'étage. Ils furent bien hébergés ce soir-là, et avant d'aller reposer, se divertirent beaucoup.

Le comte ne dormit guère. Il fit lever ses

gens dès l'aube, et les envoya au port pour louer les nefs et les vaisseaux où son avoir et lui-même fussent en sûreté. Quand les nefs furent chargées de viandes et de biscuits, de vins cuits et d'eau douce et de tout le nécessaire, on cria que chacun allât au port, avec son harnais et ses vêtements.

Sans plus tarder, ils viennent tous aux nefs. Quand le comte et tous ceux du pèlerinage y furent entrés, on abandonna le rivage et l'on prit la haute mer.

Ils ont bonne brise et bon vent; ils lèvent les voiles en haut du mât, cinglent et courent aux étoiles.

Ils ne firent pas long séjour sur mer. Ils ont tant erré nuit et jour qu'ils sont entrés au havre de Saint-Jean-d'Acre.

Le comte sortit le premier du bateau, suivi de ses compagnons. Les messagers se hâtèrent de s'occuper du logement ; cependant, le comte, avec ses gens, s'en vint à pied à l'hôtel.

Il y avait longtemps que les pèlerins n'avaient été si bien hébergés. Ils soupèrent de chair et de poissons et de bons vins à leur convenance, et ils couchèrent dans de bons lits.

Dès qu'il fit jour, le comte, qui avait hâte de partir, s'informa auprès de son hôte de la voie à suivre; il le pria en même temps

d'aller en ville avec son maréchal pour acheter roncins et palefrois.

L'hôte manda aussitôt les cossons qui amenèrent sur le marché quantité de vairs et de sors. Le maréchal les palpe l'un après l'autre, et quand il voit que le marchand en demande un prix raisonnable, il en achète autant qu'il est besoin.

Le comte les distribua, comme il était juste, à ceux qui n'en avaient pas. Comme la traversée avait été malaisée, il voulut demeurer deux jours dans la ville, et ses gens n'en furent pas fâchés. Le lendemain, après le repas, il leur commanda de s'équiper. Ils montèrent, et chevauchèrent gaîment, tant qu'ils atteignirent la montjoie de la Mahomerie.

De là ils découvraient Jérusalem tout à plain. Ils descendirent dans la plaine, et s'inclinant vers la cité sainte, et pleurant de pitié et de joie, ils prièrent Dieu de les conseiller par sa grande miséricorde. Entretant, les sergents étaient allés devant pour prendre hôtel.

Quand ils eurent fait leurs oraisons, ils remontèrent, et s'acheminèrent vers la cité.

Il y eut belle rumeur en Jérusalem quand on apprit la venue du vaillant comte, car on en avait entendu parler maintes fois. Le roi se réjouit beaucoup; il manda sur-le-champ ses barons, et les voilà tous, au nombre d'au

moins trois cents, qui sortent de la ville à grand bruit, accompagnant le roi sur leurs sors et leurs baucents.

Le roi chevauche avec son barnage. « Jamais de ma vie, fait-il, pèlerin ne passera la mer que les païens trouvent si détestable qu'ils feront celui-ci ! »

Les gens commencent à s'enquérir s'il est aussi preux qu'on le prétend ; le roi leur dit ses hauts faits et ses vertus, comme il les a ouï conter ; ils sont tout yeux, tout oreilles.

Les deux routes ne tardèrent pas à se rencontrer.

Le comte n'attendit pas que le roi le joignît ; il descendit et ses gens firent de même : ils brûlaient de voir le roi de Jérusalem. Le comte s'avança, escorté seulement de trois de ses prud'hommes.

Dès que le comte a mis pied à terre, le roi s'approche, le salue et l'accole :

« Sire, lui dit-il, j'ai le cœur bien content et heureux de votre venue ! »

Il baise ensuite les compagnons du comte, tout en riant. Les chevaliers de Normandie sont ravis de la bonne mine qu'il leur montre ; il les a conquis tout de suite, le roi franc et débonnaire, par sa grâce et sa courtoisie.

« Beau doux ami, fait-il au comte, montons et allons ! » Et toute la compagnie monte et

pique de l'éperon. Le comte chevauche à côté du roi, et ils vont ainsi, s'entretenant gaîment, jusqu'à la porte de la cité.

Cependant les habitants avaient jonché les rues, tout le long de leurs maisons; même le petit peuple avait répandu de l'herbe devant ses huis. Les riches hommes ont fait pourtendre les rues maîtresses de samit et d'étoffes de soie. Plus de mille belles dames étaient sur les portes, aux fenêtres, aux étages, aux galeries. Jamais, depuis le temps de Pierre l'Ermite ne vint chevalier de France à qui l'on fît tel honneur en la cité de Jérusalem. On le mena en grande pompe au Sépulcre et au Temple. Quand le roi et le comte mirent pied à terre, il y avait déjà foule autour du moutier. Les barons les attendaient depuis un moment, à croix et à procession. Tous étaient impatients de voir celui qui avait si belle renommée.

Les pèlerins entrèrent au moutier. Le comte s'étend en croix sur le pavement, et prie Dieu dévotement de lui donner vertu et puissance contre les ennemis de la foi, afin qu'il puisse conquérir sur eux terres et honneurs.

Quand il eut fini son oraison, il se releva, et son chambellan qu'il avait nourri de longue main lui présenta une coupe d'or magnifique : on y voyait gravé au dedans le por-

trait du roi Marc, comment l'hirondelle lui apporta par la fenêtre le cheveu d'or d'Iseut la Blonde, et comment pour son malheur Tristan alla en une nef la quérir en Irlande. En dehors, tout autour, et sur le pied, on voyait entaillés et peints à émaux Tristan et maître Gouvernal, la belle Iseut et son chien Hudent, et comment il prenait les daims et les cerfs sans un cri ni un aboi. Sur le couvercle était représenté comment les amants furent trouvés cachés sur la roche, entre eux le brant nu à la lame ébréchée, comment le roi eut pitié d'eux, et ne voulut les éveiller, tant il les aimait, comment un rayon tomba de la ramée sur le visage d'Iseut, et comment il lui mit son gant près de l'oreille, tout doucement, pour que le soleil ne lui fasse mal. Sur le pommeau était figuré le nain félon, gisant sur le plancher, comment il fut déçu, et comment Tristan l'occit malgré le roi Marc.

Telle était la coupe dont le comte de Montivilliers fit présent au Saint-Sépulcre. Tandis qu'il l'offrait, le roi et toute sa ménie étaient dans le chœur qui regardaient. Les gardiens du trésor et des reliques prennent de sa main le précieux vase d'or : ils le contemplent longuement, et chacun s'en signe par la beauté et la magnificence de l'ouvrage.

Avant de se retirer, le comte les pria de

déposer la coupe sur le maître-autel, en l'honneur de Celui qui sauva le monde.

« Sire, répondirent-ils, il sera fait comme vous le demandez, dès aujourd'hui, sans plus attendre. »

Les compagnons du comte firent leur offrande à leur tour. Quand chacun eut adoré, le roi conduisit le comte, hors du moutier, sur la place où étaient les chevaux, puis il le convoya jusqu'à son hôtel qui était beau et bien garni.

Le comte descendit au perron, et le roi le baisa. Le comte s'inclina, et, prenant le roi par son bliaut de Syrie :

« Grand merci, fit-il, gentil sire, pour vos soins et vos prévenances. »

Le comte monta les degrés. Il fut reconnaissant à ses sergents de lui avoir pris si bon hôtel ; ils étaient bien appris et avaient fait à merveille ce qu'il convenait ; l'hôte débonnaire les avait aidés dans leur tâche ; ils avaient fait recouvrir les draps de lit de tapis et de courtepointes fort belles, et étendre de frais joncs à terre.

Les pèlerins ôtèrent leurs chapes et leurs bourdons. Quand vint le moment de mettre les tables, ceux qui étaient chargés de ce soin les rangèrent commodément, à la file. Avant qu'on s'asseoie au manger, le sénéchal et les

bouteillers firent apporter le vin aux tines, et l'on corna le laver à deux bousines, selon l'usage. Le bon comte fit quérir par la ville pour souper tous ceux qui voulurent. De longtemps, il avait accoutumé de tenir des cours plénières. Ecuyers, chevaliers, sergents, tant privés qu'étrangers, ne se firent pas prier ; ils vinrent si nombreux qu'ils purent à peine tenir assis dans la salle et dans l'entrée, et qu'il en demeura dans la cour. Les garçons et la piétaille formaient des rangs serrés ; aussi il fallait voir voler les vins et les viandes : c'était grande merveille ; mais le comte Richard, qui s'entendait en largesses comme un vrai baron, avait recommandé de ne pas regarder à la dépense. De tout ce qui se boit et se mange, il y eut à foison à ce repas : venaison, lardés, pâtés qui n'étaient pas vieux, bons morceaux de toute espèce, poissons tout frais d'eau douce et de mer, soit rôtis, soit au court-bouillon. Chacun eut son rôt devant lui, même les garçons qui en furent aussi largement servis que si ce fût chair de vache.

Après le repas, on ôta les nappes et les tables ; les valets apportèrent l'eau dans des bassins d'argent fin. Le comte alors s'occupa de divertir ses hôtes ; il fit vieller des lais et des sons. Mais que dire des cadeaux dont il

combla les chevaliers étrangers? Il ne les servit pas de bourdes et de louanges, comme on fait aujourd'hui, mais de joyaux et de hanaps précieux. Il n'y a chevalier ou sergent qui veuille emporter un souvenir qui ne l'ait à son gré. Les présents furent beaux, mais la façon de donner plut davantage encore; on voyait bien à la mine du comte qu'il était dix fois plus heureux que ceux-là mêmes qui avaient reçu les marques de sa libéralité.

Ils lui promirent en échange leur entier service, et leur avoir, quand il y aurait lieu, ce dont le comte se montra fort touché. Puis ils se retirèrent. Le comte demeura seul avec ses privés. Il s'assit pour jouer aux échecs avec son hôte jusqu'à la nuit. Plusieurs qui étaient près de l'échiquier ne tardèrent pas à se sentir vaincus par le sommeil. Les chambellans préparèrent les lits pour les dormeurs. Le comte les fit lever et leur donna congé, et ils allèrent se coucher sans autre forme de procès. Le comte ne tarda pas à en faire autant, et il dormit tout d'une traite jusqu'au matin.

II

DÉFAITE DU ROI DE MOSSOUL



ÈS le petit jour, les compagnons du comte s'étaient levés en grand tumulte. Des messagers étaient venus de nuit de vers la terre des Turcs, annonçant que le roi des grandes Indes et celui de Mossoul avaient assemblé une armée si puissante que jamais le roi Artur n'en vit une pareille. Ils arrivaient d'un château que les Sarrasins avaient assiégé. Ils dirent au roi, comme leur connétable le leur avait commandé, qu'ils n'avaient pas assez de gens ni de vivres, que le roi ne possédait pas d'autre forteresse en sa marche, et qu'il vînt au plus tôt les secourir avec son ost.

Le roi fit appeler le patriarche, les barons et les Templiers pour se conseiller dans ce pressant besoin.

« Sire, fit au roi l'un des plus sages de la cour, envoyez quérir le comte de Montivilliers : il sait tout ce qui a trait à la guerre et ce qu'il convient de faire en telle occurrence.

— C'est une heureuse idée, dit le roi; que deux d'entre vous aillent lui dire qu'il vienne. »

Ils vont aussitôt chercher le comte. Et le roi lui dit sa mésaventure : « Les Turcs, en grande outrecuidance, sont entrés de force dans la terre des chrétiens : or je veux vous demander à tous conseil et aide, car un seul homme ne peut combattre contre mille. Si je puis, grâce à vous, abattre l'orgueil de ces mécréants, vous en aurez la gloire pendant toute votre vie. »

Le comte Richard répondit du succès de l'entreprise.

« Sire, fit-il, ne mettez pas en délai cette affaire. Mandez sur-le-champ par brefs vos prud'hommes, et donnez-leur rendez-vous au jour le plus proche. Faites quérir soudoyers et sergents dans les châteaux et dans les cités sur mer, et que jusqu'à Césarée nul ne demeure de ceux qui sont capables de porter les armes. Et nous irons sur la gent félonne réclamer les droits de Dieu. Sachez que je pense leur vendre cher leur audace. La route pavée sera toute rouge de leur sang. Ils ver-

ront à l'avant-garde les Normands avec trois cents écus, si vous et votre conseil m'en octroyez le don. »

Tous les barons le louent de briguer si haute faveur. Aussitôt on mande partout les chevaliers et les sergents. On rassembla bientôt une immense armée : la campagne en était couverte sur une étendue de dix lieues.

Le comte rejoignit l'ost du roi avec sa compagnie. Il n'est baron qui ne conseille de faire du comte le chef suprême de l'armée, tant à cause de sa troupe nombreuse, aguerrie et bien équipée que pour sa hardiesse et sa vaillance. Tous s'accordèrent à lui donner le commandement.

On fit dès lors tout ce qu'il décida. On ne parla plus d'échecs ni de tables, et l'ost ne demeura pas plus d'une nuit dans les tentes et les pavillons. Le comte avait hâte de se rapprocher des Turcs. Il chevaucha jusqu'à ce qu'ils vinssent à une rivière d'où l'on pouvait voir la fumée du camp ennemi.

Le comte, à qui le roi avait donné tous les pouvoirs, fit loger l'ost sur le rivage. On planta des pieux et l'on traça l'enceinte à l'aide d'une corde. Les trefs, les aucubes et les pavillons furent tendus dans la prairie sur un espace de cinq lieues. Quand la chevalerie eut soupé, comme ils étaient tout près

de l'ost où Dieu a peu d'amis, ils mirent les freins aux arçons et firent des lices jusqu'au bout du camp.

Le comte fit garder le tref du roi par mille sergents, puis il s'arma et alla avec ses chevaliers guetter le long de la rivière. Ils étaient à une lieue des mécréants.

« Seigneurs, dit le vaillant comte, nous sommes venus en cette Terre sainte requérir Celui qui trépassa pour nous. Vous savez que ces gloutons l'ont envahie à grand tort. Ils sont là dans leurs loges, tous nus, reposant et dormant. Allons les attaquer au brant et à l'épieu. Leur outrage doit se payer cher. Si Celui qui monta aux cieux veut nous aider et nuire à ceux qui ont ravi sa terre, ils pourront bien y avoir dommage et nous louange et gloire pour toujours. »

Chacun approuva. « Sire, dirent-ils, allons leur sus, au nom du fils de sainte Marie, et qui n'y fera chevalerie n'ait jamais droit à une terre! »

Là-dessus ils s'adressent tout bellement vers le camp des Turcs rangés en bataille. Quand ils n'en furent plus qu'à deux archées, ils prirent leurs écus aux valets, et se mirent la guiche au cou; puis ils crièrent à leurs ennemis :

« Trahis! Trahis! Férez, férez! Félons

païens, vous n'y échapperez pas, si Dieu le veut! »

Les chevaux répandent leur orge et arrachent les piquets. Les chevaliers se ruent parmi les tentes et portent la terreur dans le camp des Turcs. Ceux-ci se vêtent, ceux-là se chaussent, d'autres endossent leurs clavains. Malheur à celui qui fut armé le dernier, et gare au chef qui n'a ni heaume ni ventaille! Il y eut bataille rude et grands cris dans les pavillons. Une centaine sautèrent sur leurs arçons, qui eurent triste sort.

On enlève les morts et les blessés, on se saisit des fuyards. On achève au plus vite la poursuite. On lie et l'on encorde prisonniers, destriers et chameaux pour se mettre au retour.

Avant que le jour parût, ils revinrent au camp, car l'ennemi avait reçu des renforts. Mais si l'on avait cru le comte, le combat eût duré encore.

Le retour se fit aisément, parce qu'ils avaient eu l'avantage. Le comte emmena si bien ses gens qu'il n'y eut ni perte ni dommage. Il savait tenir son épieu sur sa hanche. Quand un Turc essaie de le dépasser, il a tôt fait de lui en donner par le ventre. Tel est devant, qui n'y eût perdu quelque chose, s'il fût demeuré au milieu. Il ne manque pas

d'audace, celui qui le frappe de son épieu ou de son dard!

Les Turcs lançaient de tous côtés javelots tranchants et acérés, mais l'arrière-garde du convoi faisait volte-face, quand il était besoin. Les bons brants jetaient des étincelles, et il y avait grande mêlée d'épieux et de lances. Beaucoup furent pris et abattus de ceux qui avaient été poursuivis. Tous disaient que c'était Artur ou Gauvain ressuscités.

Les Turcs, qui n'y voyaient goutte, retournèrent en menaçant de revenir le lendemain.

Les Normands n'ont pas pris de repos; avec leurs bons brants ils ont bien défendu la Terre sainte.

Le jour commençait à paraître.

Quand ils furent de retour, ils furent reçus à grand honneur à cause des prouesses qu'ils avaient accomplies et des chevaux, de l'or et de l'argent et des prisonniers qu'ils ramenaient. Ceux qui n'avaient pas assisté à la déconfiture des païens étaient très dolents.

L'infatigable comte fit aussitôt sonner les grailes et les cors par le camp, abattre les tentes et les trefs et charger son grand charroi.

« Nous recommencerons la bataille sur-le-champ », dit-il au roi et aux barons.

Ducs et comtes accourent autour de lui pour lui délacer sa ventaille. Il rougit de voir

les plus hauts barons s'empresser de le servir, et il en est plus beau.

« Dieu ! s'écrient ceux de l'ost, quel chevalier et quel prud'homme ! Jamais on ne vit tel baron depuis le temps de César ! Regardez comme son écu est troué et fracassé ! Ceux qui le lui ont mis en tel état n'étaient pas assurément ses amis ! »

Toute l'ost avait fait cercle pour l'admirer. Sa face était claire et vermeille, malgré les meurtrissures du heaume.

Il a prié le roi qu'il fasse armer promptement ses hommes, car il est certain que les païens vont prendre leur revanche de la tuerie de la nuit.

Lors, qui mieux mieux, les chevaliers se sont assis par terre. Si vous les aviez vus chausser leurs chausses et tirer les hauberts des coffres ! Le plus couard devient hardi et courageux en voyant le bon comte si preux et si gaillard.

Ils furent prompts à s'équiper. Tous montent et partent de la rivière. Dieu ! Vit-on jamais si belle compagnie, et tant de pennons et de bannières ?

Quand l'ost fut au sommet du tertre, le comte Richard, qui était maître de tout disposer à sa guise, rangea ses chevaliers en belle ordonnance ; il plaça les gens du roi devant

et derrière l'étendard, et les Templiers d'autre part en deux bataillons. Puis il prit de la ribaudaille et des sergents bien armés, et les mit entre les routes des chevaliers. Les gens du comte étaient en tête, de sorte que nul ne fut tenté de fuir. Si vous aviez vu l'ardeur des Normands se préparant à combattre et à se défendre! Aux arçons pendent les brants et les miséricordes; et les sergents ont mis doubles cordes à leurs arcs.

Le comte leur commanda d'aller tout doucement, au pas, et, quoi qu'il advienne, de ne sonner mot.

Les armées furent bientôt si près l'une de l'autre qu'elles pouvaient se découvrir tout à plain. Au milieu de cette foule de chevaux et d'écus qui couvraient la plaine, le vaillant comte éclipsait tous les autres par sa beauté et sa taille élevée. Droit sur son destrier, le cou long sous la ventaille, avec son haubert reluisant, son écu qui pendait par une guiche brodée d'or (c'était un présent de roi), il avait fière mine; son brant nu était ceint au flanc; il avait le côté long, la hanche forte, et larges le pis et la fourcelle. Il était assis sur un destrier de Castille, grand et bien membré, et tout couvert de fer.

Un sien valet né en la terre de France lui apporte sa lance que surmonte un pennonceau.

Ainsi armé et attentif, le comte Richard observe l'ennemi. Que Jésus le garde, lui et ses gens!

Il y avait à peine deux archées de bois ou de plaine entre les deux armées. Lors les chevaliers prennent la lance et tirent l'épée : nul n'a le cœur dans la braie; ils sont tous hardis comme lions. Ils n'attendent plus que le signal : « Poignez! »

Déjà beaucoup ont pris de la distance.

Par devant l'ost de ceux qui ne craignent pas Dieu venait un Turc sans escorte, armé sur un grand destrier sor. Son écu était d'azur et d'or, bandé de fleurs de l'un à l'autre. Il avait devancé les siens de la longueur d'un arpent, lance sur fautre; sur le bras droit lui pendait une manche de soie magnifique que fermait près du poing une agrafe d'or massif, à deux lupards : la manche était toute brodée de fleurs de glai faites de fil d'or, et il y avait autour des lettres formées d'un cheveu admirablement doré. On n'eût pas su distinguer entre le cheveu et le fil d'or qui étaient tout pareils en couleur et en beauté, dans la lettre et dans la fleur : le tout était l'ouvrage de la plus belle femme du monde, la fille du roi de Perse, comme le disait l'inscription qu'elle avait tracée pour son ami : elle ne lui avait pas donné son cœur à moitié, la noble pucelle.

Celui qui portait telle manche devait avoir le cœur en bonne place : l'amour de sa mie l'exhortait à être preux et hardi. Le fer de sa lance était bruni, tranchant et acéré. Il s'est dit qu'il renoncera à jamais aux honneurs, si, avant que la bataille soit engagée, il ne joute avec quelqu'un des Francs, pour l'amour de sa mie.

Le comte Richard le trouva bien téméraire. Il voulut avoir la première joute : il s'atourna, prit la lance des mains de son valet, sortit du rang et s'avança vers son ennemi.

Le païen comptait bien avoir la gloire de la journée, si Mahom lui en faisait la grâce.

Ils piquent tous deux à toute vitesse et engagent le combat. Le païen le frappe au haut de l'écu, et le fer passe au travers, avec une toise du fût. Si Dieu ne fût venu à son aide, le comte eût été en mauvais point. Mais la lance plie et se rompt dans l'écu, si bien que le tronçon y demeure.

Le comte riposte aussitôt. Il le frappe sur la targe de telle sorte que le fer passe outre avec le fût. Son haubert ne peut garantir le païen qui est atteint au milieu du corps, et le comte boute le fer si durement que la lance ruisselle de sang jusqu'au pennon. Le païen ne peut tenir sur ses arçons brisés : il fait la tourneboyelle par dessus la croupe de son cheval.

Tandis que le Turc tombe à l'avalée, toute l'ost des païens rompt les rangs pour le secourir. En même temps un détachement de Normands se précipite pour se saisir du blessé. Le comte ne s'attarde pas à prendre le cheval, mais il court sus aux autres. Quand les païens vinrent sur celui qui gisait mort à terre, les Normands les reçurent à coups de lance.

Si vous aviez vu piquer les Francs!

Le hardi comte s'élance, le brant tiré. Celui qu'il touche sur la ventaille n'aura plus besoin de mire ni d'onguent. Il coupe et taille tout ce qui lui tombe sous la main, fer, bois, chair, os. Les païens ne demandent pas leur reste. Tout le premier bataillon est déconfit et mis en déroute.

Cependant le comte va prendre au frein le roi de Mossoul à plus d'une archée, devant ses gens. Ceux-ci, craignant que les Turcs ne viennent à la rescousse, piquent des deux et galopent à lui. Ils faussent les hauberts et fracassent les heaumes à grands coups. Malgré la résistance des siens, le roi de Mossoul est pris; le comte l'emmène avec l'étendard qu'il a enlevé.

Ce que voyant, les Francs et le roi de Syrie s'attroupent et accourent à grande joie; ils acclament le bon comte qui a le prix et l'honneur de la journée.

Tant qu'il y eut des lances et des épieux à faire voler en éclats, on n'aurait pas trouvé un pied de terre où l'on ne vît un Turc abattu. Ce jour-là, il y en eut bien sept-vingts tant morts que pris dont le moindre était prince ou amiral. Cette journée fut une calamité pour Mahom et Tervagant, car jamais tel massacre de tels chiens n'avait été vu en si peu d'heures. Leurs âmes ne font pas séjour, mais s'en vont droit en enfer.

Si le soir ne fût venu répandant ses ombres, jamais les païens n'eussent recommencé le combat. Avec la nuit, la mêlée cesse et la huée. Nul des nôtres ne s'en retourne les mains vides. Si l'on voulût prisonniers ou chevaux, plus de mille allaient errant par les larris et les herbus. Celui qui n'avait roncin ni destrier, le put avoir bel et bon, et qui manquait d'argent en eut à planté. Il n'y avait ni mort ni blessé parmi les Normands. On se rassembla pour revenir, chargé de tout le butin, vers les loges dressées au bord de la rivière. On mit les prisonniers aux anneaux et à la chaîne. Et une bonne partie de la nuit s'écoula avant que toute l'ost fût hébergée.

III

LE CONNÉTABLE DE L'EMPEREUR ET LA DAME DE GÊNES



E comte repoussa et défit si bien les Turcs qu'il en obtint une trêve de trois ans, et recula la marche à plus d'une journée et demie qu'elle n'était lorsqu'il vint. Là-dessus il pensa à prendre congé du patriarche, des Templiers, du roi et de son barnage, et à retourner dans sa terre.

Après avoir fait ses oraisons au Saint-Sépulcre, il annonça son départ aux barons qui en furent très affligés. Le roi le convoya avec ses chevaliers, lui fit présent de plus de mille marcs d'argent et donna des joyaux à ses hommes. Puis ils se dirent adieu.

« Doux ami, fait le roi, comment pourrai-je me séparer de vous ? Dieu devrait bien couper la mer pour vous retenir dans sa terre. Il y a encore mainte cité à conquérir. »

Après s'être tenus longtemps debout, ils s'entrebaisent, l'un dans les bras de l'autre. Le roi s'en retourne marri, et le bon comte s'en va en pleurant.

Les pèlerins sont venus à la mer; ils entrent dans les nefs, et le vent souffle dans les voiles.

Ils naviguèrent et cinglèrent tant qu'il arrivèrent à Brindes où ils hébergèrent la nuit.

Dès qu'il fit jour, le comte et ses gens s'atournèrent pour la chevauchée.

Ils vont le grand chemin de Rome, à petites journées; ils furent bientôt à Bénevent.

L'Empereur venait justement d'y arriver pour y faire un séjour.

Le comte envoya ses gens pour prendre les logements dans la cité. Mais quand l'Empereur le sut, il les fit quérir aux hôtels, car pour cinq cents marcs il n'eût voulu que le prud'homme logeât ailleurs que dans sa maison.

Les sommiers furent menés à la cour, et l'on donna aux sergents du comte tout ce qui leur était nécessaire.

L'Empereur était très heureux de la venue du comte dont il savait les grands exploits accomplis outre mer.

« Je ne saurais trop remercier Dieu, fait-il, de l'honneur qu'il m'a fait. »

Il envoya à sa rencontre tous les compagnons qu'il avait auprès de lui. Ceux-ci sa-

luent le comte et lui souhaitent la bienvenue de par l'Empereur de Rome; le comte leur rend leur salut bel et bien, et il suit les messagers jusqu'en la cité.

Tandis que ses gens allaient au-devant du comte, l'Empereur avait bien fait les choses : le palais avait été pourtendu, tout le long entre les deux pignons, de ciglatons et d'étoffes rouées.

Le comte est descendu au perron; l'Empereur et l'Impératrice s'avancent à sa rencontre et lui font autant d'honneur qu'à leur fils ou à leur frère.

La dame, après l'Empereur, l'accole et le baise de la meilleure grâce du monde.

« Que je suis heureux, douce dame, de votre bel accueil! » s'écrie le comte.

Là-dessus, ils montent les degrés. Qui a tel hôte et telle hôtesse n'a pas sujet d'être honteux, Dieu merci, car jamais prince ni duc ne furent si bien hébergés!

Le comte séjourna quinze jours au palais avec ses gens. Ne me blâmez pas si je laisse de raconter les festins et la belle chère qu'on y fit, et l'abondance des mets et les bons vins qu'on y but : jamais, depuis la mort du sage Merlin, on ne vit si grande largesse. Le comte n'a si pauvre garçon qui n'ait à la cour tout ce qu'il désire. Sachez qu'une chose embellit

fort la fête et ajouta au plaisir et à l'honneur que le comte y trouva : car il fut comblé chaque jour de présents par l'Empereur, non pas de saies à deux envers, mais d'or et de pierreries, de samits, et de soies magnifiques, de destriers et d'autours de sept ou huit mues.

Mais ce n'était pas encore assez au gré de l'Empereur.

Au bout de la quinzaine, le comte prépara son harnais pour chevaucher, et quand ce fut fait, il alla prendre congé de la dame.

« Dame, lui dit-il, je m'en vais maintenant, comme votre chevalier. Grand merci de m'avoir reçu si volontiers et si bien honoré. »

S'il avait eu de ses joyaux, il en eut encore au départir. Elle ne le laissa pas s'éloigner sans le reconduire au bas de l'escalier.

Ses sergents et ses garçons se sont déjà mis à la voie, et l'Empereur les accompagne jusqu'aux champs.

Déjà le comte aurait trop demeuré, si l'Empereur ne lui avait confié qu'il avait grand besoin de son aide et de son secours. Il l'accoste par amitié, le prend par sa rêne de soie. A travers un champ où un homme est occupé à scier le blé, ils vont cheminant tous deux. Lors le bon empereur se prend à lui raconter ses ennuis et le grand dépit qu'il en a, comment il commença son règne, comment il

donna le premier rang à ses serfs, et comment il mata et abaissa comtes, hauts barons et tenanciers.

« Or ma servaille est devenue si insolente que je ne puis plus aller de ville à ville sans escorte. Ils ont mes forêts, mes chasses, mes cités, mes châteaux. Et ceux que j'ai matés pour eux m'ont abandonné tous en masse. Honni soit le prince qui délaisse ses gentilshommes pour ses vilains! Le besoin que j'ai de mes prud'hommes me rappelle ma vilenie. Ah! malheureux qui foule et avilit les siens! Mes serfs ont causé ma perte, car il n'est nul maintenant qui me secoure! »

L'Empereur soupire et pleure, comme un homme accablé.

« Il est advenu comme je vous le dis, bon comte, fait-il. Or je vous requiers et prie, s'il y a en vous quelque pitié et quelque franchise, que vous m'en donniez les marques dans ma détresse. »

Les gens de l'Empereur étaient loin et ne pensaient à rien d'autre qu'à faire leur chemin.

Quand le comte le voit pleurer, son cœur s'attendrit, surtout quand il pense que l'Empereur a gaspillé pour lui son avoir.

Il se dit en lui-même : « Si je lui fais défaut, j'ai mal mérité les bienfaits dont il m'a comblé,

car cette grande tristesse lui vient des excès commis par ses serfs. Je ne pourrais faire meilleur voyage pour mon corps et pour mon âme qu'en lui aidant à reconquérir son honneur et son royaume. Et je ne dois pas tarder davantage à lui rendre le bien qu'il m'a fait. Si je m'en vais et m'éloigne, j'en aurai trop de regrets. C'est parce qu'il est débonnaire que ses serfs l'ont traité si mal. Je demeurerai avec lui un an ou deux, ou peut-être davantage, plutôt qu'il ne vienne à bout des mauvais serviteurs qui l'ont ruiné et déshonoré. »

Telle est sa pensée, mais il ne dit mot. Et l'Empereur continue : « Bon comte, dit-il, il se pourrait que vous demeurassiez sire et maître de ma terre et de mon honneur... »

Et le comte répond :

« Sire, pour votre amour, je resterai à votre service. Sachez que je me suis arrangé de telle manière que je ne retournerai en France tant que vous ne serez pas vengé de ces traîtres, et que leurs terres et leurs fiefs ne seront pas de nouveau dans votre domaine. »

L'Empereur mena grande joie, quand il entendit ces bonnes paroles. Il embrassa le comte, et sans plus tarder, il le nomma connétable devant tous ses gens.

Incontinent, le comte envoya outre les monts chercher les bons chevaliers de France. Il ne

veut pas que les vilains et les communes continuent à guerroyer. Il s'est fait des amis des plus hauts princes du pays, tant par beaux dons que par sa nouvelle dignité, de telle sorte que chacun sera à son service, corps et avoir. Quand il a le cœur des barons, il part en campagne plus sûrement contre les ennemis de l'Empereur.

Forteresse, mur ni porte ne peuvent tenir devant ses gens. Il eût plus exploité avec cinq cents de ses hommes qu'un autre avec mille. A lui seul il eût mené l'assaut contre toute une armée ; il est le premier à attaquer et le dernier à désarmer. Quand il voit un chevalier sans armes, cheval, ni harnais, il lui en fait donner et le retient à ses gages.

L'Empereur avait bien placé sa confiance : le comte Richard sut si bien le faire respecter qu'au bout d'un an et demi à peine il lui avait rendu tout quitte son honneur, et ceux-là l'ont payé cher, qui ont saisi à tort ses terres. Heureux encore d'être sains et saufs! Il ne béait pas à rançonner ceux qu'il pouvait attraper : bouchers ou cordonniers enrichis qui s'étaient faits châtelains. Nul d'eux n'était en sûreté, fût-il en haute forteresse. Quand ils savent que l'ost du comte approche, ils en sortent à la minuit et s'enfuient hors de la contrée.

Enfin le comte a tant fait qu'il a rétabli l'Empereur dans son rang. « Beau doux sire, lui dit-il, je puis m'en aller maintenant. L'imprudence de votre vilenaille est mise à bas et réduite à néant. Sachez que mes gens tiennent à me revoir ; ils penseraient m'avoir perdu si je demeurais plus longtemps. Maintenant, quoi qu'il advienne de moi, je vous prie pour Dieu qu'aucun serf ne vienne à votre cour pour être bailli, car un haut homme se ravale et s'avilit en donnant le pouvoir à des vilains. Comment ces gens-là seraient-ils gentils et francs ? Riche homme doit être en tout temps humble et doux, et son conseil doit lui être tout dévoué et faire droit et justice à chacun. Mon avis ne vaut rien si vous ne le suivez. Mettez vos hauts hommes au-dessus : aimez-les, et qu'ils vous soient chers. Ils ne vous manqueront point comme ceux qui craignent pour leur tête, et, si besoin est, ils vous aideront à amender les bas conseils, et à vous faire obéir des communes et des vilains. Si grand avoir vous échoit, donnez-en une part aux gentilshommes. Ceux-ci porteront pour vous le poids des batailles et des combats. Ils monteront à l'assaut des tours et mettront le feu aux hourdis. »

L'Empereur a écouté jusqu'au bout le comte qui lui retrace les devoirs des hauts

hommes; il ne peut plus se taire; il lui dit en l'embrassant :

« Tout ce que j'entends est bon à faire. Dieu me crève les yeux si je n'agis selon vos conseils! Mais notre amitié serait peu durable, si vous me quittiez. Je suis plus rehaussé par vous que par tous ceux de mon empire. Certes, ma cour en serait diminuée si je vous laissais aller. Jamais, tant que je serai vivant, je ne passerai un jour sans vous. Mais ma terre vous appartiendra comme à moi-même, et, le sache bien qui l'entende, je vous donnerai en outre la femme la plus belle qu'on puisse rechercher en mariage. »

Le comte connaît le désir de l'Empereur de le voir demeurer, quoi qu'il arrive, auprès de lui, et sa promesse de lui donner avec une terre bien plus grande que le comté de Montivilliers, la plus riche et la plus belle dame du royaume. Il consent à demeurer.

« Je ne ne veux pas, dit l'Impératrice, qu'on diffère ce mariage, et je désire qu'il ait lieu bientôt. »

Elle embrasse par les flancs le prud'homme du contentement qu'elle a.

L'Empereur et son entourage étaient très heureux de l'acceptation du comte. L'Empereur ne tarda pas à tenir sa promesse. Le lendemain, il envoya un messager à la dame de

Gênes; il lui mandait qu'elle se disposât à venir, car il avait décidé de la donner pour femme au comte Richard.

Le messager fit ce qu'on lui avait commandé. La dame accueillit la nouvelle avec joie, car elle avait ouï dire beaucoup de bien de son prétendu.

On fit savoir par tout l'empire le jour des noces, et l'on manda les princes et les comteurs.

En moins de huit jours le barnage fut assemblé. Les noces furent magnifiques, et il y eut de nombreux divertissements. On lança chiens et vautres contre des ours et des verrats. On servit les mets les plus exquis, et l'on se para des plus riches vêtements. Le palais du roi Marc ne vit liesse si merveilleuse, quand furent célébrées les noces d'Iseut la Blonde. Presque tous les barons étaient venus pour faire honneur au comte, soit pour la pompe, soit par crainte. Tandis qu'on l'habillait, l'épousée avait auprès d'elle dans une chambre pavée d'albâtre, une foule de dames et de pucelles de divers pays, et on les conduisit au moutier à son de rotes, de vielles, de harpes, de psaltérions, de flûtes et de sinfonies. On fit grand honneur aux nouveaux époux. Quand la nuit fut venue, l'Impératrice les mena aux lits, et un évêque les signa, les encensa et les bénit.

Cette nuit-là un enfant fut conçu.

Quand le terme arriva, on fit quérir les parrains, l'huile et le chrême. Il y eut grande joie quand on le leva sur les fonts; un évêque baptisa l'enfant qui fut nommé Guillaume.

Or apprenez que ce même jour, l'Impératrice accoucha d'une fille qui fut appelée Aélis en droit baptême.

L'Empereur était heureux; le comte ne l'était pas moins.

La comtesse avait fait ses couches dans un château près de Venise. La chambre était bien tendue et jonchée, et il n'y eut haut baron, dame ni pucelle dans tout le pays qui ne vinssent voir la comtesse et l'enfant qui était beau à merveille.

On lui donna trois nourrices qu'on prit parmi les dames de l'hôtel; l'une l'allaite, l'autre a soin de son berceau, la troisième le porte par la maison, le couche et le baigne.

Au bout de trois ans on le sevra, au grand regret des nourrices, et ce fut un plaisir pour les chevaliers de le porter : il savait bien leur mettre ses bras au cou. Avec les sergents et les écuyers il était mièvre et bien parlant. Par sa tête blonde, il ressemblait un angelot. L'Empereur, ayant appris combien il était preux et sage, manda à la comtesse par deux

messagers qu'elle le lui envoyât par la foi qu'elle lui devait. Le comte lui faisait dire aussi que c'était le désir de l'Impératrice, et il la priait d'y satisfaire sans délai.

Les messagers montèrent et chevauchèrent tant qu'il arrivèrent au château où habitait la comtesse, à la fin du jour. Elle était dans un verger avec son fils et ses pucelles.

« Dame, dit l'un d'eux en s'approchant, messire l'Empereur vous salue comme sa chère amie, et l'Impératrice de même; ils vous mandent que vous envoyiez Guillaume à la cour. Il veut lui donner des marques de son amour et le combler par dessus tous ceux de son royaume. »

Ces paroles firent plaisir à la dame et regret à la fois, car il lui coûtait de se séparer de son petit Guillemot qui était cher à tous pour sa beauté et sa gentillesse.

« Bel ami, beau frère, fait-elle, puisque messire l'Empereur veut l'avoir auprès de lui, je ne puis pas m'y refuser, mais je l'aime plus que toute chose. Tant que je le vois, je n'ai tristesse ni courroux ni ennui : c'est ma joie et mon espérance, mon trésor et ma consolation. »

Elle lui tend les bras, et l'enfant accourt à elle.

« Beau fils, lui dit-elle, quand vous serez

à la cour, vous ferez la joie de l'Empereur et de sa ménie. »

Ce disant, elle lui baise la face et la bouche.

Mais c'était l'heure du souper. On se mit à table. Les messagers eurent largement de quoi apaiser leur faim, avec de bons vins nouveaux et vieux, tant que chacun en fut tout gai. Puis on parla d'aller se coucher.

Le petit Guillaume reposa pour la dernière fois dans le lit de sa mère.

Au matin on fit les préparatifs du départ. La femme du gentil connétable envoie avec son fils cinq damoiseaux, en plus du maître de Guillaume qui a charge de l'enseigner et de l'instruire. Pour qu'il soit plus à l'aise, elle fait garnir sa selle d'un moelleux oreiller de plume. Tandis qu'elle le baise et l'accole, l'eau du cœur lui ruisselle des yeux. Elle-même l'a mis sur la selle tout doucement. C'est un beau présent qu'elle fait à la cour, la bonne comtesse !

Au moment de mouvoir, ce fut une grande tristesse parmi les chevaliers et les pucelles. Elles dirent adieu à Guillaume en pleurant. Damoiseaux et sergents montèrent.

Et tandis que la compagnie s'éloignait, la pitié étreignait ceux qui demeuraient jusqu'à leur ravir l'usage de la parole. La dame fut près de pâmer, mais elle trouvait quelque

réconfort à la pensée que l'Empereur et la Reine seraient contents, que l'enfant retrouverait son père à la cour et qu'il en aurait profit et honneur.

IV

GUILLAUME ET AELIS



USSITOT qu'elle sut l'arrivée des voyageurs, l'Impératrice et les vassaux qui étaient au palais se hâtèrent d'avaler les degrés.

Belle Aélis accourut aussi, en jouant, avec ses pucelles. L'enfant Guillaume salue l'Impératrice de la part de sa mère, comme son maître le lui apprit. La dame l'embrasse, et Aélis le baise à son tour.

Guillaume était vêtu d'un drap parti dont la couleur était rosine, mais la couleur de ses joues l'emportait sur celle de la robe, car la honte y ajoutait encore. Nul ne sût choisir le plus beau de Guillaume ou d'Aélis. Qui les eût examinés en détail n'eût pas trouvé couple si bien appareillé pour la beauté des yeux,

de la bouche et du visage. Ils semblaient frère et sœur.

La dame prit avec bonté la main du damoiseau et le mena dans la grande salle où se tenait l'Empereur avec le comte et sa ménie.

Ah! si sa bonne mère eût vu comme il était bienvenu à la cour, ses regrets eussent été bientôt dissipés!

On fit dîner l'enfant dans la chambre de la demoiselle qui fut toute heureuse d'avoir ce petit compagnon.

L'Empereur et l'Impératrice ont demandé qu'ils fussent ensemble, pour boire ou pour manger, et qu'on fît autant pour l'un que pour l'autre.

Ils passèrent bien trois années ainsi, et jamais on ne remarqua entre eux le plus léger nuage. Ils ne s'appartenaient pas à eux-mêmes, car le bonheur de chacun était de faire là volonté de l'autre. La pucelle ne laissait pas, devant sa mère ou sa maîtresse, d'appeler son compagnon ami et frère, frère pour couvrir l'autre nom, de sorte que tous ceux de la maison y notaient de l'affection plutôt que de l'amour. Mais si l'on eût su observer l'expression de ses yeux et la couleur de son visage, on eût pu apprendre lequel de ces deux noms lui était le plus doux, car un long soupir et un sanglot la prenait parfois

quand elle prononçait le mot *ami*, et ses yeux se rapetissaient presque à demi de fine angoisse. On ne peut pas tricher longtemps avec Amour; il découvre les secrets les mieux gardés, et il voyait bien qu'Aélis et Guillaume s'aimaient aux regards qu'ils avaient l'un pour l'autre.

On eût dit que les enfants n'avaient qu'une âme en commun, de même qu'ils portaient semblable habillement, non pas de graine ou de brésil, mais de soie et de toile fine, de samit et de drap impérial.

Leurs inclinations étaient également excellentes, et le comte et l'Empereur s'en émerveillaient.

Le damoiseau avait un maître d'escrime; il n'en faisait pas pour joûter, mais pour avoir plus grande haleine; car c'est chose connue que cet exercice donne la santé et l'adresse.

Quand Guillaume était avec son amie, il savait bien l'amuser de beaux dits et de jeux-partis comme aussi de dés et d'échecs : en tout cela il était aussi savant que nul autre.

Pour le surplus, manier l'écu et la lance, il l'apprenait aux champs. Le maître lui faisait piquer le destrier, gauchir, et galoper; il était attentif à ne rien lui laisser ignorer de quoi il eût été repris à la cour.

Quand Guillaume eut dix ans, il était

damoiseau accompli. Jamais personne ne l'ouït proférer quelque juron ou parole grossière, ni médire du prochain.

Quant à la belle Aélis, c'était la pucelle la plus vertueuse et la plus courtoise qu'on pût voir. Aussi recherchait-on beaucoup sa compagnie. Elle savait admirablement chanter les chansons et conter des contes d'aventure; elle savait broder sur une ceinture les portraits d'un amoureux et de sa mie, et elle n'attendait pas qu'on l'en priât pour donner anneau, aumônière ou agrafe; elle en fait cadeau au premier qui en a envie. Enfin il n'était divertissement ou métier de femme où elle n'excellât. Elle tressait de ses belles mains des lacets à heaume pour ses chevaliers.

Tels étaient Guillaume et Aélis, dans leur florissante enfance.

Les déduits de forêt et d'oiseaux leur plaisaient maintenant par dessus tout, parce que personne ne faisait attention à eux et qu'ils pouvaient se livrer sans contrainte à la joie d'être ensemble.

Un jour, l'Empereur gisait sous la tente, en un sien verger. Cependant ses gens cueillaient des fruits tant pour se divertir que pour laisser leur seigneur s'entretenir avec le comte de ses affaires. Guillaume et Aélis étaient de la partie. Ils vont, folâtrant à travers le verger,

et font semblant de manger des fruits. Ils s'entrechassent et se poussent, se regardant à la dérobée, car ils craignent que leurs parents ne s'aperçoivent du manège. Mais le bon comte et l'Empereur n'y entendent que du bien. L'Empereur n'aimait rien tant que le damoiseau et sa fille, pour les bonnes dispositions qu'il voyait se développer en eux avec l'âge; tout le monde, pensait-il, devrait bien songer à les appareiller, car ils semblent être plus gentils que tous leurs ancêtres, tant en fait de beaux yeux et de tête blonde que de corps bien formé, et de sens plus encore que de toute autre chose.

Le comte voyait l'Empereur absorbé, et il n'osait lui adresser la parole. Il est sot de chercher à s'enquérir, si peu que ce soit, des pensées d'autrui, à moins qu'on n'ait pouvoir de l'aider de quelque manière, soit en lui donnant un bon conseil, soit en l'obligeant de ses deniers ou en faisant quelque chose qui lui plaise.

C'est à cela que le bon comte réfléchissait, et l'Empereur, de son côté, songeait au projet qu'il avait formé. Il se résolut de le découvrir au plus cher ami qu'il eût dans sa maison.

« Comte, fait-il, je vous demande un don.

— Prenez-le, sire, je ne veux pas consulter là-dessus; je suis prêt à peiner pour l'amour

de vous, et pour vous délivrer du souci qui vous ronge. Si un homme veut vous attaquer, j'irai contre lui, bannière déployée, et montrerai votre puissance.

— Beau comte, il n'est pas question de cela, mais par amitié pour vous, j'ai dessein de faire de Guillaume l'héritier de ma terre et de mes fiefs, et je veux qu'il ait pour femme ma fille Aélis que voilà. »

Quand le comte entend ces mots, il ne se tient pas de joie ; il s'incline aux pieds de l'Empereur et le remercie cent fois.

« Mais, dit-il, ce n'est pas justice : ce mariage n'est pas chose qui puisse être, car les princes et les comteurs de votre royaume le tiendront à grande folie. Ils ne jugent pas mon fils assez noble pour être digne d'un tel honneur. Votre fille aura le roi de France ; cela vous tournera à grand profit.

— Comment ! s'écrie l'Empereur, vous m'avez restauré dans ma gloire et dans ma souveraineté ! Et je n'aurai pas le droit de faire ma volonté de cette fille qui est mienne, à qui que cela déplaise ? Si ferai-je ! Guillaume aura Aélis pour épouse, sachez-le bien.

— Mais comment ?

— Je vous le dirai. J'ai trouvé le moyen de la lui donner, et sans discussion. Dans peu de temps, j'assemblerai un grand concile des

hauts barons de mon empire. Je leur dirai à mots couverts que je ne sais ce qu'il adviendra à l'avenir d'eux et de moi, afin qu'ils me donnent un don qui leur coûtera peu : comme nul d'entre eux ne saura de quoi il s'agit, il n'y aura pas d'opposition. Soyez certain qu'il en sera comme je vous le dis : nul n'osera refuser. Vous vîntes de Normandie à la bonne heure, puisque à votre fils est réservé l'honneur d'avoir Aélis pour femme.

— Sire, repartit le comte, je sais bien que je vous ai servi, mais c'est peu pour une telle récompense ; votre grand cœur vous inspire, quand vous voulez qu'il en soit ainsi. »

Là-dessus, l'entretien cessa.

L'Empereur avait hâte de mettre son projet à exécution. Dès le lendemain, il mande par lettres et par brefs ses princes et ses fieffés qu'au jour pris et nommé ils viennent à la cour et que nul ne demeure, sous peine de perdre l'amour de son seigneur.

Aucun ne manqua au rendez-vous, soit par raison, soit par crainte. Ce fut une belle assemblée. Tant il y eut de ducs, de comtes, d'évêques, d'abbés et d'archevêques qu'on peut bien dire que jamais à cour ni à parlement on n'en vit un tel nombre, ni si richement parés et vêtus. Je néglige de mentionner les pauvres vavasseurs, car il n'en est pas

compte. Qui fût à un bout de la salle n'eût pu entendre, tant voulût-il prêter l'oreille, les discours qui se tenaient à l'autre. Il paraissait bien être riche et puissant seigneur, celui qui gouvernait pareil empire et commandait à tant de barons.

Quand tous furent réunis, les plus hauts près de lui, il pensa que le moment était venu de leur parler de l'affaire, sans leur en dire tout de suite le fin mot. Quand le bruit cessa, avec les rires et les entretiens particuliers, il commença en ces termes :

« Seigneurs, il y a très longtemps que je suis votre empereur. Si par colère, mécontentement ou mauvais conseil, j'ai outragé l'un de vous, je lui demande merci, car si je suis ici-bas aujourd'hui encore, peut-être que demain je serai en terre. Vous m'avez servi en tant de combats et en tant de guerres, et toujours si loyalement honoré que vous devez bien vous en rapporter à moi en ce qui touche ma terre et mon honneur. »

Chacun est tellement touché par ces mots qu'il offre aussitôt sa personne et son avoir, s'il est besoin; ils ne lui manqueront pas jusqu'à la mort, tant qu'ils auront de quoi. Il leur souvient des bienfaits de celui qui les a nourris, et de la vie qu'ils ont menée en commun ; si l'empereur leur a méfait ou causé

quelque ennui par mauvais conseil ou par folie, la pitié leur fait pardonner de bon cœur.

Lors il voit bien qu'il peut demander un don. Il ne le demande pas comme seigneur, mais comme ami, et ils l'accordent.

L'Empereur les remercie de la joie qu'il en a, puis il leur dit qu'il a élu sur tous les autres Guillaume pour être seigneur de sa fille et de sa terre.

Quand ils surent de quoi il s'agissait, beaucoup changèrent de sentiment; ils n'approuvaient pas ce mariage, et ils disaient que c'était folie et très grande injustice à leur seigneur de vouloir unir la pucelle à si bas homme. Mais il n'y avait plus rien à faire : s'ils s'étaient dédits, ils eussent montré par là qu'ils ne s'attendaient pas qu'il dût leur demander tel don, et en revenant sur ce qui avait été promis, ils eussent fait bon marché de l'honneur ou de la honte et encouru la haine de l'Empereur.

« Qu'il en soit ainsi, dirent-ils, jamais nous n'en reparlerons ! »

L'Empereur fit amener devant ses hommes les deux enfants. Jamais en leur vivant ils n'en verront d'aussi beaux. Ils sont vêtus tous deux d'un drap d'or brodé d'oiseaux, de fleurs et de petites lunes. Le sein de la pucelle s'ar-

rondit à peine sous le bliaut ; le damoiseau l'a prise par la main. Nature ne fut pas maladroite, quand elle a formé ces deux charmantes créatures.

Le mariage de Guillaume et d'Aélis lui tenait au cœur, mais comme ils n'étaient pas encore en âge de s'épouser, il voulut assurer leur avenir. Il fit apporter les reliques, et devant plus de cinquante barons il jura que sa terre leur reviendrait après son décès, quoi qu'il arrivât. L'Impératrice prit le même engagement, ainsi que les barons.

Désormais il était juste qu'on portât à Guillaume plus grand honneur. Maintes gens jusqu'à ce jour l'avaient servi gracieusement et par amour ; il leur fallait maintenant l'honorer par devoir.

Ceux qui n'avaient plus que faire au palais se retirèrent. Le bon comte prit en riant son fils par son bliaut de Syrie :

« Fils, lui dit-il, vous êtes mon seigneur maintenant, Dieu merci. Je ne pense pas en avoir sujet de m'en plaindre tant que je vivrai. »

Ce disant, son cœur s'attendrit, et il verse des larmes.

Il se prend alors à honorer la pucelle :

« Vous êtes ma dame, ma mie, fait-il, et je serai votre ami. »

La belle le serre dans ses bras :

« Sire que j'embrasse, fait-elle, vous êtes mon père maintenant. » Là-dessus les enfants se prennent par la main et retournent dans leur chambre. Ainsi finit le parlement et l'assemblée.

Depuis ce jour les jeux et les entretiens de Guillaume et d'Aélis ne furent plus secrets. Ils partagèrent les mêmes plaisirs; Guillaume les goûta tous, hormis un seul que sa mie lui réserve jalousement jusqu'à tant que ses gens le traitent comme seigneur et roi.

Combien les deux enfants furent choyés par l'empereur, la dame et le comte ! Tous trois ils en font leur trésor. Mais hélas ! bientôt à cette félicité succédera tristesse amère : le comte est pris d'un mal soudain, et le voilà qui s'alite. Les médecins viennent, lui tâtent le pouls et la tempe. Ils disent qu'ils n'y voient guérison; ils lui conseillent d'entrer au Temple, car ce serait grand deuil, si un prud'homme mourait dans son lit, comme une bête.

Or il n'y a plus déduits ni fêtes à la cour, et point de liesse. L'Empereur fait : « Dieu ! ce n'est pas tel mal comme ceux que j'ai vus ! »

La maladie du comte lui étoupe et gâte la poitrine, tellement qu'il ne peut reprendre

son haleine. Les enfants, dans leur simple jeunesse, ne le prennent à cœur, comme il faudrait; ils attendent la guérison; mais les gens sages disent que médecine n'y vaut : il n'y a pas de mieux dans son état, aussi n'a-t-il plus qu'à mourir.

La mort n'est pas ivre, de prendre tel baron! C'est grand forfait et grande vilenie de détruire ainsi un prud'homme comme un homme de rien. Peut-être jamais n'eut-elle pareille aubaine! Si elle eût épargné le comte jusqu'à ce que son fils prît femme, c'eût été au moins une satisfaction pour le mourant. Mais elle se fait un jeu de ravir et de tuer ceux qui sont sur le chemin de la fortune et qui sont près de voir leurs désirs accomplis. Elle a cette malfaisante habitude, et je crains bien que jamais elle ne la perde : dès le temps de Saint Crépin-en-Chaie, elle commença, et cela dure encore : elle est de si méchante nature qu'elle n'a pitié d'aucun homme.

L'Empereur était inconsolable, et son amitié pour le comte était telle qu'il ne semblait pas que sa douleur dût avoir un terme. Dieu! que de soupirs et que de larmes pleurées, quand la comtesse fut auprès du malade! Elle ne quitta pas sa chambre et durant tout le temps qu'il fut gisant, elle ne dépouilla pas ses vêtements.

« Lasse! gémissait-elle, la face en pleurs, Dieu nous envoie une cruelle épreuve! Mire, emplâtre ni potion n'y peuvent plus rien. Pourquoi ce chagrin qui m'accable ne me fend-il le cœur? Mort, si tu le prends, ne me laisse pas, mais que, s'il te plaît, mon âme soit unie à la sienne, comme mon corps l'a été au sien! »

En un mardi, au petit jour, le comte sua une chaude sueur. Ceux qui gisent devant le malade et alentour sont en grande affliction; ils ne peuvent plus rien pour lui : c'en est fait, il lui faut mourir. Le beau visage se contracte, noircit et pâlit d'angoisse. La mort qui consume et anéantit toute chose a ravi au monde le meilleur qui, je crois, fût jamais.

Lors les plaintes s'élèvent, les pleurs et les sanglots. L'empereur crie comme un ours. Les enfants s'égratignent et se lamentent.

« Ahi! font tous ceux de la maison, beau gentilhomme, dans quelle douleur ta mort nous plonge! »

Jamais tel deuil ne fut fait.

Le comte avait légué et distribué plus de mille marcs d'argent. Si vous aviez vu ses gens, comme ils s'arrachaient les cheveux; si nul eût dû mourir de deuil et de martyre, ils fussent morts.

« Ahi! pautonniers que nous sommes, nous

vivrons donc et celui-ci mourra ! Maudite soit la Mort qui ne nous a pas tués, quand celui-ci est abattu ! »

Et ils se pâmaient, livides comme glaise.

A ce moment, le clergé d'une haute église, entra, tout revêtu, dans la maison. A croix et à procession, en grande solennité, les hauts barons portèrent le corps sur leurs cous jusqu'au moutier. Si Dieu avait voulu faire revivre un mort, celui-là aurait ressuscité, car je ne pense pas que jamais naquit un homme que tant de gens pleurassent avec tels cris et tels regrets.

Guillaume et Aélis sont d'un côté de la bière.

« Père, la mort qui nous sépare, dit Guillaume, me fait grand mal. Bon sire, vous n'aviez nul parent en cette terre. Or je demeurerai tout seul, sans soutien, sans amis. Que le royaume céleste vous soit échu en ce jour ! En combien de terres vous fûtes redouté et craint ! Maintenant vous gisez immobile et muet, la mort ne vous laisse pas répondre. Comment le malheureux Empereur pourra-t-il voir votre corps quand on le mettra en fosse et le recouvrira de terre ? Homme de tel prix et de tel renom devrait-il mourir ainsi ? Il n'est pas possible que vous soyez mort. Je ne le crois pas. »

Il s'élance d'auprès de son amie. Il tire le poèle à lui.

« Père qui m'engendras, fait-il, parlez-moi, franc chevalier ! »

En tirant le drap, il renverse deux chandeliers sur le pavement.

La pucelle est quasi folle de chagrin.

« Maudite sois-tu, s'écrie-t-elle, Mort qui fais mon malheur, celui de mes dames et celui de mon seigneur et ami ! »

L'Empereur était dans le chœur. Il se lamentait à son tour : « Comte, doux ami, c'était mon vœu que la mort me prît avec vous. Ma valeur est bien abaissée maintenant que je vous ai perdu. Je prierais Dieu, s'il ne devait damner mon âme, de ne pas me laisser lever de mon siège, sain d'esprit, si je ne me tuais à cette heure et si je n'appelais la mort à mon secours. Dolent chétif, n'ai-je pas le droit de haïr la vie, quand ce prud'homme est mort ? Ce preux redouté grâce à qui il n'était pas un homme au monde qui osât me nuire...

— Sire, font les barons, vous faites folie et deuil d'enfant. Chacun de nous peut vous donner telle sûreté et mérite votre confiance. Soyez plutôt attentif au service, et priez Dieu à genoux qu'il ait pitié de son âme. »

Mais la comtesse s'écrie :

« Hélas ! Si je paîs mes yeux de larmes, c'est pour les vertus et pour le renom de celui qui m'a tant aimée et que je perds! »

Elle tombe à ces mots devant la bière au pied d'un escabeau. Quand elle revient à elle : « Votre âme, soupire-t-elle, soit là-haut dans la joie du paradis! »

Avant midi la messe fut chantée; on l'écouta à grand'peine à cause du vacarme. On porta l'offrande par le moutier dans des hanaps d'argent. Les clercs écartèrent les fidèles et encensèrent le corps. Quand la cérémonie fut faite avec tous les égards dus au défunt et à l'Empereur qui honorait le lieu de sa présence, les clercs enterrèrent le corps entre le chœur et l'autel.

Après quoi l'on s'en retourna fort triste à la maison. La comtesse ne put revenir à pied, et Guillaume se coucha aussitôt qu'il fut rentré.

La comtesse ne voulut pas héberger au palais dont son mari était le connétable. La cour lui était bien indifférente maintenant. Elle prit congé de l'Empereur et d'Aélis qui lui fit ses adieux en pleurant. Une partie des barons la convoyèrent, et ainsi s'éloigna la femme la plus triste qui jamais fut ou sera.

Il convient maintenant de cesser le deuil, car on n'a rien à y gagner que des maux.

Guillaume demeura à la cour auprès de son amie, en attendant le temps du mariage. Mais Fortune qui avait commencé par le combler n'était pas pressée de le satisfaire maintenant.

Elle mit son zèle, au contraire, à tout bouleverser, si le livre ne nous ment.

V

LES MAUVAIS CONSEILLERS



E mort avec les morts, le vif avec les vivants! Bientôt les vertus et les hauts faits du valeureux comte furent oubliés, et Guillaume resta seul à la cour, avec peu d'amis. L'Empereur a pris de nouveaux conseillers : et ce sont les traîtres et les fourbes qui lui firent tant de mal autrefois. Avant que le comte fût sénéchal, il n'osait aller sans escorte d'une ville à une autre, sinon de nuit. Or voyez cette honte : à cause de la félonie de ses ministres, il avait confié la défense de sa terre au Normand qui mit en cendres maint château et abattit mainte muraille; il les déconfit par fine guerre si bien qu'ils furent réduits à merci. Tant y a que le comte est mort et sa mémoire honnie. Et maintenant l'Empereur est de nouveau le jouet

de ses favoris qui complotent la perte de Guillaume.

Or un jour l'Empereur fit porter les oiseaux pour se divertir. On jette ceux qui étaient gorgés, et l'après-midi s'écoule ainsi à chasser en rivière et à parler de chose et d'autre...

L'heure de none était passée, et il faisait presque nuit, quand ceux qui n'ont souci en tête que de malfaire et de tramer leurs complots prirent l'Empereur à part.

« Sire, font les traîtres, dites-nous donc pour quelle raison Guillaume est toujours dans les chambres de votre fille. Nous craignons fort le blâme pour elle et pour vous.

— Eh! repartit l'Empereur, qui donc y serait sinon lui? Est-ce que ma fille ne doit pas l'épouser prochainement? Je suis fâché qu'ils ne soient pas encore mariés, car ils sont tous deux en âge de l'être. Le moment n'est-il pas venu? Que vous en semble?

— Sire, vous dites une chose qui pourrait vous faire maudire après votre mort.

— Maudire, pourquoi?

— Parce que jamais il n'y aura de paix en votre empire, si vous donnez votre fille à Guillaume. Que dirait-on par le monde? Elle n'a pas sa pareille, et tel homme l'aurait! Ce serait vilenie. N'en parlez plus; pensez à un autre parti : donnez-la à tel dont grand hon-

neur échoie à votre terre et à vos gens. Le damoiseau est assez beau et gentil de corps et de cœur, mais à aucun prix il ne peut être roi ni empereur. Qu'il retourne auprès de sa mère qui est riche et de grand avoir. Il doit viser à cela, non à ce qui est impossible. Votre grande terre tomberait trop bas si Guillaume en devenait le maître, et nous en serions honnis et dommagés.

— Seigneurs, répondit l'Empereur, vous rêvez ou vous avez trop bu. L'affaire est trop avancée pour revenir en arrière. Vous savez bien de quelle manière je la réglai au grand concile. Il y eut discussion, et plus d'un me résista, jurant de se laisser plutôt tirer les dents que de consentir à ce mariage. Mais le bon comte (dont Dieu ait l'âme) et moi-même menâmes si bien la chose que mon empire lui fut assuré à la fin. Et fût-il pire encore, il l'aura.

— Sire, ce que vous dites ne vaut guère, répliquent-ils, et nous sommes fâchés que vous fassiez naître un différend entre vous et vos barons. Comment! Il serait le mari de notre demoiselle, et il régnerait! Quel malheur! Cela ne sera pas souffert! »

L'Empereur plaida encore, mais il fut seul de son avis.

« Taisez-vous, bon roi, dirent les félons, car ce sera pis prochainement.

— Comment pis ?

— Tant que celui-là sera maître de la chambre et pourra en tout lieu parler à mademoiselle sans témoin, vous n'aurez chevalier ni sergent que nous puissions forcer à vous servir. Que celui-là ait tout et recueille tout, qu'il soit empereur, que tout le royaume soit sien : c'est juste, puisque vous le voulez. Un étranger, un parvenu sera le seigneur des Allemands et des Romains. Mais au moins devrait-il être aussi noble que notre demoiselle ! Et nous ne savons rien de ses amis ni de son père. Certes, le comte était chevalier vaillant et sage. Mais ce n'est pas une raison pour que le fils soit élevé à la dignité d'empereur de Rome. Nous ne deviendrons pas ses hommes pour qu'il nous dépouille pièce à pièce. »

La querelle dura longtemps. Tout en disputant, ils étaient rentrés au palais. Ils soupèrent de venaison et d'oiseaux de rivière. Mais les serfs trouvaient qu'ils n'avaient pas assez médit avant souper. Qu'ils soient tous maudits de Dieu ! Dès qu'on eut ôté les tables, le connétable s'approcha derechef du roi.

« Sire, lui dit-il, dites-nous quel roi vous choisirez quand vous saurez tout. Nul de céans n'a osé vous dire quelle vie votre fille et le fils du comte mènent tous deux. On nous

a dit aujourd'hui encore qu'ils couchent ensemble la nuit. Est-ce bien ? Que vous en semble ? Le jeune homme est beau, et il a crû en âge. Peut-on admettre qu'il gise la nuit avec la pucelle ? »

Dieu ! comme ils nuisent au damoiseau qui ne s'en doute guère ! Car en ce moment il est dans la chambre de sa mie, regardant les pucelles qui carolent.

L'Impératrice survint au milieu de l'entretien.

« Sire, fait-elle, s'il arrive que ma fille ait Guillaume pour mari, quel profit en tirerez-vous et quel honneur ? Avant qu'il monte sur le trône, il ne trouvera personne qui le craigne.

— Dame, c'est là le moindre de mes soucis. Vous avez connu son père qui fut si sage et que sa vaillance rendit si redoutable qu'en cherchant partout à la ronde on n'eût pas trouvé son pair. Dans tout le royaume on le craignait cent fois plus que moi. Ce n'était pas, ma foi, à cause de ses amis ou de ses parents, mais pour sa hardiesse dont il avait plus que léopard. »

La reine vit que le roi était irrité. Elle recommande alors à chacun, quel que soit son avis, de ne pas parler davantage, se promettant bien de retourner son mari, quand le moment serait venu.

Les barons rentrèrent au bourg pour se coucher. Nul parmi les restants n'osa élever la voix. Les chambellans firent apporter aux valets le vin et le fruit; quand ils eurent bu et mangé du cuit et du cru, ils allèrent au lit. Et l'Empereur et l'Impératrice firent de même.

Il était déjà nuit avancée. Dans une couche grande et large, ils sont couchés à l'aise. L'Impératrice accole son mari et le baise sur les yeux et sur la face; elle fait semblant de désirer qu'il la traite comme sa femme chérie, mais c'est ruse et non pas amour. L'enjôleuse! Je gage qu'elle tirera de lui sans peine ce que les autres n'ont pu obtenir.

« Sire, fit-elle, quand ils eurent été bras à bras longuement, dites-moi pour Dieu comment est venu cet entretien au sujet de notre enfant que Guillaume aime. Je le vois bien, ceux qui s'opposent à ce mariage désirent son bien, parce que celui-ci n'est pas de lignage tel qu'il doive l'épouser. Cependant rien n'empêchera que la chose ne soit faite, puisque tel est votre plaisir. Je n'en puis mais : il me faut le supporter sans mot dire, et toutefois cela me peine. »

Là-dessus elle lui montra tant de raisons et d'exemples et le circonvint tant que rien ne put empêcher l'Empereur de lui octroyer ce qu'elle voulut. La voilà contente : elle dit

que jamais sa fille ne sera unie à Guillaume par mariage. Et le pauvre empereur bafoué s'endort.

Le lendemain, après manger, les chevaliers haineux et perfides vinrent au palais. Ils ne savaient pas encore comment l'Impératrice avait mené sa besogne; les traîtres n'osaient guère espérer qu'elle eût réussi. Tous ensemble, ils se rendent auprès de l'Empereur pour essayer de venir à bout de leurs machinations. Et grande est leur joie quand l'Empereur se dédit vilainement et leur assure qu'il n'agira pas contre leurs désirs.

« Sire, disent-ils alors, puisqu'il est convenu que Guillaume n'épousera pas votre fille, allez donc, vous et madame, lui défendre l'entrée de la chambre.

— Allons », fait l'empereur.

Aélis était avec ses pucelles qui brodaient des orfrois et des aumônières et toutes sortes de joyaux. Elle-même s'amusait à tresser un réseau de soie pour faire des lacs à heaume. A côté, Guillaume jouait à la mine avec deux damoiseaux. Il avait une cotte de samit vermeil et d'hermine et un manteau à pourfil dont l'attache était de soie à lames d'or; ses cheveux crêpés et sors ondoyaient tout autour de son visage dont l'éclat le disputait à un cercle d'or serti de fins rubis et d'autres

gemmes qui lui ceignait la tête. Ses membres étaient beaux, et Nature s'était surpassée à les former. Il avait étendu sa jambe droite le long de la mine; son manteau pendait au bras gauche, au pli duquel brillait l'agrafe. Accoudé sur son genou, il tenait sa jambe gauche cambrée sous lui.

Quelle douleur si l'on séparait le gentil damoiseau et la demoiselle avenante! Je ne crois pas que Dieu le puisse souffrir.

Tous deux se tenaient cois et silencieux, et tous les autres aussi.

L'Empereur entra dans la chambre. Aélis et Guillaume se levèrent à sa rencontre.

L'Empereur va s'asseoir contre le lit, près de la pucelle, sur un haut coussin rembourré de feurre et recouvert d'un cendal jaune orné d'écussons. Il fait asseoir autour de lui ceux qui ont versé le poison dans son cœur.

« Guillaume, bel ami, fait-il, à partir de ce jour, je ne veux plus que vous voyez ma fille en mon absence; et je vous défends désormais de venir dans sa chambre.

— Je n'y viendrai plus, sire, puisque cela vous pèse, répond Guillaume. Mais dites-moi, je vous prie, pourquoi vous me le défendez. Jamais je ne me suis livré à quelque privauté, à sa honte. Le mariage que vous avez promis loyalement ne vous convient-il plus? Sachez

qu'Aélis n'encourra le blâme, de ma faute. Si je baise ses yeux, sa bouche, à qui fais-je tort? Sachez que ma main n'osa jamais se glisser sous son bliaut de soie. »

Il croyait que son seigneur plaisantait; il se trompait.

« Par mon chef, s'écrie l'Empereur courroucé, cela m'ennuie et m'irrite. Pour autant d'or qu'elle pèse, je ne le souffrirai demain.

— Pourquoi, sire? Je la reçus comme ma femme, de votre propre main, au temps où celui (dont Dieu ait l'âme) vous servait encore... Vous voulûtes me donner votre fille, pour mon bien et en récompense de ses loyaux services. Ah! si mon père avait pensé que je dusse en arriver là, pour rien au monde il n'eût accepté une telle faveur. Mais ce mariage, c'est vous qui l'avez cherché et requis. Or je vois bien que la mort de mon père va tourner à ma perte. Sire, la grande amitié qui vous unissait à lui est morte bien vite. Ceux qui vous ont poussé à vous dédire envers moi ont fait un grand péché. »

L'entretien se prolongea quelque peu. L'Empereur fut inflexible. Guillaume était accablé, à peu que le cœur ne lui fendît. Quoi d'étonnant? Il voyait la plus belle créature qui fût, sa tendre amie au clair visage dont il allait être séparé à jamais.

Les pucelles pleuraient à chaudes larmes. Toutes disaient : « Puissent-ils être mis en pièce, ceux qui nous causent ces tourments ! »

Belle Aélis n'osait se plaindre, de peur que son père ne la détestât. Elle essuya ses larmes en cachette.

« Dieu ! soupirait-elle, comme il aura dur chemin, où qu'il aille ! »

Elle ne fit semblant de rien, quand il dit :

« Sire, à votre congé, je m'aperçois bien à présent que mon bon père n'est plus en vie. Et vous, ma belle, je vous laisse, dolent et déconfit. Mais je sais bien que ce n'est pas de votre gré. »

Il s'en va, hors de la chambre et hors du palais, suivi de ses valets et de ses maîtres, qui sont tous fort attristés.

Il descend le degré en pleurant.

Il rentra à son hôtel. Ses valets, à cause de sa contrariété, n'osèrent faire danses ni caroles. Le souper fut morne, et l'on y fit peu de bruit. L'abattement de leur seigneur les rendait tous silencieux. Il commanda qu'on fît promptement son lit.

Il s'est couché seul pour penser. Mais il a beau réfléchir, il ne voit pas de quelle manière il pourra retourner au palais, et revoir Aélis.

« Dieu ! fait-il, comme Tristan et Iseut

furent sages! Ils surent tant de ruses que jamais elle ne fut si bien ni si étroitement gardée en ville ou dans les bois qu'ils ne pussent, grâce à leur habileté et leur audace, se joindre malgré le roi. Ils avaient mille stratagèmes, car il était hardi et elle prudente. Hélas! Je n'ai pas le talent, ni elle n'a l'âge de faire comme firent Iseut et Tristan! Il se fit passer longtemps pour fou et méseau, et faux pèlerin! Tel était aussi Kaherdin, avant qu'il fût dans les bonnes grâces de Brangien. Ils eurent beaucoup de plaisir par leur adresse. De tout cela je n'ai rien appris. L'Empereur m'a bien confondu en m'empêchant d'approcher de celle qu'on ne serait jamais las de regarder. Ha! chétif que je suis, las! Avant de quitter la belle à la tresse d'or, j'aurais dû lui mander par un valet ou une meschine, en dépit des ordres de son père, qu'elle me gardât son cœur! Si les mauvais serviteurs m'ont mis dans l'empêchement d'aller à elle, il pourra bien arriver que j'y aille tout de même, si elle y consent. Mon absence lui pèse assurément autant que la sienne m'afflige... Mais c'est moi qui le dis, peut-être m'estime- t-elle très peu; c'est peut-être d'elle que son père a pris cette folie de me haïr? Je ne le crois pas pourtant, car à la douceur de ses beaux yeux j'ai compris qu'elle m'aimait mieux que tous au monde :

l'amour lui arrondit les yeux quand elle me regarde : je le remarquai bien, quand je la quittai. Si je n'étais son ami, elle ne me regarderait pas ainsi. Quand je sortis de la chambre, je vis son cœur monter à la fenêtre de ses yeux, pour m'interroger et savoir si elle me verrait encore. »

Il consume toute la nuit à penser et à se remettre en mémoire les paroles et les doux semblants de la gentille pucelle.

« Las! fait-il, pour le moins je n'en serai plus accolé! Si! Et comment? Elle n'osera venir à moi, et je ne serai si hardi que d'aller la trouver où elle est. Ce que nous pensons l'un ou l'autre ne vaut une maille. Si Dieu et ses saints ne m'aident, je n'aurai rien de ce que je désire. »

Il n'a côté qui ne lui cuise, à force de tourner; il se couche à dents.

« Ah! Dieu! comme je suis dolent qu'il ne fasse jour. Je verrais du moins de mon seuil l'appartement qu'elle habite et où je connus tant de délices! »

Il s'est tant retourné dans son lit que le jour brille. Il se lève, se vêt et se chausse; il ne sait que faire, l'amour l'angoisse. Il est allé à une fenêtre et regarde le palais où son amie demeure.

Aélis, de son côté, avait passé une triste nuit.

« Plût à Dieu, soupirait-elle, que les serfs de mon père fussent cuits en soufre ! Ha ! doux ami, pourquoi nous a-t-on séparés ? Mais c'est peine perdue : ou vous m'aurez, ou bientôt je serai morte. »

Elle tord ses bras, car Amour lui remet devant les yeux, comme elle l'avait vu pendant le jour, celui qui est si beau, si preux, si avenant.

« Mon père a suivi un conseil fou, en me séparant de mon ami. Qu'il le sache bien, s'il n'y renonce, il sera bientôt délivré de moi. Pour mille livres de besants, je ne changerais de mari. N'est-ce pas mon droit, puisque celui-ci me plaît ? C'est en vain que les serfs de mon père ont cherché à le perdre. Tant que j'aurai la vie au corps, je n'aurai d'autre seigneur que lui. L'Empereur et ses barons ont juré que Guillaume m'épouserait : on ne les laissera pas mentir leur foi. »

La pucelle médite d'envoyer à son ami un sien valet courtois et avisé pour qu'il l'amène en cachette en la chambre ciélée...

Tant elle pensa et réfléchit, et tant elle se retourna dans son lit que le jour a paru, beau et clair.

« Allons ! Belles, levez-vous, dit-elle aux pucelles qui gisent dans la chambre. Voyez le beau temps qu'il fait ! C'est le moment de quitter le lit. »

Elles se lèvent promptement; elles ne savent pas les angoisses qui ont agité la belle Aélis pendant la nuit. Belle Aélis s'est dressée nue en son lit; elle murmure : « Ah! Guillaume, bel ami, combien de fois vous avez mis vos blanches mains à ce beau ventre et à ces hanches, et tâté mon corps en tous sens! Dieu m'aide, je me croirai bien peu d'esprit si vous n'en êtes à bref délai seigneur et maître! »

Une meschine lui apporta un riche bliaut de Syrie fourré de vair et ourlé d'hermine, avec une blanche chemise longue et fine et plissée par grande maîtrise. Aélis la revêtit ainsi que le bliaut, et mit sur sa tête, au lieu de guimpe, un petit cercle d'orfroi.

Qu'elle était belle avec son regard doux et simple! Sa blonde chevelure boucle et ondule autour de son visage. Ses pucelles, en ligne devant elle, s'occupent de la vêtir et de la parer. Cependant les cloches sonnent au moutier, et l'Impératrice les appelle.

Tandis qu'elles se rendaient à la messe, Aélis prit à part un valet de confiance qu'elle chargea de son message.

« Si tu m'aimes, dit-elle, cours à l'hôtel de Guillaume, et dis-lui que je l'attends. Passe par le jardin, sous terre, et me l'amène ici dans ma chambre. Va! »

Le valet obéit. Il courut à la maison ; tous étaient encore couchés, mais il ne cherchait que celui qui était à la fenêtre A voix basse, en l'oreille, il le salue de la part de sa dame et lui mande de venir sur-le-champ auprès d'elle.

« Où est-ce ? s'écrie Guillaume, fou de joie ?

— Venez vite ; elle a recommandé que nul, hormis vous, ne le sache. »

Et sans plus parler ils sortirent de la maison.

VI

LA CORDE DE LINCEULS



UILLAUME suivit son messager jusqu'à la palissade qui entourait le jardin. Le rusé valet en ouvrit l'huis avec un bâton, puis ils entrèrent sans bruit. Ils fermèrent la poterne derrière eux. Aélis les vit venir, du seuil de sa chambre où elle les attendait. Elle courut au-devant d'eux.

« Dieu! fait le valet, quelle bonne rencontre! Il est roi qui a telle amie! »

Sachez qu'ils ne vont point à pas comptés. Ils se jettent dans les bras l'un de l'autre. Mais ils ne sont pas tranquilles, car ils craignent qu'on ne les épie de quelque part.

Le valet les laissa, pour ne les gêner en rien, et ils entrèrent dans la chambre. Il n'y avait là dame ni pucelle, excepté une seule

qui les gardait au dehors. Cependant Aélis tenait son ami dans ses bras et le couvrait de baisers. Mais au milieu de son bonheur, soudain elle frémit et soupire, comme si elle était blessée.

Elle avait remarqué que Guillaume était pâle et dolent.

« Mon doux, mon beau, qu'est-ce? Pourquoi me faites-vous telle mine?

— Je songe, douce amie chère.

— A quoi?

— J'ai bien raison d'être pensif, car maintenant, il faut que je sois le larron de ce qui devait m'appartenir. Et quand j'ai perdu tel honneur et tel bien, comme d'être empereur, est-il nul homme né de mère qui pourrait avoir tristesse plus grande que la mienne? Certes, ce n'est pas la dignité que je regrette, ni les terres, car je puis en conquérir encore assez, si je ressemble à mon bon père qui me mit dans le rang où j'étais et dont le vôtre m'a fait sortir. Avoir, richesse, trésors ne pourraient me donner la joie. Comment pourrais-je me réjouir, moi qui ai mis mon cœur en vous sans retour? Dites-moi de quelle manière je pourrai sortir vivant de telles angoisses. On dit qu'Iseut fut belle et sage; nul ne le sait, sinon par ouï-dire, mais vous en qui la bonté se mire, comme je le sais de




UNIV.
OF
MICH.

certain et comme je le vois : quand je vous contemple, et quand je pense que ces doux regards et ces entretiens sont finis, et que je ne puis savoir comment ni quand je pourrai revenir, est-ce merveille que le cœur me fende de pitié ? »

Aélis regarde son ami, et voit que nul homme n'est plus malheureux ; et un tel spectacle la remplit de tristesse : quelque beau semblant qu'elle lui fasse, elle voit les larmes qui lui coulent, aval le visage, de ses beaux yeux. Or le moment approche qu'il convient qu'elle le contente. Elle le prie en amitié et le conjure qu'il lui dise si jamais, autant qu'il puisse se le rappeler, il vit venir de Normandie des messagers envoyés pour chercher son père.

« Dame, dit-il, un an avant sa mort, il arriva dix chevaliers normands pour le prier qu'il revînt ou qu'il renvoyât son fils pour avoir sa comté, car ils avaient appris que mon père avait épousé en cette terre une haute dame de qui il avait un héritier. Ils eussent voulu m'avoir pour seigneur pour l'amour de mon père, mais le rang où j'étais élevé m'empêcha d'accorder la demande ; je n'écoutai pas leurs prières. Les messagers s'en retournèrent désappointés. Or depuis ce temps, la mort qui n'épargne nul homme a

pris mon père, et depuis j'ai encore perdu le grand honneur qui m'était promis. La Fortune s'est bien donné de la peine à me trébucher de si haut. Comme les circonstances sont contre moi, que tout mon esprit n'y suffit, et que je ne puis vous avoir désormais, il me faut de toute nécessité aller bientôt en Normandie, car je serais hors de moi si je voyais un autre homme prendre la place que votre père m'avait promis.

— Pensez-vous, bel ami, que les Normands feront de vous un comte? S'il était vrai!

— Dame, soyez certaine que les Normands n'auront jamais été plus contents que quand ils seront sûrs de ma venue.

— Vraiment? dit Aélis. Çà, votre main! Je vous promets que rien ne m'empêchera de m'en aller avec vous. Soyez heureux, doux ami, car nous nous en irons ensemble. Je me vois déjà dame de Rouen.

— Dame, répondit Guillaume, je suis votre homme. Je suis plus riche maintenant que comte ni roi. Mais il convient de fixer au plus tôt notre départ. Je ne serai tranquille que quand nous serons tous deux loin d'ici. »

La tristesse a fait place à la joie. Ils s'embrassent mille fois.

« Ami, dit la pucelle, j'ai réfléchi qu'il nous faudra sagement celer notre projet, sans quoi

il ne vaudrait pas deux trous de choux, et d'ici une quinzaine, sans faute, nous partirons.

— Doucement, ma belle, fait Guillaume, je crains qu'on ne nous épie. »

Aélis reprend plus bas :

« Il faut faire nos préparatifs de voyage. Rentrez à votre hôtel avant qu'on revienne du moutier. Faites-y grande joie et gardez que votre hôte et vos hommes se réjouissent. La nuit prochaine, une heure avant le lever du jour, montez et allez baiser votre bonne mère ; dites-lui que je lui mande mes saluts, et priez-la qu'elle fasse quérir sur-le-champ par la Lombardie deux des meilleurs et des plus beaux mulets que nous emmènerons. Dites-lui comment nous avons décidé notre voyage, et qu'elle prenne bien garde que nul ne le sache que vous et elle seulement. Faites faire promptement chapes à pluie et cottes de bure, et cottereaux à notre taille, d'un drap de Flandre foncé. Apportez de l'argent, des besants, des objets précieux et de bonnes besaces turquoises. Gardez bien que tout votre bagage soit prêt avant quinze jours, et mettez-y tous vos soins. N'oubliez pas pour les mulets beaucoup de foin suave et d'avoine fleurante. Vous viendrez ici, sous ces murs, la nuit où nous devrons mouvoir. Pour porter mon bagage,

amenez un sergent ou un garçon. Vous ferez trousser à mon arçon les besaces et les bouteilles. Beau doux ami, malgré ceux qui croient nous avoir séparés, je pense si bien de mon côté arranger notre départ, que je ne serai pas foi-mentie, et l'Empereur non plus : je ne dois pas laisser mon père manquer à son serment : en qui se reposerait-il de ce soin sinon sur moi qui suis sa chair? »

Elle sourit en disant ces mots.

Quand ils eurent bien réglé leur affaire, ils prirent congé, en se remettant à la grâce de Dieu.

L'Empereur et l'Impératrice rentraient de la messe ; la pucelle qui veillait à la porte de la chambre accourut aussitôt en bas par les degrés de la vis. Elle s'écria :

« Voilà l'Impératrice, demoiselle, montez vite! »

Guillaume et Aélis se quittèrent :

« Saluez bien votre mère de ma part, dit la pucelle. Je doute que vous me voyiez avant le moment du départ. »

Guillaume s'éloigna avec le valet qui l'avait amené et qui fut payé de sa peine par un beau roncin et un habillement neuf.

Après manger, la joie fut grande dans la maison. On tresqua et carola comme des perdus. Guillaume fut très gai et parla beaucoup,

ce qui remplit ses gens de contentement. Il dépouilla sa robe de samit et la donna au bourgeois en récompense de son hospitalité. Il fit exactement tout ce que son amie avait commandé. A ceux qui l'en prièrent il fit encore de beaux dons.

Dès le matin, il monta et sortit de la cité avec ses gens.

Ils chevauchèrent tout le jour et le lendemain. Au tiers jour, il arriva où sa mère habitait. Il envoya devant un messager pour annoncer sa venue. La comtesse vint à sa rencontre, pleurant de joie et d'attendrissement, tant elle était heureuse de sa visite. Après s'être embrassés, ils allèrent dans la grand'chambre ciélée.

« Fils, dit-elle, que me mande l'Empereur ? Est-il sain ?

— Dame, sa santé est bien la chose à laquelle je pense le moins.

— Pourquoi donc ? »

Lors il lui a conté comment le roi l'avait honni, et comment il avait été trahi par ses serfs qui lui avaient fait mentir sa foi, et comment par leurs conseils perfides ils avaient réussi à séparer Guillaume et Aélis.

« L'Impératrice vit toutes ces intrigues, mais elle ne fit rien pour en détourner son mari.

— Fils, dit la comtesse, elle n'aima jamais votre bon père et ne fut jamais aise tant qu'il fut de la ménie de l'Empereur qui l'aimait tant. Et la belle si sage, si avisée, si vaillante, elle approuve cela ?

— Est-ce de ma demoiselle que vous parlez ?

— Oui.

— Jamais vous ne vîtes à sa mine plus dolente créature. Mais son grand sens lui a fait surmonter son chagrin afin de tromper la vigilance de son père, et sachez que, malgré sa mère, nous avons eu depuis un entretien ensemble. »

Et il lui raconte, tout ainsi qu'elle l'avait demandé, comment elle s'était enquise de l'état de la Normandie, et il lui fait part de leur dessein et des recommandations d'Aélis, sans omettre le moindre détail.

La dame s'occupa aussitôt de faire selon son désir. On choisit les mulets, et l'on fit les robes comme il l'avait dit. Tout cela en moins de huit jours. Le temps durait à Guillaume. Mère, parents, amis ne lui plaisaient pas autant que sa mie. S'il aime d'amour, on ne doit pas l'en blâmer, car on gagne à aimer des mœurs plus douces, et plus de gaîté et d'aménité : le fin amant sait dompter sa colère, et ne dit rien qui doive

déplaire à nul. En Guillaume il n'y a rien à reprendre : il n'est ni fier, ni dédaigneux. Mais il songe à la douceur de sa dame, et cette pensée l'aiguillonne.

Quand la quinzaine fut passée, Guillaume se disposa à chevaucher.

Sa mère envoya avec lui sur l'un des mulets un sien chambellan, homme prudent et sûr, chargé de porter les vêtements d'Aélis.

« Fils, lui dit la comtesse, ne laisse pas, si Dieu te mène en ta terre et qu'elle te soit rendue, de me le faire savoir bientôt. Je n'aurai pas de contentement avant que je l'apprenne de ton messager. Beau doux fils, je n'aime rien tant que toi. »

Guillaume baise sa mère et monte. Elle verse des larmes, mais elle trouve un peu d'allègement à la pensée qu'il sera comte.

« Fils, je te recommande à Dieu. Salue de ma part mademoiselle. »

Or il convient maintenant de revenir à la pucelle en qui Nature avait mis tous les dons. Elle savait que son ami reviendrait sans faute cette nuit-là. Elle avait passé toute la quinzaine à rassembler son avoir, tant en joyaux qu'en or et en besants.

Cette dernière soirée fut fort joyeuse. On s'amusa et l'on carola tant que l'Impératrice alla se coucher. La nuit était déjà très avan-

cée. Aélis reconduisit sa mère dans sa chambre. L'Impératrice remit en garde à sa fille le plus bel anneau qu'elle avait au doigt : c'était une preuve d'affection qu'elle avait coutume de lui donner : elle ne doutait guère qu'elle ne dût le ravoir au matin : elle l'aimait plus qu'un trésor à cause de la richesse de la pierre qui était verte comme feuille de lierre et avait grande vertu.

« Bonne nuit, ma fille, dit-elle. Va te coucher bientôt.

— Douce mère, je vous recommande à Dieu. »

Et la mère baisa sa fille, sans penser qu'elle lui disait adieu pour toujours.

La belle gagna sa chambre. Elle plaça l'anneau dans l'aumônière de samit vermeil qui pendait à la ceinture d'orfroi qu'elle portait le jour. Elle attacha ensuite l'aumônière à l'affiche précieuse qui agrafait son col. Elle se jura bien de donner à son ami le bel anneau et l'aumônière tout ensemble.

Quand elle fut couchée, elle congédia courtoisement ses pucelles qui allèrent au lit d'autant plus volontiers qu'elles étaient à moitié endormies de lassitude, tant elles avaient mis d'ardeur à danser.

Aélis se réjouit de la fatigue qui les accablait. Les pauvres! Elles ne viendront plus à

son lever, ni à son coucher, désormais!

« Et maintenant, se dit-elle, Dieu m'accorde de mener mon affaire à bonne fin! »

Elle sortit du lit promptement, et sans bruit se vêtit et se chaussa, et ne prit pas grand' peine à dresser sa chevelure. Elle tira de ses écrins son or et ses joyaux et les mit dans une taie d'oreiller. Puis elle s'approcha des lits, prêtant l'oreille pour savoir si les pucelles dormaient bien. Voyant qu'il n'y avait aucun danger, elle prit à une perche une grande touaille et trois linceuls. Elle les lia ensemble avec ceux de son lit. La corde ainsi formée avait bien cent pieds de long.

Elle ouvrit à côté de son chevet une grande fenêtre; elle sut bien entortiller les linceuls autour du pilier. L'Amour lui fait faire là une grande hardiesse : ne faut-il pas qu'elle aime bien son ami pour tenter pareille fuite?

« Le roi mon père, pense-t-elle, me défendrait ce voyage. Mais je ne crois pas qu'il me voie, Dieu merci, ni ses bons conseillers. S'il m'avait laissée avec mon ami céans, je n'aurais osé pour la moitié de l'empire descendre par ici. Ce sera de sa faute et de celle de ma mère, si je me blesse. »

La hauteur de la fenêtre lui faisait un peu peur, et la raison la rendait hésitante. Elle entend une voix qui lui dit : « Folle! demeure!

Veux-tu honnir ton lignage? Si tu vis en concubinage, tous tes amis auront honte de toi! »

Mais Amour impose silence à Raison et la boute arrière, disant : « Comment ce voyage pourra-t-il être abandonné? Laissera-t-on son ami demeurer avec elle, si elle reste? Nenni. Donc elle a tort, si elle renonce à son entreprise. Certes, elle aura plus d'honneur et de prix du fils du comte, si elle le prend, que de tous les fiefs de l'empire. Et n'aurait-il pas toutes les qualités qu'on lui prête, Aélis ne lui a-t-elle pas donné sa foi? »

Tel était le débat qui s'élevait entre l'Amour et la Raison.

« Tout ce que je pense, fait la belle, ne me sert de rien, si je n'exécute point. Je gratte et efface de mon cœur l'amour de mes gens pour celui qui est, pour moi, la beauté parfaite. Par ma foi, il m'est avis qu'il est là, dessous ces murs... »

Elle se pencha; elle ouït remuer les mulets et aperçut celui qui l'attendait.

« En nom Dieu, c'est lui! Qu'est-ce à dire? Qu'attends-je, méchante que je suis? »

Elle est montée debout sur la haute fenêtre; elle met dehors un pied et le bras droit et enlace le pilier. Hardiesse et Amour l'engagent à bien se tenir aux draps.

Amour dit : « Tu iras là-bas où est ton ami! »

Sens et Raison répliquent ; « Qu'est-ce? Quoi? Aélis, irez-vous donc?

— Oui, certes.

— Jamais fille de roi ne fit telle indignité!

— Pourquoi? Mon ami m'est venu quérir. Et je ne le suivrais pas? Sachez que je manquerais à ma parole. »

Amour lui conseillait le départ, tandis que Raison l'en détournait.

A la fin elle sortit en tournant son visage vers le pilier.

Elle se recommanda à Dieu et se laissa glisser.

Son ami l'avait entendue gémir à la fenêtre. Il est accouru à l'endroit convenu, au bas du jardin. Pensez quelle fut sa joie quand il vit l'engin et sa mie qui dévalait!

Il reçut dans ses bras la beauté qui les éclipse toutes. Il la baise plus de cent fois, et sans parler ils rejoignent le sergent qui gardait les mulets et les vêtements.

« Or vite, mademoiselle, lui dit Guillaume, vêtez cette robe nouvelle; ôtez ce bliaut de Syrie; vous n'en aurez un pareil tant que je ne serai pas seigneur de Rouen. »

La gentille pucelle ôte son bliaut et le donne au sergent qui l'affuble d'une cotte excellente de drap flamand et d'un cottereau qui lui sied fort bien, et par dessus d'une belle chape. Elle

est bien joyeuse d'échapper au roi et à la reine. Le chambellan lui relève la traîne de sa cotte, et son doux ami, lui ayant raccourci la courroie de l'étrier, l'aide à monter.

Tandis qu'ils sortaient de l'enceinte, le sergent tenait par le frein le mulet qui emmenait la pucelle. Il la conduisit jusqu'à la porte de France : la lune qui brillait favorisait leur fuite.

Quand ils furent hors de la cité, Guillaume dit au sergent :

« Retourne maintenant, nous n'avons plus besoin de tes services.

— Adieu, sire, prenez bien garde à la dame et aux mulets ! Si Dieu et votre heur souffrent que vous arriviez sains et saufs en Normandie, vous aurez fait grande prouesse.

— Ami, dit Aélis, saluez de ma part votre bonne dame. Dites-lui bien que je l'aime plus que l'Impératrice. »

Or ils s'en vont, et l'autre retourne seul en sa contrée. Les mulets les emportent côte à côte, à grande allure par la chaussée ferrée : ils ont l'amble si doux qu'on les sent à peine se mouvoir. Guillaume tenait Aélis par la taille ou par le cou, et, de temps en temps, ils se baisaient et, jouaient comme ami et amie.

Et Guillaume disait : « Je chéris la lune qui vous illumine le visage. »

VII

HUA! LARRON!



UAND vint l'aube où l'alouette chante son tirelis, les amants allaient toujours par les chemins de Lombardie, chevauchant sans arrêt par les tertres et les vaux. Et cependant, la clarté, entrant par la fenêtre, là-bas, réveillait les pucelles d'Aélis. Elles ne se doutaient pas encore de leur mésaventure. Leurs oreillers en tombant les tirèrent du sommeil. Elles s'émerveillèrent du jour qui était si beau et si clair.

L'une d'elles aperçut les clés qui pendaient au coffre qui était ouvert.

Elle se leva pour voir ce que ce pouvait être; elle découvrit le larcin d'Aélis; elle vit alors les draps attachés à la fenêtre et n'en trouva aucun dans le lit où la pucelle avait couché.

« Hélas! fait-elle, le péché nous a endormies! Or sus, malheureuses trahies! Dieu et sa mère nous haïssent fort!

— Pourquoi?

— Notre maîtresse s'en est allée.

— Par où?

— Elle est descendue par la fenêtre avec une corde de linceuls. »

Lors on eût vu les compagnes d'Aélis heurter leurs têtes aux parois et aux ais, et tordre et frapper leurs poings. L'on eût abattu la grande tour qu'il n'y eût si grand vacarme.

« Ahi! s'écrient-elles, demoiselle Aélis, votre départ nous a tuées! »

La reine, entendant du bruit, mit sur son dos une pelisse de gris et accourut. Elle s'écrie en pleurant : « Qu'est devenue Aélis, ma chère fille?

— Quoi, dame? Elle s'en est allée cette nuit au premier chant du coq. Le loup du bois puisse manger ceux par qui Guillaume fut banni! Car Aélis fût encore céans, si Guillaume y était! »

Eût-il le cœur de bois ou de pierre, tout homme qui fût là eût pleuré en voyant telle douleur.

Et voilà l'Empereur qui vient, gémissant et battant ses poings. Avait-il jamais tant aimé

les enfants fugitifs? Ceux qui ont noirci Guillaume lui ont ravi sa fille.

« Dieu ! s'écrie-t-il, il n'y avait si belle sous la chape des cieux ! Et Guillaume était si courtois en faits et en paroles, et si attentionné ! Tous deux étaient bien doués de sens et de beauté, et l'éducation avait si bien poli leur gentille nature que nulle part ils n'avaient leurs pareils.

« Je les vis pour mon malheur, puisque je les ai sitôt perdus. Ma femme et mes mauvais serfs sont les auteurs de tout ce mal. J'ai maintenant ce que je mérite, et rien ne me dédommagera de ma perte. Dieu, de toute évidence, a tiré vengeance de mon manquement à la foi jurée. »

La reine était tellement abattue qu'elle n'osait dire oui ni non.

« Sire, par Dieu, font les barons, ayez pitié de vous-même.

— Je ne montre pas le dixième du deuil qui m'accable, s'écrie l'Empereur. Je ne dois guère aimer ceux qui le causent. Je les poursuivrai sur terre et sur mer tant que je les frappe et les détruise. Je hais l'Impératrice qui m'a fait commettre ce forfait ; celui qui a enlevé ma fille a été chassé par elle, et il devait avoir mon royaume après ma mort. Il ne suffit pas de me prier que je cesse de

pleurer. Guillaume, mon cher Guillaume, où le ferai-je quérir? Il n'y avait damoiseau si accompli sur la terre... »

A ce mot le roi tombe évanoui sur le pavement. Tous tremblent comme feuilles en l'arbre. Il revient à lui au bout d'un long temps, il arrache ses vêtements et s'approche de la fenêtre. Si on l'eût laissé seul, il eût, je crois, sauté dans le jardin.

« Ahi! ma fille Aélis, maudits draps, malheureuse corde! Toute ma joie s'en est allée. »

Les serfs, apprenant la nouvelle, s'empressèrent de fuir de la cour, en emportant leur avoir.

Les barons cherchaient toujours à consoler leur empereur :

« Sire, font-ils, ce deuil ne vaut pas une échalote. Faites plutôt quérir Guillaume, et vous le retrouverez à bref délai.

— Si quelqu'un veut entreprendre le voyage et la quête des deux amants, dit le roi, et qu'il désire terres, châteaux, manoirs et cités, il n'aura pas besoin de prendre, je lui donnerai de ma pleine volonté. »

Un grand nombre de vassaux, sergents et chevaliers qui étaient là, s'offrirent pour faire la quête. A ceux qui demandaient, le roi fit ouvrir son trésor. Ils chargèrent aussitôt l'argent, l'or, les deniers et la vaisselle; ils en

ont tant pris qu'ils en ont bien pour la dépense de trois années.

« Je suis déjà moins triste en pensant à la joie que j'aurai à votre retour, dit l'Empereur. Montrez sans retard votre prouesse et votre courage! »

Quand il leur eut donné congé, ils partirent sur les mulets espagnols qu'on leur avait procurés sur-le-champ, et qui étaient de beaux et bons coursiers. Ils sortirent de la cité par divers chemins; les uns se dirigèrent vers Gênes où Guillaume avait été nourri dans son enfance, les autres gagnèrent la Sicile, la Pouille, la Grèce et la Calabre.

Ils ne passèrent pas auprès d'une croix ou d'un arbre, ou d'une voie fourchue où ils rencontrassent des gens qu'ils ne s'enquissent d'eux poliment s'ils avaient par aventure rencontré deux enfants de même taille et de même âge. Mais nulle part on ne leur en donna de nouvelles. Que vous dirai-je du père? Confiant dans les chercheurs, il cessa son deuil dans l'espérance de revoir sa fille. Mais il détestait bien sa femme. Le serfs n'osèrent plus se montrer à la cour; c'est ainsi que le mal qu'on cherche à autrui retombe sur son auteur.

Cependant les enfants allaient, et ils se tiraient d'affaire à leur avantage; quand ils

avaient besoin d'un hôtel, Guillaume le choisissait toujours dans une rue écartée, de crainte qu'on ne les vît et qu'on ne les ramenât en Lombardie; il se faisait bien venir de la chambrière et de la ménie de son hôte qui mettaient beaucoup d'empressement à le déchausser et à ôter les selles aux montures. Le damoiseau n'était tranquille tant que ses mulets fussent bien aises, et garnis d'avoine et de foin. Il ne laissait pas mourir de faim son amie. Ce n'était pas faute de deniers s'ils n'avaient chair et viande, bons vins et poissons. A son grand sens et à sa gentillesse on devinait bien qu'il était de haut parage. Le soir, il faisait faire des pâtés pour manger aux champs le lendemain. Nul enfant de douze ans ne sut aussi bien se conduire. Jamais il ne mangea que son hôte ne fût assis. Partout où il logeait, il excitait une grande admiration pour le train qu'il menait. Plus d'une hôtesse disait privément à son mari :

« Celui-ci paraît bien fils de haut baron, et celle-ci fille à haute dame...

— Je crois bien, répondait l'autre, qu'on trouverait difficilement son égale en beauté. Voyez comme elle a le visage riant et vermeil, et comme celui-ci se tient bien! Certainement, à ses manières, il doit être fils de roi ou de comte. »

Après manger, quand on fait le compte de la dépense, la pucelle, qui n'y regarde pas, rend toujours plus d'argent qu'on ne lui en demande. Aussi leur fait-on leurs lits. Ils ont beaucoup de plaisir à cette vie, et rien ne leur manque. Le soir, Guillaume fait envelopper le sel et les gâteaux, et remplir les bouteilles de rapé et de mère-goutte. Il met d'une part dans la besace les pâtés, et de l'autre fouaces, viande froide ou géline en rôt, et prudemment il ferme la besace pour qu'on ne lui dérobe rien.

Quand le sommeil commence à s'emparer de la belle Aélis, ils boivent, puis vont aux lits pour reposer jusqu'au lendemain. Ils se lèvent de bonne heure et chevauchent jusqu'à prime. Quand midi approche, Guillaume cherche une fontaine sur le chemin, en plaine ou en bois.

« Ma belle, fait-il, nous descendrons ici pour manger. »

Aélis l'octroie volontiers ; il déballe ses provisions et sert sa douce amie. Le dîner n'empêche pas qu'il ne l'accole et ne la baise, puis après il met la tête blonde en son giron. Ils n'ont pas coutume de rentrer à l'hôtel avant la nuit, mais la journée leur paraît trop courte au milieu de ces doux plaisirs. Guillaume ramasse des fleurs et forme un beau chapelet,

et quand il en couronne Aélis, elle lui donne un baiser, et pour que le baiser soit plus enivrant, elle entr'ouvre la bouche de telle sorte que leurs langues se touchent l'une l'autre, entre les petites dents bien jointes qu'Amour a desserrées.

Après ce long repos, ils montent sur leurs mulets qui sont bien repus d'herbe menue et tendre, et ils reviennent à leur hôtel.

Ils errèrent et chevauchèrent tant qu'ils vinrent un beau matin à la montjoie de Toul en Lorraine. C'est un des plus beaux lieux du royaume, en bois, prés et rivière. S'ils avaient été en sûreté, combien leur aurait plu cet aimable séjour! Mais ils ne laissaient pas d'être inquiets, non parce qu'ils ne savaient où loger et dormir, ou manquaient de victuailles, mais parce qu'ils craignaient qu'on ne leur demandât où ils allaient et d'où ils venaient.

« Ami, dit Aélis, je suis émerveillée de la beauté de ce pays. Voyez les beaux tertres, les beaux vallons, et quels vignobles et quelles prairies! Cette cité est riche en tours, en clochers et en maisons. Je veux que nous y hébergions de haute heure, car la grande chaleur de la matinée m'a tant accablée que la tête me fait mal. »

Soudain, Guillaume ouït près du chemin,

dans une jonchaie, un ruisselet qui murmurait sur la gravelle. Là était une petite fontaine dont l'eau était plus claire qu'argent fin.

« Voyez, dit-il, c'est le plus joli assemblage d'eau douce et de fleurs. Jamais je n'en vis tant de toutes couleurs, et en si peu de place. »

Ils s'arrêtent et regardent le lieu délectable. Il y avait eu rosée si abondante que les yeux des fleurs en étaient encore tout pleins et les rayons du soleil coloraient diversement l'eau qui brillait sur chacune d'elles.

« Beau doux ami, dit Aélis, je veux que nous descendions là pour manger. »

Guillaume accepta volontiers pour faire plaisir à son amie. Un petit sentier les conduisit du chemin jusqu'à la fontaine. Il mit pied à terre et descendit la pucelle. Ils s'étendirent sur les fleurettes au bord de l'eau. Aélis, à cause de la chaleur qui l'incommodait, enleva sa chape et sa jupe. Elle demeura en simple chainse, délacée. Sa cotte faisait un grand rond autour d'elle, sur l'herbe.

Il est bien consolé, le valet qui a telle amie! Sa tresse s'est défaite et ses petits cheveux blonds lui bouclent autour de l'oreille et jusque sur les joues et tombent en flocons sur son cou blanc.

Guillaume a mis les bouteilles refroidir dans

la fontaine. Il a ôté les freins aux mulets et les a empêtrés avec les licous.

Ils eurent les fleurs et l'herbe tendre pour table et tréteaux, et il étendit son manteau en guise de nappe. La pucelle alla tremper ses mains à la fontaine qui n'en avait jamais vu d'aussi belles. Puis le damoiseau tira de sa besace un pâté et une géline qu'il découpa, tranchant très bien et séparant la chair des os. Quand la belle avait mordu, elle donnait à mordre à son ami, et poivre ni sel n'avaient de moitié autant de saveur que le morceau qui portait la trace de ses lèvres.

Quand ils eurent fini de manger et de prendre du bon temps, Guillaume rangea ses bouteilles dans la besace et troussa tout son harnais. Mais Fortune l'envieuse va bientôt changer leur joie en tristesse. La belle, ayant mis la main à son aumônière qu'elle portait agrafée sur son sein, sentit l'anneau qui était dedans. Elle se rappela combien il était beau et riche avec son or et sa pierre.

« Ami, fait-elle, vous voyez cet anneau; je l'ai mis dans mon aumônière, la nuit de notre départ. Je veux vous le donner en gage d'amour. »

Et elle lui tendit le joyau.

« Dame, répond Guillaume, je vous donne mon cœur en échange. »




UNIV.
OF
MICH.

Il était encore plus content de l'intention que du cadeau. Ils jouèrent encore; Guillaume réjouit ses yeux et sa bouche. Mais, au milieu de ces doux passe-temps, la pucelle succombe à la chaleur et à la lassitude, et le sommeil la prend. Le damoiseau lui couvrit la tête de sa robe, et lui dit de s'étendre et de dormir un peu pour être plus légère, quand le moment serait venu de partir.

Il glissa dans l'aumônière l'anneau précieux. Mieux eût valu le mettre à son doigt, s'il fût sage. Mais la beauté de sa mie lui faisait perdre le sens.

La demoiselle s'était tournée sur le côté; son ami se mit devant le soleil pour lui faire ombre.

Soudain un oiseau de proie, un écoufle, qui planait en haut des airs aperçut l'aumônière qui traînait sur l'herbe. La prenant pour chair rouge, il fondit dessus, les ailes rabattues, et, avant que Guillaume eût pu y prendre garde, l'agrippa et s'enfuit à tire-d'ailes.

Guillaume fut fort ébahi, quand il vit l'écoufle s'envoler avec l'aumônière.

« C'est mauvais signe, pensa-t-il, que cette vilaine bête ait pris mon anneau. Mais pourquoi n'ai-je pas mis ce gage d'amour à mon doigt et pendu l'aumônière à ma courroie? »

Il balança un moment à courir après l'oi-

seau, mais se ravisant aussitôt, il mit son frein et sauta sur son mulet.

L'écoufle s'était arrêté assez loin de là, sur un noyer. Guillaume se mit à crier : « Hua! larron! hua! » L'écoufle ne bougea, mais quand Guillaume se fut approché, il alla se percher ailleurs. Guillaume le poursuivit d'arbre en arbre, aval et amont, à cheval, à pied, tant qu'à la fin il s'assit harassé, et suant à grosses gouttes.

VIII

ISABEL



LA belle, après avoir dormi tout son soûl, s'éveilla. Elle jeta les yeux autour d'elle, et, ne voyant pas Guillaume, elle l'appela. Comme nul ne répondait, elle fut prise de peur.

« Hélas! fait-elle, je ne vois pas même son mulet paître avec le mien! »

Elle regarda vers le bois et vers le ruisseau.

« Dieu! gémit-elle, le roi mon père m'a fait suivre, c'est certain. Ceux qui sont venus me chercher l'ont tué ou l'emmènent prisonnier. Et pour mon châtiment, ils m'ont laissée seule ici comme une folle ménestrelle. Ou plutôt, c'est lui qui m'a abandonnée; il s'en va en Normandie; il ne m'a pas tant prisée qu'il daignât m'éveiller. Sûrement si on l'eût emmené ou s'il eût été pris de force, cela ne se fût point passé sans bruit, et je doute qu'ils

m'eussent laissé mon harnais et ma monture. »

Elle eut un accès de désespoir et maudit Guillaume :

« Bel ami, beau doux frère, quand je changeai au chambellan mon bliaut de Syrie contre cette robe de bure, vous m'avez dit que vous m'en donneriez un autre aussi beau, à Rouen, quand j'y serais, et que j'aurais la cité en mon douaire. Pourquoi donc m'avez-vous ainsi quittée? »

Elle déchire ses vêtements et tire sa belle tresse dorée : pour un peu elle se jetterait dans la fontaine :

« Dieu me donne que je ne sois poussée à un tel excès, car s'il m'a laissée par mépris ou colère, il n'est pas encore bien loin, et je suivrai ses traces. »

Elle vint au mulet, et lui ôta le chevêtre : « Quelle douleur, gémit-elle, d'être obligée de trousser moi-même mon mulet et de lui mettre son frein! La nécessité me l'a vite appris. O Guillaume, quel péché vous avez fait en me jetant hors de ma terre et en m'abandonnant ici! »

Sur ces entrefaites un valet qui allait à la rivière aperçut le mulet et la pucelle qui gisait à terre, pâmée. Il en eut pitié; il s'approcha d'elle et l'éventa d'un pan de sa chape. La belle ouvrit des yeux étonnés.

Le valet lui demanda doucement qui elle était et d'où venait qu'elle était si dolente.

Aélis hésitait à répondre parce qu'elle ne savait que dire, mais elle avait bien besoin d'aide, loin des gens : elle le pria pour Dieu qu'il ne s'enquît où elle avait été nourrie, vu que celui qui l'avait amenée emportait son honneur et son nom. Elle n'avait pas de raisons de lui dire autre chose.

Le valet comprit qu'elle n'osait dire son nom ni son lignage ; il en fut affligé dans son cœur, car jamais il n'avait vu si belle créature. Il n'insista pas et la servit le mieux qu'il put.

Aélis se rhabilla tristement. Elle demanda au valet de lui tenir sa mule et de la mettre dessus, car elle n'avait pas accoutumé de monter sans compagnon.

« Dame dont je ne sais le nom, fait le valet, il me pèse que vous n'ayez la courtoisie de m'apprendre qui vous êtes. Je vois bien à votre air que vous êtes issue de bonnes gens.

— Beau frère, répondit la pucelle, qu'avez-vous affaire de savoir mon être? Si vous voulez de mon argent, vous en aurez pour le service que vous m'avez rendu, et dont je vous sais gré. »

Elle tira de son aumônière deux besants qu'elle lui donna.

« Certes, fit le valet, j'aurais beaucoup

plus de plaisir à savoir qui vous êtes qu'à recevoir vos besants. Je crois que vous y perdriez peu. »

Il en dit tant qu'elle finit par lui confesser une partie de son aventure. Puis elle quitta le valet et se dirigea en pleurant vers la cité. Elle priait saint Julien de lui trouver un bon logis. Guillaume s'y entendait si bien ! Maintenant qu'il n'était plus là, elle n'avait rien de ce qu'elle aimait, ne tenait plus à la vie, et n'avait d'autre désir que d'être morte.

Elle va droit devant elle, tout le long d'une rue, quand, à la distance d'une pierre lancée, elle voit sortir d'une maison une meschine portant deux pots à la main ; celle-ci allait à un puits qui se trouvait tout près. Si rien ne l'en empêche, pense Aélis, elle pourra bien lui offrir la moitié de son lit.

La meschine, ayant remarqué Aélis, mit ses pots à terre contre le mur, et s'arrêta pour la regarder.

Belle Aélis la salua.

La meschine vit qu'elle se tenait la tête baissée, et le visage en larmes.

Elle lui rendit son salut.

« Demoiselle, lui dit-elle, Dieu vous donne santé, joie et richesse !

— Amie, répond Aélis, je vous prie de me faire l'amitié de m'héberger cette nuit.

— Je n'ose croire, dit la pucelle, que femme de votre rang daignât loger en si pauvre hôtel que celui de ma mère et le mien. Il n'y a cité, château, ville ni manoir dont le seigneur ne serait content de vous recevoir, si vous acceptiez d'y descendre. En cette cité, il y a des gens de grande noblesse, bourgeois, clercs et chevaliers, et valets qui logent sur la place du Change qui vous hébergeraient très volontiers. Il en est plus d'un, je gage, qui donnerait sa fortune pour vous avoir cette nuit comme hôtesse, dame ou amie. »

Aélis répondit qu'elle n'avait désir de faire chose qui déplaise à Dieu, ni qui soit contre l'honneur ou indigne de son lignage.

« Et pour esquiver la honte, dit-elle, je fuis les hôtels, et je désire vivement être hébergée avec vous. Si vous voulez bien y consentir, cela vous sera profitable, pourvu que Dieu me donne de retrouver quelque jour la compagnie de celui que j'aime plus que tout au monde. Au moins, par saint Pierre, prêtez-moi aujourd'hui votre maison, sans me donner rien du vôtre. »

La meschine, entendant qu'il y aurait profit à lui offrir le couvert pour la nuit, répondit à Aélis : « Ne vous tourmentez pas, je vais en parler à ma mère. »

Elle entra dans un pauvre appentis où la

vieille était. Il y avait là une huche et deux lits et un métier à guimpes. C'était tout ce qu'elles possédaient. La demeure, assez grande, comprenait une grange et un pressoir appartenant à un riche bourgeois de la cité qui les avait donnés en garde à la vieille.

Quand la meschine eut dit à sa mère la rencontre qu'elle avait faite d'une belle pucelle qui demandait à loger :

« C'est la première fois que j'entends cela, dit la vieille. Qui est-ce ? Que veut-elle ? D'où vient et que cherche-t-elle ?

— Elle veut loger cette nuit simplement, dit la meschine. Elle s'arrangera du surplus.

— Fille, qu'en dis-tu ?

— Ce me semble bon à faire, car je n'ai jamais vu créature si bien apprise et si bien née.

— Je le veux aussi, dit la vieille ; cela nous portera bonheur. Va, ouvre-lui la porte. »

La meschine sortit toute joyeuse. Elle prit le mulet par le frein. La mère courut à l'étrier, et toutes deux elles aidèrent la pucelle à descendre.

Il n'y avait dans la maison ni banc, ni chaise. Elles firent un siège avec de la paille et un drap, et la pucelle s'assit. Elles s'empressèrent de la servir. La vieille lui ôta son éperon et lui défubla sa chape. La meschine

prit le mulet, le mena dans la grange, lui ôta son frein et le lia à un poteau, très court, afin qu'il ne gâte pas son harnais; puis elle lui donna du foin en abondance.

Aélis fut très touchée de toutes ces attentions. Le moment était venu de penser au souper. Hélas! la vieille et sa fille n'avaient serviteurs ni parents, ni denier ni maille, ni personne pour leur procurer la vitaille et acheter le nécessaire. Mais Aélis appela la meschine.

« Douce demoiselle, il serait temps d'apprêter le souper. »

Ce disant, elle tira de son aumônière des deniers à poignées.

La meschine courut aussitôt en ville chercher les provisions.

Cependant Guillaume poursuivait toujours l'écoufle. Dieu! comme sa joie sera morte lorsqu'il sera de retour au bord de la fontaine! Il huche, il crie de loin, de près, et ne cesse de courir après le larron. Tant il cria et hucha que l'écoufle s'aperçut en déchirant l'aumônière que ce n'était pas lopin de viande. Lors il tint sa proie à grande dérision, encore qu'elle fût de belle soie vermeille; il eût mieux aimé être gorgé d'un boyau. Il ouvrit les pattes et la lâcha sur le sol.

Guillaume piqua aussitôt de ce côté, descendit, ramassa l'aumônière et, remontant sur son mulet essoufflé, il revint sur ses pas au grand galop.

Il arriva bientôt au pré où il avait laissé Aélis. Il s'ébahit fort et se signe, quand il ne trouve plus ni le mulet ni sa mie. Il regarde amont vers la colline, aval vers la rivière, devant, derrière, partout, il ne voit rien; il est en grande angoisse; ses yeux s'emplissent de larmes.

« Ah! s'écrie-t-il, cet écoufle naquit à la male heure, et tous ceux de sa race! »

Il se donne de colère un tel coup près de l'oreille que sa face en devient violette jusqu'à l'œil.

« Je me tuerai de ma main », fait-il.

Lors il se prend à ses blonds cheveux, à peu qu'il ne les rompe et les arrache. Il se maudit, se frappe de toute sa force et se jette contre terre.

« Hélas! Où irai-je quérir mon espérance, mon cœur, ma mie, à qui j'étais corps et âme? Insensé qui l'ai perdue par ma faute! Nos amours ont été de courte durée! »

Il crie comme un ours, se martèle du poing la poitrine, et huche de toute sa voix. Mais nul ne répond à ses cris.

« Aélis, Aélis! Ma douce, où êtes-vous

allée? La terre est vaste. Je ne sais où je pourrai vous trouver, et j'ignore si l'on n'est pas venu vous quérir pour vous ramener dans votre contrée. Les gens de votre père, accourus en cachette, sont-ils venus vous surprendre, tandis que j'étais à la recherche de votre joyau? J'ai été déloyal, j'ai été fou, en vous laissant ici endormie! Certes mon deuil serait moindre, si j'avais été pris avec vous. Ils se seraient vengés, ils m'auraient tué de leur main, et ce fût justice, car je fis trop grande outrecuidance en enlevant Aélis à son père, le haut Empereur et le roi des Romains. Mais à quoi bon ces plaintes? Puisque ceux qui l'emmènent ne m'ont pas pris, je les suivrai et les rejoindrai bientôt. »

Il ne se doute guère qu'il est tout près d'elle. La Fortune le dévoie, et le dieu d'Amour n'a cure qu'il retrouve la douce créature : il lui veut du mal, il lui donne en partage les soupirs et les pleurs. Après les ennuis et les épreuves, la joie des amants redouble. Mais Guillaume retrouvera-t-il jamais la joie? Il semble bien en désespérer. La mort vînt, qu'il appelle de ses vœux, il fût délivré du chagrin qui l'accable!

Mais il s'est ravisé, il rajuste sa robe. Il pense qu'il les eût déjà rejoints, s'il n'eût tant tardé. S'il se maudit, s'il désespère,

c'est qu'il est privé de la vue de sa belle.

Il monte et éperonne, et rencontre un garçon.

« Ami, fait-il, dis-moi. N'as-tu pas vu une troupe de gens armés qui allait de ce côté?

— Non, sire, je n'ai vu personne.

— Mais d'où viens-tu?

— D'ici, et je vais à la ville. »

Comme il joue de malheur, le pauvre Guillaume!

« Sans doute, pense-t-il, ils sont passés, sans que le garçon y ait pris garde. »

Il continue son chemin en faisant mille suppositions, et, n'ayant personne pour le renseigner, il ne sait pourquoi il va plutôt arrière que devant.

Mais revenons à Aélis qui était demeurée dans la maison de la vieille, tandis que la meschine allait aux provisions. La pucelle revint bientôt, apportant le pain, le vin, la viande et la chandelle. Quand le manger fut prêt, les étoiles brillaient déjà au ciel.

En combien de lieux Aélis avait été mieux hôtelée! La table n'était pas large, et la nappe n'avait qu'une aune de long. La mère et la fille ne possédaient qu'un hanap de bois qui valait bien un denier. Heureusement la belle avait le sien, tout d'argent, dans son écharpe.

Le souper ne fut pas riche, mais pour le coucher, ce fut la misère, car il n'y avait au logis ni couettes, ni coussins, hors un sac de deux mesures, plein de menue paille et de fétus. On le mit au chevet du lit qui fut fait de foin nouveau, râtelé la veille par la meschine. On tâcha de le rendre le plus haut, le plus large et le plus moelleux possible. Aélis s'accommoda de cette pauvreté. Elle avait dans sa besace des draps blancs et un oreiller qu'elle fit étendre sur son lit par la vieille.

Elle avait fait un bien maigre repas, et la vieille s'en affligeait.

« Fille, dit-elle à la meschine, j'ai grand pitié de cette dame. Elle paraît bien être de haut parage, et tout le cœur me fend de la peine qu'elle a. »

Elles lui firent honneur autant qu'elles pouvaient. Après manger, elles demeurent assises un certain temps devant le feu, puis elles la mènent au lit. Aélis pria la meschine de coucher avec elle.

« Dame, fit celle-ci, votre rang ne permet pas qu'une servante comme je suis gise avec telle pucelle que vous êtes.

— Si, je le veux », répondit la belle Aélis.

Elle la pria tant que la meschine se glissa dans les draps. Aélis alors lui conte toute son histoire, et elle lui demande d'être sa com-

pagne : rien ne lui manquera; Aélis partagera son avoir avec elle et lui fera tout le bien possible.

« Nous irons, dit-elle, en Normandie par la Lorraine et la Champagne. »

Elle a conquis la pucelle par la douceur de ses paroles, et celle-ci promet de faire sa volonté, quoi qu'il arrive.

Avant de s'endormir, Aélis veut savoir le nom de sa compagne.

« Isabel, répond la meschine.

— Dieu m'aide! Votre nom est beau, dit Aélis; vous devez rendre grâces à Dieu qui vous a donné la beauté du nom et la beauté du visage. »

Là-dessus, elles s'embrassèrent et dormirent.

IX

LA BRODEUSE DE MONTPELLIER



E lendemain matin, Aélis fit part de son projet à son hôtesse. Il y eut grand deuil au moment de prendre congé, entre Isabel et sa mère. Aélis laissa son mulet à la vieille, et les deux pucelles partirent à pied.

Quelle pauvreté après tant d'aisance ! Peu s'en fallut qu'elle ne tombât de lassitude, après une lieue de marche. Mais sa compagne lui aida à porter son bagage. Elles allèrent ainsi, à petites journées, hébergeant et mangeant dans les bonnes villes. Elles errèrent tant qu'elles arrivèrent à Châlons. Le chemin était long encore avant qu'elles fussent à Rouen, mais elles avaient de quoi vivre à suffisance. Aélis vêtit Isabeau d'une robe neuve, cotte

d'une seule pièce, belle chape et cottereau de drap gris à larges girons.

Quand elles furent en Normandie, elles s'informèrent de Guillaume, mais nul à Montivilliers ou à Rouen ne put leur en donner de nouvelles.

« Hélas! dit Aélis, il m'avait dit qu'on l'avait mandé pour le faire comte de ce pays. Il m'a menti. Tous ici ignorent jusqu'à son nom! »

Elle était désolée, et Isabel en avait le cœur serré.

« Dame, lui dit-elle, ne pleurez pas. Puisqu'il n'est pas ici, nous irons le chercher ailleurs.

— S'il n'est pas dans sa terre, où peut-il être allé?

— Où? Dieu me sauve, le royaume est grand. Un enfant de son âge ne bée pas à faire chose sensée. Il est parti du côté de Troyes ou de Sens pour voir du pays. Nous n'abandonnerons pas la partie, puisque nous sommes jeunes et saines, quelque mal que nous ayons à le trouver. »

Ces paroles d'Isabel la réconfortèrent un peu. Elle avait en la meschine une amie fidèle, toujours prête à la conseiller et à la servir. En tous lieux où elles séjournaient, Isabeau la déchaussait et faisait son lit, et tout son plaisir venait de sa compagnie.

Elles se remirent à la recherche de Guillaume. Sachez que la quête dura bien deux ans. Elles eurent beaucoup de peine et de fatigue : il n'y eut terre ni contrée jusqu'aux Monts qu'elles ne parcoururent. Si elles n'eussent été bien pourvues d'argent, il leur en eût mal échu.

« Isabeau, dit un jour Aélis à sa compagne, je crois que nous nous fourvoyons. Pendant que je suis encore riche, il nous faut tenter autre chose.

— Dites! Je vous suivrai partout, tant que j'en aurai le pouvoir.

— Allons en quelque cité pour y demeurer. Nous errons depuis trop de jours : il y a longtemps que nous aurions dû retrouver mon ami, s'il y avait mis un peu du sien. Sans doute est-il retourné dans le pays de sa mère. Pour moi, je ne rentrerai de mon vivant dans le mien, car ce serait une honte ineffaçable pour mes parents. Mais que m'importe mon lignage, ajouta-t-elle en pleurant, quand le temps va venir où je devrai gagner ma vie de mes mains?

— Peut-être, fait la sage Isabel, sera-ce pour votre bien. Si vous étiez dénuée d'argent et d'amis, Dieu vous mettrait peut-être sur la bonne voie. A quoi bon errer à l'aventure, pour chercher un homme, quand nous

ne savons pas où il demeure? Fixons-nous quelque part. Allons habiter à Montpellier; nous louerons une maison; je gagnerai bien notre vie à toutes deux en faisant des touailles et des guimpes.

— Cela me fâcherait, dit-elle. Je ferai aussi des joyaux de fil d'or et de soie; il n'est femme qui sache si bien d'orfrois, d'attaches et de ceintures. »

Aélis s'accorda au désir d'Isabeau. Elles partirent pour Montpellier, où elles trouvèrent un logis entre cour et jardin qu'elles s'occupèrent de garnir de tout le nécessaire, meubles, outils et couvertures.

Par la ville courut sur-le-champ la nouvelle que la plus belle femme du royaume était arrivée de Lorraine. Sa maison fut bientôt le rendez-vous des bourgeois et des chevaliers. Jamais on n'avait vu à Montpellier si belle femme, si courtoise et si bien née, et de tant d'esprit. Les jolis ouvrages qu'elle faisait de ses mains lui valaient la visite de tous les damoiseaux de la ville. Elle gagnait aussi à laver les cheveux des hauts hommes. Ceux qui contemplaient ses yeux étaient plus heureux que des rois, et ils ne marchandaient pas les deniers.

La maison d'Aélis et d'Isabel était la plus gaie de la ville, et celle où l'on se divertissait

le plus. Sept ou huit cages d'oiseaux pendaient aux fenêtres. Les jours de fêtes, le logis était plein de gens ; elle les amusait en leur contant des romans et des contes. Et je ne dis rien des échecs, des tables et des dés. Chaque matin, la maison était jonchée d'herbe nouvelle. Aélis savait de nature ce qu'il faut pour plaire, car on dit bien : « Oiseau de bonne aire par lui seul s'affaite et s'instruit. »

« Il n'y a dans la ville trois dames de marque, disait-elle un soir à son amie, qui n'aient acheté de mes joyaux, et quand je vais au moutier, chacune m'appelle et m'honore. Mais depuis que nous sommes ici, je n'ai pu encore accointer la dame du château ; elle passe devant moi, le nez dans son manteau, sans mot dire ; pourtant l'on m'a dit qu'elle aimait la compagnie.

— Elle a tout pour se plaire dans la vôtre, fit Isabel.

— Si Dieu le veut, je lui ferai, avant la fin du mois, une riche aumônière d'orfroi et la ceinture appareillée. La dame sera bien fière si elle me dédaigne après cela. Le présent lui sera cher, car j'y broderai les armes de son mari.

— Et moi, dit Isabel, je lui ferai une guimpe. Elle sera bien sotte si elle ne prise mon cadeau. »

En moins d'un mois, les joyaux furent prêts : l'annelet, la boucle et l'ardillon de la ceinture étaient d'or. Isabel de son côté avait fort bien réussi sa guimpe. Il n'y avait plus qu'à porter les ouvrages à la cour. Elles y allèrent un samedi (c'était pendant l'hiver). Quand ils virent s'avancer la belle Aélis, les damoiseaux qui étaient sur les degrés furent frappés d'admiration. Ils s'empressèrent à sa rencontre et l'emmenèrent à l'étage. Aélis leur demanda où était la dame. Deux damoiseaux la conduisirent par la main jusqu'à la châtelaine à qui l'on annonça la visite.

Les pucelles la saluèrent.

« Soyez la bienvenue, dit-elle à Aélis, vous n'avez guère d'assurance que vous n'êtes pas encore venue me voir. » Elle la fit entrer dans sa chambre.

— Certes, continuait-elle, j'ai été vilaine envers vous, quand, vous sachant près de moi, je ne vous ai point accointée. Si j'ai été mal élevée, je vous en demande pardon. De Mons en Hainaut jusqu'ici, je ne pense pas qu'il y ait une femme qui ne se trouverait flattée d'être votre amie. »

La belle Aélis ne fut pas abasourdie du compliment. Ceux de la cour la contemplaient avec extase. Elles étaient assises sur un lit couvert d'une courtepointe.

Elles s'entretinrent aimablement de maintes choses avant qu'Aélis présentât les beaux joyaux qu'apportait Isabel. Quand elles eurent parlé et plaisanté un long temps, la meschine tendit la ceinture et la guimpe à sa compagne qui les développa d'une serviette blanche.

« Dame, fit Aélis, en échange de votre familiarité que nous voulons mériter, nous vous présentons quelque chose de nous et de notre œuvre. »

Ce disant, elle offrit l'aumônière et la ceinture aux armes du châtelain.

« C'est un don précieux, dit la dame. Je n'en ai jamais reçu qui me plût tant. Il faudrait tout un jour d'été pour voir en détail cet ouvrage. Bénis soient qui vous a nourrie et la maîtresse qui vous enseigna ! »

Puis s'adressant à sa ménie : « N'est-ce pas la plus belle œuvre et la mieux faite du monde ? »

Belle Aélis fut très contente que la dame louât son ouvrage et vît ce qu'il lui avait coûté d'argent et de patience. Quand elle eut assez parlé avec la châtelaine, elle lui demanda congé, en la priant de la protéger, au cas où quelque chevalier ou franc homme lui ferait tort. La dame promit de l'aider de tout son pouvoir, et, comme la pucelle s'apprêtait à partir, elle la retint à souper.

On remit les joyaux dans leur enveloppe. La nuit était venue. Les tables furent mises. Elles s'assirent au manger où il y eut planté de gros poissons. Pendant tout le repas, les chevaliers ne sonnèrent mot; ils étaient tout yeux pour la belle qui n'avait pas sa pareille au monde.

On ôta les nappes; les sergents allèrent souper dans la dépense.

« Vous nous quitterez seulement, dit la dame, quand nos valets auront mangé; ils vous reconduiront en cérémonie. »

Aélis demeura. Cependant la dame appela une pucelle.

« Apportez-moi ma robe d'hermine, lui dit-elle, celle d'écarlate sanguine. Le manteau n'a pas d'agrafe, mais ma nouvelle amie réparera bien ce dommage. »

La pucelle apporta le vêtement; la dame le donna à la belle Aélis.

« Douce amie, puisque j'ai pris vos joyaux par amitié et non par besoin que j'en aie, je vous prie d'accepter cette robe, j'en serai très honorée.

— Cinq cents mercis pour Dieu et pour nous, chère dame. »

Quand le chambellan et les damoiseaux furent revenus de manger, elle fit donner à Isabel un beau hanap d'un marc et demi.

Les pucelles prirent congé. La dame les invita à venir la revoir souvent dans cet hôtel qui serait entièrement leur désormais. Elle les fit reconduire en grande pompe, avec luminaire, jusqu'à leur logis.

Aélis ne donna pas de l'eau de puits à boire aux valets qui avaient porté la robe : elle les réjouit encore de contes et de chansons, et leur fit de beaux cadeaux, au départ, pour l'amour de la châtelaine. Ils trouvèrent, à leur retour, leur dame qui était encore au coin du feu, et ils lui dirent qu'en nul royaume il n'y avait femme de si belles manières.

Huit jours plus tard, le comte de Saint-Gilles qui était l'ami de la châtelaine vint à un rendez-vous qu'ils avaient pris. Quand il vit les lions brodés sur l'aumônière de la dame, il fut fort mécontent.

« Comment! lui dit-il, vous faites faire des broderies aux armes de votre mari? J'aurai de l'ami le nom seulement et votre mari le sera en fait! »

Il fut sur le point d'arracher le pendant de l'aumônière.

Mais la dame lui met ses bras au cou.

« Je suis tout à fait aise, fait-elle, lorsque je vous vois jaloux. Doux ami, la chose en va tout autrement que vous ne pensez. Baisez-

moi, et je vous dirai d'où me vient cette aumônière. »

Le comte donna le baiser.

« Une pucelle m'en a fait présent, reprit la châtelaine. Vous iriez jusqu'à Besançon sans trouver aussi avenante et aussi jolie.

— Et où est-elle, cette merveille ?

— Elle habite dans le bourg, avec sa compagne, une pucelle fort courtoise. Je n'aurais pas fini aujourd'hui de vous raconter sa vie. Jamais nul ne lui fit reproche; elle brode de ses mains des ouvrages comme celui que vous pouvez voir. »

Le comte soupira de contentement, ce que tous les amants comprendront, quand il sut que la dame ne tenait pas le cadeau de son mari.

Ils demeurèrent ensemble, tout à la joie, puis le comte parla de se retirer, par crainte de la médisance; et la dame le baisa et lui fit don de son joyau.

Le comte retourna à Saint-Gilles. Tandis qu'on lui tirait sa chape, sa femme qui était venue à sa rencontre dans la grand'salle jonchée aperçut les lionceaux du tissu où l'or reflamboyait. Elle reconnut les armes du mari de son amie, et les larmes lui vinrent aux yeux.

« On ne m'a pas menti, dit-elle, lorsqu'on

m'a dit que vous aimiez la dame dont vous portez l'aumônière et la ceinture.

— Dame, faites-en autant, si cela vous chagrine.

— Mais il n'y a nulle ceinturière dans mon lignage, repartit la comtesse, et quand je souffre votre conduite et ma honte, je ne vois pas pour quelle raison vous me diriez des injures. »

Le comte, voyant que sa femme ne s'emportait pas, et souffrait la chose avec résignation, s'excusa humblement. Elle ne l'avait pas compris, lorsqu'il avait dit : « Faites-en autant. »

« Je suis fâché de ce malentendu, et je m'en repens, fit-il. Mais soyez courtoise et pardonnez-moi. Je voulais dire que vous en fissiez faire autant.

— Si je savais où on les vend, fit la dame débonnaire, je serais bientôt convenue d'en avoir une aussi jolie. »

Alors le comte l'apaisa en lui enseignant où habitait celle qui surpassait en beauté et en talent toutes les demoiselles de Montpellier.

« Tous les clercs et les chevaliers sont toujours chez elle pour se divertir.

— D'où vient que je n'en ai jamais ouï parler ?

— Elle est pourtant depuis longtemps dans la ville. Mandez-lui qu'elle vienne, et sa com-

pagne avec elle. Elle sera votre demoiselle; il n'en est pas, dit-on, de plus habile ni de plus sage dans tout le royaume. Elle est, paraît-il, de Lorraine, et se nomme Belle Aélis de Toul.

— Ma colère est passée, dit la dame; pour la nouvelle que vous m'apprenez, je ne vous dirai rien de désobligeant; et dès demain je manderai la belle. »

Au matin les messagers furent prêts à aller quérir les deux pucelles. Ils emmenèrent deux excellentes montures couvertes de housses magnifiques. La dame avait tout prévu. Elle envoyait aux pucelles cent sous de mansois pour acquitter leurs menues dettes; elle leur mandait en même temps, par amitié, de sa part et de la part du comte, de venir demeurer auprès d'eux où rien ne leur manquerait.

Les sergents partirent pour faire leur message; ils arrivèrent à Montpellier le lendemain; ils trouvèrent facilement la maison d'Aélis et la saluèrent de par le comte. Celui qui savait parler le mieux dit ce dont on l'avait chargé et bailla les mansois.

« Ma dame et le comte qui est votre ami nous ont commandé de vous donner encore, si vous n'en avez pas assez, car il n'est rien qu'ils ne fissent pour vous satisfaire.

— Bénis soient le comte et ma dame,

répond la sage Aélis, et vous tous, et ceux qui ont dit du bien de moi et de ma chère Isabel. Nous irons très volontiers à Saint-Gilles, et c'est notre plus grand désir de pouvoir plaire à la comtesse. »

Aélis et Isabel donnèrent à dîner aux sergents, puis elles allèrent prendre congé de la châtelaine qui les vit s'éloigner avec beaucoup de regret. Aélis dit adieu courtoisement aux pucelles et aux valets du voisinage. Isabel reporta aux voisins le mobilier qu'ils avaient prêté, à l'un une couette, aux autres des coussins, des pots, des chaudières, des tables, des tréteaux. Puis elles enfermèrent dans les malles leurs chainses, manteaux, surcots et peliçons. Aélis réfléchit si elle ne devait rien à personne ; elle n'aurait pas aimé avoir de l'ennui pour rien qu'elle eût pris à crédit. Quand elles eurent rendu ce qu'elles devaient, les chevaux furent sellés.

Le bruit s'était répandu en ville du départ des demoiselles.

Les fils des bourgeois montèrent, à qui mieux mieux, pour les convoyer. Les voisins font : « Quoi ! Vous nous quittez, mademoiselle ! » Tous lui souhaitent bon voyage.

La pucelle monta sur son palefroi ; le chambellan le prit par la rêne. Si la grand'rue eût été en feu, il n'y eût pas eu plus grande rumeur.

Plus de cinquante la reconduisirent hors des murs.

On arriva le lendemain à Saint-Gilles, avant le dîner.

La comtesse était montée au plus haut étage avec ses pucelles pour guetter leur venue. Quand le convoi descendit au degré, tous accoururent pour leur faire fête. On ôta la chape et la ceinture à la belle. La comtesse la baisa et l'emmena dans ses chambres.

Quand le comte, qui tenait un plaid, dans un sien palais, sut qu'Aélis était là, il laissa ses gens et accourut au plus vite.

« Dame, vous ai-je fait une belle promesse? dit-il à sa femme.

— Certes, sire, vous m'avez servie à mon gré.

— Maintenant ne soyez pas jalouse si je l'embrasse. »

Belle Aélis se laissa faire bonnement.

« Or, dit le comte en s'asseyant, il ne nous manque plus rien, puisque vous êtes venue. La comtesse désirait fort de vous connaître, n'en doutez pas. Si vous le voulez, vous trouverez en elle une bonne amie, et nous n'aurons rien ici qui ne soit vôtre. »

X

DE SAINT-JACQUES A SAINT-GILLES



R nous pouvons reparler de Guillaume et dire quelle vie il mène, tandis qu'Aélis vit dans la familiarité du comte et de la comtesse, oubliant son ami qui a parcouru tant de terres et de royaumes. Il a souffert mainte privation. Son mulet mourut, à son grand dommage. Puis il prit une grave maladie dont il fut alité près d'un an à Rome; il est rare qu'un malheur n'en amène pas un autre. O Dieu! que de contrariétés, que de deuils il a éprouvés, le franc damoiseau! Sept ans tout pleins, il a cherché sa mie, mais il n'en put ouïr vent ni voie. Un jour, dans un bois écarté, tout son avoir lui fut volé. Lors il dut de nécessité gagner sa vie. Toute une saison à Saint-Jacques de Compostelle, il fut à maître chez un bour-

geois qui hébergeait les étrangers. Sa maison était à un pignon plein de fenêtres, sur la place du Change. Guillaume était le premier de l'hôtel, après le maître, car le bourgeois n'avait jamais eu tel serviteur, et de si bon milieu. Aussi le traita-t-il bien pendant ces neuf mois qu'il fut à son service.

Un dimanche, après manger, Guillaume était assis à la porte de l'hôtel, quand tout à coup il aperçut le mulet qu'il avait perdu avec sa mie : il ne s'y trompe point : il le reconnaît comme un denier. Celui qui était dessus allait au moutier à bonne allure, avec la troupe des pèlerins. La vue du mulet lui renouvela sa douleur. Il s'élança et mit la main sur la rêne au moment où le pèlerin descendait. L'homme fut pris de peur, voyant que l'autre ne lui adressait pas la parole et craignit qu'il ne lui fît violence. Il lâcha sa monture et courut au moine qui gardait le maître-trésor.

Ses compagnons avaient déjà déposé leurs bourdons et étaient entrés au moutier.

« Quand je descendis tout à l'heure, sire, dit le pèlerin au trésorier, là-dehors, au cimetière, un damoiseau vint de tort en travers, tendant les poings. Je ne sais si nous devons un péage, mais il me tira la bride des mains.

— Qui est-ce donc? dit le moine.

— Je ne sais, mais il m'a paru être gentilhomme.

— Allons-y; si je le trouve sur la place, il s'en repentira. »

Il se dirigea à l'endroit où Guillaume tenait le mulet, suivi d'une foule qui s'attroupa tout autour.

« Ami, dit le moine, cette bête que vous avez prise à cet homme vous fut donc volée?

— Je ne dis pas, sire, répondit Guillaume, mais pour sa peine, priez-le donc de vous dire d'où elle lui vint. »

Le pèlerin fut rassuré quand il vit qu'on n'en voulait pas à sa monture.

« Je vous dirai comment j'eus ce mulet, dit-il. Il y a bien sept ans qu'il vint en un mien hébergeage, à Toul, la pucelle la plus belle qu'on vit jamais (m'a dit la femme qui la reçut), et cette pucelle, quand elle partit, emmena avec elle la fille de son hôtesse, abandonnant ce mulet à la vieille qui me le vendit pour quelque argent et par reconnaissance des bontés que je lui avais faites.

— Beau doux sire, s'écria Guillaume, comment se nommait cette demoiselle?

— Aélis!

— Hélas, hélas! C'était mon amie! Seigneurs, ne croyez pas que j'aie pris ce mulet pour faire tort à cet homme, mais ce fut par

égard pour la pucelle à qui il appartint. »

Il n'eût pas été plus rouge s'il fût assis devant un feu.

« Ah! infortuné, fait-il, comme j'aurais été mieux inspiré de l'aller quérir à Toul, au lieu de retourner vers sa terre! »

Le conseil venait un peu tard.

Il essuie en pleurant les yeux du mulet.

« Ahi! baucent, comme j'étais heureux alors, quand celle qui m'a percé le cœur vous emmena à mon insu! »

Il se voulait frapper d'un bâton qu'il tenait; on le lui ôta des mains.

Pour l'amour du mulet, le bourgeois voulut loger chez le maître de Guillaume. Tous ceux qui étaient dans la rue l'accompagnèrent jusqu'à l'hôtel. Jamais bête muette ne fut tant fêtée. Guillaume lui baise cent fois la tête et les yeux, en souvenir de sa tendre amie. Le malheureux ne dormit pas la moitié de la nuit. Il coucha sur la litière près du mulet, jusqu'à l'aube. Voyez la puissance d'Amour qui avilit et dégrade ceux qu'il a en sa merci!

A l'heure de prime le bourgeois au mulet se leva.

Guillaume se rendit auprès de son maître pour faire le compte de son salaire.

« Sire, lui dit-il, il y a eu hier neuf mois que je suis à votre service. J'ai résolu au-

jourd'hui de prendre congé de vous avant mon terme. »

Le maître fut de bonne composition en lui payant ce qu'il lui devait, et il lui dit avant qu'il s'en aille :

« Bel ami, je donnerais bien cent sous pour alléger votre peine, car cette séparation me fait plus de mal que je n'ose dire.

— Dieu vous récompense, sire. Je sais bien, mais il ne peut être autrement. Je fus jadis au sommet et je suis maintenant en bas. »

On était fort triste du départ de Guillaume dans la maison. Le pèlerin aurait mieux aimé qu'il demeurât, à cause de la peine qu'en ressentaient le bourgeois et la dame.

« Il ne voulut jamais dire qu'il était issu de franches gens. On pouvait s'en douter à le voir si beau et si gentil. Il cacha son grand chagrin jusqu'à hier soir. Il ne voulait pas qu'on le sût. »

Lors Guillaume s'en va au trot et au pas, derrière ce mulet qui avait été sien. Elle est née sous une mauvaise étoile, celle qui le fit garçon et coureur !

Ils ne séjournèrent nulle part jusqu'à tant qu'ils fussent de retour à Toul. Jamais homme n'aima comme celui-ci, Tristan excepté : Tristan eut beaucoup de tourment avant sa mort, à cause de la médecine que Bran-

gien lui fit boire : alors ce fut la fatalité vraiment, car il n'y avait pas de remède. Et Pyrame qui trouva la crevasse dans le mur, n'est-il pas mort d'amour? Je sais que le désespoir et la douleur peuvent rendre audacieux et fou; aussi ne pourrais-je dire si ce fut la folie ou l'amour qui le poussa : un lion ou un ours avait ensanglanté un voile, mais savait-il bien si ce voile était celui de Thisbé, sa mie? Il croyait que nulle autre que Thisbé ne dût venir là. Il eût bien dû éclaicir son doute, avant que de se tuer, car on ne doit pas prendre vengeance sur un simple soupçon; de tout cela je ne puis sûrement opiner si la cause de sa mort fut l'amour, le désespoir ou quelque circonstance malheureuse. Mais celui qui a été exilé et qui a souffert cruellement pendant six ans, s'il se fût laissé aller à son désespoir, il se fût tué dès le premier jour : toutefois le soupçon et le découragement n'ont pu le résoudre à ce dessein funeste.

« Sire, dit le triste Guillaume, quand le bourgeois fut descendu et eut été reçu à grande joie par ses gens et ses amis, faites-moi mener à la maison où ce mulet fut pris et où ma dame hébergea.

— Quand voulez-vous?

— Incontinent.

— Après souper, fit le bourgeois.

— Je n'attendrai pas de cœur léger, car je ne suis venu ici que pour voir la vieille et l'hôtel où logea mon amie. »

Le bourgeois le fit mener par son sergent à la maison qui était dans le faubourg. Ils trouvèrent la vieille et rien de plus. Il passa la nuit chez elle ; son seul plaisir était qu'elle lui rappelait sa chère Aélis.

La vieille regrettait sa fille, et Guillaume son amie. Ni l'un ni l'autre ne purent souper, car ils avaient tous deux devant les yeux l'image des absentes.

« Elle ne vous a pas dit de quel côté elle irait, ni en quelle terre ?

— Non.

— Dieu ! où irai-je la chercher ? Voilà déjà six ans que j'erre : en moins de temps et en moins d'espace parcouru, j'eusse dû la trouver. Mais Dieu n'y veut encore opérer. Je suis un malheureux, il y paraît bien. Messire saint Jacques, par sa grâce, m'a fait retrouver son mulet.

— Poursuivrez-vous votre quête ? dit la vieille.

— Que sais-je ? C'est une guerre, je crois, qui ne prendra jamais fin. Mais si Dieu, du moins, avant que je finisse ma vie, me la montrait un seul jour, il m'aurait payé au centuple. »

La vieille avait le cœur marri de ce qu'il n'était pas bien couché. Elle fit du feu de séchons qu'elle avait tirés d'une vieille haie.

Le lit était dur; Guillaume dormit mal. Enfin le jour parut.

Guillaume pensa : « Il n'y a pas à séjourner ici; il me faut me remettre en chemin. Que Dieu, qui par pitié guide ses amis au port de salut, mette à bref délai un terme à mes peines. »

Il prit congé de la vieille.

« A quelle main, demanda-t-il, prendrai-je le grand chemin qui va en France?

— Tournez toujours à main droite. »

La vieille lui dit adieu en pleurant, et le pria, s'il voyait sa fille et la demoiselle, de les saluer toutes deux.

Or il s'en va. Que Dieu le conseille!

Il tint le chemin de France. Il n'avait nul espoir de trouver Aélis de ce côté plutôt qu'ailleurs. Sans cesse le souvenir de ses maux lui revenait à la pensée. Il fit sa journée entière sans boire ni manger.

« J'aurai passé par tant de mauvais pas, en cherchant ma dame! Où la quérir maintenant? Je ne sais plus. Je l'ai cherchée déjà jusqu'à Saint-Jacques et jusqu'à Rome, mais je veux m'adresser au grand saint qui ne fait défaut

à nul homme qui le prie de bon cœur, et j'irai le requérir dans sa ville. »

Il a promis le voyage à saint Gilles, et cette pensée le réconforte et le ranime. Et le voilà qui va son chemin à grandes journées.

Il s'est tant de fois levé de bon matin, et il a tant erré par le chaud et par le froid, qu'il est venu droit à Saint-Gilles. Il entre au moutier pendant qu'on chante la grand'messe. Il rend son vœu au saint et lui fait son offrande, lui confiant le sujet de ses alarmes et le priant de le conduire vers un hôte qui ait besoin de son service.

Le saint prit en gré son oraison. Il y avait devant le crucifix un riche bourgeois. Il observa sa triste contenance. Guillaume, ayant fini sa prière, était sur le point de s'en aller, quand le bourgeois lui adresse la parole : il lui demande doucement d'où il vient et s'il est à maître.

« Non, sire, répondit le damoiseau, mais je voudrais bien en avoir un bon. Je vous assure que je le servirais si bien qu'il me regretterait, lorsque je ne serais plus là. Je ne crains personne pour cuire le pain, préparer à manger et faire les lits, et s'il était homme qui aimât les distractions comme déduits de chiens et d'oiseaux, il trouverait en moi quelqu'un d'aussi expérimenté qu'homme de

France en cette matière. Si je me vante, ce n'est pas défaut de courtoisie, mais parce que celui qui offre son service doit dire ce qu'il sait faire, car il en est beaucoup de mauvais et peu de capables. »

Ces paroles plaisent beaucoup au bourgeois qui pense qu'il trouverait difficilement jusqu'au Lendit meilleur serviteur.

« Depuis quand êtes-vous ici ? lui dit-il.

— Je viens d'arriver. Je n'ai pas encore de logement.

— S'il vous plaît d'en avoir un tel que le mien, il est près d'ici ; je vais vous le montrer.

— Merci, je le prends de confiance. »

Ils sortirent du moutier et se rendirent ensemble à la maison. Guillaume ôta sa chape et découvrit sa forte poitrine et ses larges épaules. On mit aussitôt les tables.

« Comment vous nommez-vous ? fit le bourgeois.

— Guillaume.

— D'où ?

— De Toul, sire.

— Toul en Lorraine ?

— Oui.

— Mais, fait l'hôte ; j'y fus, il y a quelque temps ! »

Ce disant, il s'assit ; il mangea ainsi que deux siens voisins qui avaient apporté leur

vin. Guillaume ne fut étourdi ni paresseux; il ne prit place à côté de ceux-là, jusqu'à ce qu'il eût dressé et servi les plats.

« Ce valet, fit l'un d'eux, s'entend à merveille à dresser, il se fera distinguer par son beau service. »

Après manger, le bourgeois s'occupa de retenir le damoiseau qui portait l'anneau ravi par l'écoufle; il était si satisfait de lui qu'il voulait le prendre à ses gages. Guillaume sut bien faire sa volonté des uns et des autres, tandis que le marché se débattait. Il convint qu'il servirait son maître pour cinquante sous pendant un an, si Dieu le permettait. L'un des deux bourgeois le tira alors à part, et lui dit en secret que sa maison vaudrait bien mieux pour le salaire et les autres avantages, car chez lui descendaient beaucoup de pèlerins et des gens de toute sorte.

« Vous êtes si avisé et si gracieux, qu'ils vous traiteront bien. Vous gagnerez beaucoup d'argent, avant de quitter la ville. »

Guillaume accepta. Il n'aurait pu choisir un meilleur maître. Il demeura bien trois mois à l'hôtel sans qu'il chomât un seul jour. Si vous l'aviez vu ôter les freins aux pèlerins tout en jouant et plaisantant! Le soir, il faisait les lits, et il était d'autant moins embarrassé qu'il y avait plus de voyageurs à

servir. Il méritait si bien que nul prud'homme ne couchait à l'hôtel sans qu'il lui donnât quelque chose. Il mettait sagement son gain de côté. Son dessein était d'épargner afin de retourner bientôt, se disait-il, quérir la pucelle qu'il aimait plus que tout au monde.

Pauvre Guillaume! Deux arpents de terre seulement séparaient l'amant et l'amante, et il n'en savait rien. Et quand il sortira de la ville pour la chercher, il s'éloignera d'elle sans le vouloir. Guillaume ressemble à celui qui nage et qui se noie en arrivant; espérons pourtant que la protection du saint qui déjà l'a rapproché de celle qui l'aime, le conduira plus avant, si aucun vieux péché ne lui nuit!

Un jour, des pèlerins français passaient devant l'hôtel. Au moment d'y entrer, une mésaventure arriva à l'un d'eux : un clou s'enfonça dans le pied de son cheval qui se mit à boiter. On appela le maréchal.

« Regardez, maître, comme mon cheval cloche maintenant. »

Le maréchal vit dans le pied le clou qui était très long.

« Si nous le dessolons, dit-il, cela demandera du temps.

— Dieu! fit le pèlerin, je ne puis demeurer à cause de mes compagnons. Il faudra donc

les faire attendre! Saint Gilles, j'ai bien du mal pour votre service! »

Le pèlerin, très fâché, ne savait que faire. Guillaume le pria de bien vouloir lui vendre son cheval, et le marché fut conclu. Le jour avant, on en eût donné plus de dix livres, et maintenant il était obligé de le laisser pour le quart de cette somme. Il dut en acheter un autre le lendemain pour retourner dans sa terre.

Guillaume soigna bien sa monture, lui donna foin et avoine, après l'avoir saignée aux côtés et aux paturons. En moins d'un mois, le cheval fut entièrement rétabli.

Le damoiseau se prit alors à penser que, quand il aurait fait son terme et que l'été serait venu, il monterait et s'en irait à la recherche d'Aélis.

Un jour d'hiver, il était sorti après manger; il était vêtu de drap de Rennebourg, et il avait un chapeau entrelacé de souci et de rue. Il vit des gens qui portaient des faucons et des autours. Le maître-fauconnier avait mandé un valet qui ne venait pas, et il suivait les autres de loin, portant sur chaque poing un faucon sor et un mué. Guillaume l'entendit qui grommelait dans la rue :

« Le comte devrait avoir des garçons et des gens de rechange, qui me portent mes fau-

cons! Je suis bien fou de le ménager et d'être si patient avec lui que je sois obligé de porter deux faucons en rivière! »

Guillaume s'approcha :

« Certes, dit-il, beau maître, si mon service pouvait vous être agréable, je vous accompagnerais jusqu'à deux ou trois lieues pour m'ébattre, et j'apprendrais à porter les faucons.

— Vous avez parlé comme courtois, beau frère, dit le fauconnier, faites donc et montez vite! »

Guillaume courut à l'étable, prit son cheval et piqua. Le maître lui donna le faucon le plus apprivoisé. Guillaume n'avait rien à apprendre sur ce chapitre. Les valets furent bien étonnés de lui voir prendre le faucon et, quand il eut mis le pied à l'étrier, le porter avec autant d'aisance que s'il lui fût planté au poing.

XI

GUILLAUME FAUCONNIER



A troupe des fauconniers chevauche. L'un des valets pousse l'autre; ils montrent Guillaume au doigt.

« Celui qui se tient si bien en selle, font-ils, où le trouvâtes-vous, maître? »

Les gens dans la rue le regardaient plus que tous les autres. Comme il était joyeux maintenant de chevaucher! Il s'accointa au maître et aux damoiseaux, comme il savait le faire. Chacun était heureux, sans plus, de l'entendre parler.

Ils allaient le long d'un val, près du cours d'eau, pour quêter la sauvagine. Les faucons qui avaient enduit se débattaient pour voler. Mais il n'y avait pas trace de canes ou d'autres oiseaux. Ils avaient déjà chevauché une grande lieue, et ils étaient désappointés.

« Je suis bien fou de priser cette vallée, fait le maître. Elle était d'ordinaire abondante en gibier. Si notre nouveau damoiseau avait vu seulement voler nos faucons, nos malards ou nos hérons, nous nous en irions. Mais comment nous en aller sans avoir pris un oiseau ? Jamais cela n'est arrivé ! »

Comme le soir tombait, ils durent bientôt rebrousser chemin.

« Faisons un tour par les marais, dit le maître. Si je n'y prends un oiseau, je ne m'en consolerai pas. »

Les damoiseaux tournèrent vers les champs pour obéir au maître.

Soudain voilà le faucon de Guillaume qui remue le cou, et donne des signes d'impatience. Le damoiseau est intrigué : il voit bien que son oiseau veut quelque chose, mais il ne sait quoi. Il le tient plus bas, tranquillement contre sa cuisse.

« Qu'a notre faucon ? demanda le maître qui l'avait gorgé.

— Je ne sais, ni ne le vois, maître. Puis-je le laisser aller ?

— Beau frère, de grâce ! fait le maître. Nous serions perdus. Si tu ne le secourais promptement, aussitôt qu'il aurait abattu son oiseau, il s'enfuirait au loin.

— Soyez sans crainte, je le suivrai. S'il

abat une cane ou quelque autre oiseau, je le relèverai avant qu'il ait pris son vol en haut, ou je m'estime bien peu.

— Ote-lui donc la longe et le laisse aller.

— Très volontiers. »

Guillaume était habile en tous métiers, et en déduit d'oiseaux plus qu'en tout autre. Il prit d'une main dans l'autre le faucon pour le jeter comme il convenait. Il ôte la longe, ouvre le poing : le faucon part.

Aussitôt il le suit à la course.

Il ne sait encore vers quel oiseau le faucon tire dans le ciel. Le faucon vole au-dessus d'un champ fumé. Sur l'un des tas, un écoufle tenait un poulet qu'il mangeait. Le gentil faucon l'avait aperçu depuis longtemps déjà.

Quand l'écoufle le vit fondre à tire-d'aile, il ne fut pas si hardi que d'oser l'attendre; il s'envole aussitôt; mais le faucon l'atteint et le frappe à grands coups, si bien qu'il l'abat sur le fumier ; cela fait, il revole en haut.

« Hé! larron! crie Guillaume qui accourt à grande allure, c'est défendu! »

L'écoufle s'enfuyait déjà. Mais le faucon, plus vite qu'un carreau empenné, fond du haut des airs et va de nouveau le heurter et férir. Il se jette sur lui avec rage, l'agrippe, et tant le force et le retourne qu'ils vont tous deux à terre. Guillaume saute de cheval et sépare

les combattants. Tandis qu'il tenait d'une main l'écoufle et de l'autre le faucon, le maître et ses compagnons sont tous venus à la rescousse.

Guillaume était hors d'haleine.

« Maître, dit-il après une pause, pour Dieu, tenez-moi ce faucon, et je vous prie, beau gentilhomme, et vous mes compagnons qui êtes ici, que nul de vous ne souffle mot, quoi que je fasse. »

Il prend aussitôt l'écoufle comme si ce fût un malart, lui fend la peau du ventre, lui met ses doigts dans le corps, et en retire le cœur tout sanglant, et devant tous ceux qui étaient là, il l'a mis dans sa bouche et mangé.

« Voilà qui ne s'est jamais vu, fait chacun. Quelle raison a-t-il d'agir ainsi ?

— Ahi ! gentilhomme débonnaire, beau maître, fait Guillaume, pardonnez-moi, et veuillez m'attendre un instant, jusqu'à ce que je revienne. »

Guillaume a jeté son surcot, il monte en simple chemise et galope, tant qu'il rapporte du feu dans un pot qu'une vieille lui a prêté : puis il ramasse un fagot dans une haie qui est tout près.

Le maître et les damoiseaux le regardent faire. Il met en tas des brins de chaume et des séchons. Puis il prend le pochon plein de feu.

Je ne sais pourquoi j'allonge mon récit. Je dirai brièvement comment de rage il mit le feu à la paille et aux rains. Il semble bien qu'il n'aime pas cet écoufle! Il attise le feu, et, dépeçant l'oiseau, le jette membre à membre dans les flammes. Et, chose plus étonnante encore, quand l'oiseau est consumé, il en disperse les cendres...

Les autres s'étaient approchés, fort ébahis. Ils voient le damoiseau qui se frappe du poing parmi les dents et le visage, à peu qu'il ne se mette à mal, et arrache ses cheveux à pleines mains. C'est l'amour qui le jette en de telles extrémités, amour vraiment maudit qui tant le torture et le martyrise.

Les valets étaient consternés et n'osaient intervenir. Nul homme ne fût demeuré indifférent, eût-il un cœur de pierre, en voyant ce forcené, la langue tirée hors de la bouche, acharné à se meurtrir. Dans son accès de désespoir, il laisse échapper un aveu :

« Ecoufle, s'écrie-t-il, honni sois-tu, et tous les autres qui vivent à cette heure! Cette douleur qui m'accable m'est venue de votre lignage. Par ma folie et par l'outrage de l'un de vous, j'ai perdu mon amie! »

Chacun se regardait, se demandant ce qu'il voulait dire. Il en eut honte alors, et l'on vit bien à sa mine qu'il se repentait d'avoir parlé.

Il se rhabilla sur-le-champ, et monta, comme si de rien n'était.

« Maître, dit-il, donnez-moi le faucon, et puis nous nous en irons, car je crois que nous sommes en retard. »

Le maître lui tendit le faucon, et ils se mirent en route. Les fauconniers ne pensaient qu'à l'étrange spectacle auquel ils avaient assisté. Quand ils eurent franchi la porte du château, ils gorgèrent leurs oiseaux. Devant son hôtel, Guillaume rendit son faucon au maître et demanda congé aux damoiseaux ; ceux-ci s'en montrèrent fort ennuyés.

« Pour Dieu, fait chacun, bel ami, venez manger avec nous à la cour. Nous tenons beaucoup à votre compagnie désormais.

— Ne m'en veuillez pas, seigneurs, si je refuse, car cela fâcherait le bourgeois chez qui je demeure. »

Ils se quittèrent, et Guillaume rentra à l'hôtel.

Quand ils eurent repu et posé leurs oiseaux, les fauconniers allèrent manger à la cour, et pendant tout le repas il ne fut pas question de l'aventure de Guillaume.

Le comte avait une habitude qui lui était chère : c'était pendant la soirée, quand il était avec ses gens, de faire faire un grand feu dans la chambre des pucelles. Il allait là man-

ger son fruit avec elles et se divertir. Aélis savait bien le distraire. On dressait des lits pour s'asseoir autour du feu. Ainsi avait-on fait le jour qu'advint la merveille que j'ai racontée.

Après souper, le comte vint dans la chambre, et tandis qu'on préparait son fruit, il se dépouilla pour se faire gratter. Il ne garda rien que ses braies. Aélis lui tira même sa chemise, et elle le couvrit d'un surcot d'hiver à cause du froid. Quand la comtesse et toute la ménie se furent assises autour du feu, la courtoise Aélis fit la joie de l'assemblée : au prix d'elle, toutes les autres n'étaient rien. Elle était en peliçon vair sans manches, et ceinture dénouée; les manches de la chemise étaient blanches et bien tendues. Elle a jeté son bras droit par l'ouverture du surcot du comte qui par amitié lui avait mis la tête en son giron. Tandis qu'il attendait en folâtrant que son fruit soit cuit, il lui souvint tout à coup de ses fauconniers.

« Je pense à mes fauconniers et au maître, fait-il. D'où vient qu'ils ont été aujourd'hui en rivière, et qu'ils n'ont rien rapporté ? Comment saurai-je ce qu'ils ont pris ? Je ne suis pas content du maître qui n'est pas venu ici. »

Il appela un valet qui coupait des poires dans un hanap de bois, et l'envoya quérir le

maître-fauconnier jusqu'au bout de la ville, afin qu'il lui dît comment les faucons s'étaient comportés. Le valet courut à l'hôtel du maître, et fit ce qu'on lui avait commandé.

« Par saint Gilles, répondit l'autre, je n'irai à aucun prix avant demain. »

Mais se rappelant le damoiseau à l'écoufle, il se ravisa.

« J'irai pour lui conter une grande merveille, dit-il. Est-il couché ?

— Non, il veille; il n'a pas encore mangé son fruit.

— Alors j'irai; j'y gagnerai au moins une pomme ou une poire.

— Assurément, fit le messager, et à boire. Venez sans plus attendre. »

Ils vinrent à la salle.

Le comte dont la belle Aélis tenait toujours la poitrine nue, s'écria quand il les vit entrer :

« Maître, qu'avez-vous gagné aujourd'hui ? Ne me cachez rien.

— Vos faucons nous ont fait faire un pauvre souper.

— C'est fini. Mais parlons de quel côté vous fûtes, et comment il advint que vous n'avez rien rapporté.

— Sire, il y a bien sept ans et demi que je suis avec vous, mais jamais je ne vis ce que j'ai vu aujourd'hui, car j'ai bien eu en rivière



dix faucons, en dehors des tiercelets, et je n'ai pu voler un canard.

— Qu'est-ce à dire ?

— Parce que je n'ai pas trouvé un oiseau en sept lieues de terre ; mais je traversai le marais pour chercher deux hérons qu'on m'avait enseignés.

— C'est étonnant, se dit le comte en lui-même.

— J'étais si ennuyé que je voulais revenir. Il y a longtemps qu'une journée ne m'avait paru si longue. Mais je pense que nos ancêtres et tous ceux qui sont venus au monde ne virent aussi le spectacle étrange auquel il m'a été donné d'assister ; j'en fus très ému.

« Ainsi en sera-t-il de vous, quand vous aurez ouï ce que j'ai vu.

— Qu'est-ce donc ?

— Je vous le dirai et ne mentirai en rien.

« Ce matin, quand nous allions en rivière avec nos faucons, je m'aperçus dans la rue que je n'avais pas autant d'hommes qu'il me convenait. Vous avez des valets de bois sur lesquels on ne peut compter, car je dus porter un faucon sur chaque poing, faute de gens, quand la Providence mit sur ma voie un damoiseau qui me tira d'affaire. Je vis bien, quand il monta, qu'il n'avait rien à apprendre. Jamais je ne rencontrai valet qui me plut tant.

Je sais de certain que s'il eût autant d'avoir que de sens, on n'en trouvât pas qui le valût dans tout le royaume. Son palefroi était un ferrant pommelé. Il était large de poitrine, gentil par dessous la ceinture et le corps bien fait en tous points, les yeux grands et vairs, les cheveux un peu bouclés et blonds. Quand je lui eus assis le faucon sur le poing, nous battîmes la vallée ensemble, sur une longueur d'au moins cinq ou six lieues.

— Je n'ai rien entendu encore de très merveilleux », fit le comte.

La belle au clair visage qui tenait la tête du comte était vivement intéressée par le récit du maître-fauconnier, et par le portrait qu'il traçait du damoiseau.

Il leur dit ensuite comment celui-ci avait pris l'écoufle et l'avait réduit en cendres.

« Encore est-ce la moindre des merveilles que vous entendrez : avant de le brûler, il lui tira le cœur et le mangea tout sanglant. »

Le comte se dressa : « Je pense que c'est la folie qui le fit agir de telle sorte, et qu'il n'est pas d'importance, comme vous nous l'avez raconté. Où a-t-il sitôt apprêté le bois et le feu ?

— Il apporta, pleine une hart, tout ce qu'il put lier d'une vieille haie, et plein un pot de chiffons et de braises qu'une vieille lui

avait baillé. Il eut bien vite ramassé tout ce qu'il lui fallait. Sachez qu'il ne le brûla pas entier, mais le démembra pièce à pièce. Je n'aurais fini de vous conter d'ici à quelques temps ce qu'il fit après, mais je crains qu'il vous ennuie.

— Pour Dieu, dites tout, maître, fit la comtesse. Nous saurons si ce fut folie ou courroux. »

Le fauconnier continua :

« Quand il eut brûlé tous les os et mis la chair à charbon, il jeta au vent les cendres et le reste.

— Il le haïssait sans doute, fit Aélis; il ne fit pas cela sans raison.

— Assurément, mademoiselle; jamais vous ne vîtes un homme en proie à pareille douleur. Il s'est charpigné et abîmé et plus de cent fois maudit; il s'est donné tant de coups de poing qu'il en eut le visage tout enflé. Au milieu de son désespoir et de sa rage, il s'écria qu'il haïssait le lignage de cet écoufle. « J'en ai le droit, disait-il, tout mon mal vient de lui, car il me rappelle la douceur de ma mie que j'ai perdue. » Aussitôt qu'il eut dit ce mot, il sembla avoir honte, parce que nous l'avions entendu. Il se tut, et comme si de rien ne fût, il monta et prit son faucon. « Maître, dit-il, allons-nous-en, car il est temps de rentrer à l'hôtel. »

— Je n'ai jamais ouï semblable histoire, dit le comte. Où est-il ? Qu'est-il devenu ?

— Il est descendu dans le bourg chez un bourgeois qui est son maître. Il ne devrait être qu'à un comte ou à un roi.

— Alors vous eussiez bien fait de l'amener ici.

— Les valets ont essayé, mais il ne voulut pas venir.

— Sire, mandez-lui qu'il vienne vous parler, dit la comtesse. Vous saurez le fin mot de l'affaire.

— Dame, volontiers. Qui de vous ira ?

— Moi, fit le fauconnier, à condition qu'il n'aura d'autre maître que vous, dorénavant.

— Je vous le promets. Savez-vous comment il a nom ?

— Guillaume.

— D'où est-il natif ?

— Je ne sais.

— Allez et me l'amenez ; et dites-lui que je le retiens à mon service.

— Je vais le quérir à l'instant. »

Il sortit de la chambre et se rendit tout droit à l'hôtel de Guillaume.

XII

LES AMANTS RETROUVÉS


UAND la belle Aélis entendit le nom de Guillaume, son visage se rembrunit tout à coup. Elle se leva, ne dit rien des pensées qui l'agitaient, et s'en alla, sans qu'ils y fissent attention, dans la garde-robe du comte pour pleurer à l'abri des regards.

Mais elle ne gémissait pas assez discrètement qu'on ne l'ouït du dehors. La comtesse la rejoignit, et voyant son visage inondé de larmes, elle lui dit :

« Vous a-t-on fait quelque offense, ma belle ?

— Nenni, mais je me désole.

— Pourquoi ?

— Pour des amis qui sont si loin que je n'en ai vent ni voie. »

Elle la déroutait en disant *les amis* au lieu de *l'ami*, et en lui donnant à entendre qu'elle en avait plusieurs, et la comtesse était impuissante à la consoler.

Le maître-fauconnier n'était pas encore revenu.

Quelle bataille dans le cœur d'Aélis!

Elle regrettait plus Guillaume qu'elle ne faisait sa mère. La comtesse ne savait que devenir. Elle alla quérir le comte qui chercha à savoir pourquoi Aélis pleurait; il lui essuie les yeux, et l'exhorte à être gaie, car tant que le cœur lui battra, il ne la laissera manquer de rien. Ces bonnes paroles lui apportent quelque adoucissement; elle se déride un peu.

« Venez, douce amie, fait-il, vous divertir là-bas. » Il la ramène par la main devant le feu.

Sur ces entrefaites, le damoiseau était venu avec le maître. Ils entrèrent dans la chambre. Dès qu'il aperçut le comte, Guillaume mit bas son manteau. Il ne fut pas honteux de voir tant d'étrangers. Il salua la comtesse et se mit à genoux devant le comte, jusqu'à ce que celui-ci répondit à son salut.

« Dieu vous donne bonne aventure, bel ami, beau frère! »

Puis il lui demande d'où il est, et si son père est gentilhomme.

« Sire, on dit dans ma terre qu'il fut chevalier.

— Vous en portez bon témoignage sur votre figure et dans votre maintien. »

Il le prie ensuite de lui dire la vérité sur cet accès de colère qui lui fit manger le cœur de l'écoufle.

Guillaume se leva fort mécontent, et alla prendre son manteau. Il regretta aussitôt son mouvement d'humeur qui n'était pas d'un homme sage. Aélis le regardait fixement. Elle n'avait pas vu, depuis qu'elle avait perdu son ami, un homme qui lui plût tant au cœur. Le reconnaissait-elle? Nenni, et c'était grande pitié.

Le comte retint le damoiseau; il lui dit qu'il savait son ennui qui lui avait fait détruire et brûler l'écoufle : mais il espérait bien que son hôte ne laisserait pas pour trente marcs de lui confier son secret. Guillaume, qui supportait tant de privations pour retrouver l'amie perdue, pensa que si le comte lui donnait ce qu'il disait, il pourrait reprendre sans délai ses recherches, et qu'il n'aurait pas dépensé toute cette somme qu'il ne fût mort ou lassé de sa poursuite. (C'est merveille qu'il ne prenne garde à celle qui n'avait d'yeux que pour lui!)

« Ha! fait-il, beau gentilhomme, est-ce

sérieux, cette promesse que vous me faites?

— Assurez-le bien, dit la comtesse, qu'avant qu'il ait été céans deux mois à votre service, vous lui aurez compté les trente marcs. »

Je crois que, lorsque Guillaume aura conté toute son histoire, il en aura tel paiement qu'il pourrait bien faire crédit. Le comte avait chez lui ce que le damoiseau cherchait, mais il ne le savait pas encore, non plus que son entourage. Tous, cependant, brûlaient d'entendre le récit de Guillaume.

L'argent qu'on lui avait promis le décida à se rendre à leur prière; autrement il n'eût dit son secret à personne.

C'est un jour de bonheur qui se leva pour lui!

« Sire, dit-il, ne pensez pas que ce que je vous conterai soit bourde ou vanterie. Que mal m'advienne si je mens en rien que je vous dise! Le comte Richard de Normandie, celui qui fit tant de bien outre mer, et dont les Turcs eurent tant à se plaindre, sire, ce fut mon père. »

Il dit ensuite comment le comte Richard alla en Terre Sainte, comment il imposa une trêve de trois ans aux Sarrasins, comment il s'en revint, et comment il demeura chez l'Empereur qui le fit maître et connétable de son honneur.

« Sachez qu'il est véritable qu'il fut très craint et redouté des Génois et des Pisans. Il détruisit en moins d'un an tous ceux avec qui son seigneur avait guerre. Il abattit et brûla leurs châteaux forts. Puis l'Empereur lui donna pour femme la dame de Gênes qui fut ma mère. Je fus mené jeune à la cour, où j'ai vécu maint jour heureux... »

Tous ceux qui étaient autour du feu prêtaient une oreille attentive. « Honni soit qui ne veuille ouïr cette histoire! » fait chacun.

« Sire, reprit Guillaume, je fus nourri cinq ans dans la chambre de l'Impératrice, avec ma demoiselle. On voulut nous unir par mariage; je n'étais pas encore en âge de l'épouser. Le roi me fit assurer par ses barons tout son empire. Tous, devant mon père, donnèrent leur parole. Or sachez que je vis pour mon malheur ces serments et ces assurances. Pendant un an je fus entièrement maître à la cour après le roi. La mort qui ne se soucie d'épargner aucun homme prit mon bon père, qui me fait tant défaut aujourd'hui : il mourut avant les noces, et, mal conseillé par des félons, le roi revint sur sa promesse. »

Belle Aélis ne disait mot, mais elle suivait avidement les paroles de Guillaume.

« Sire, on m'interdit alors la chambre et le manoir de la pucelle, ce dont mon cœur

devint triste et le sera toujours. Je ne sais si celle qui m'aima d'amour est morte ou vive. Elle prit un jour rendez-vous avec moi, et nous devisâmes comment nous fuirions ensemble. »

Il raconte comme il promit à sa belle que tout Rouen et la comté seraient mis en son douaire.

« Tous les préparatifs furent faits pour le départ que nous avions médité. On a bien vite formé un dessein, mais l'on met longtemps à exécuter. »

Et il dit sa venue la nuit, au bas de la fenêtre, et la corde de linceuls, et la fuite à mulet.

Or je m'émerveille qu'Aélis ne le reconnaisse pas. Ce récit lui a percé le cœur et bouleversé l'esprit. Si sa raison ne l'eût tancée, elle se fût jetée au cou de Guillaume.

« Si je l'embrasse, pense-t-elle, et si ce n'est pas Guillaume, je serai honteuse... Quelqu'un sans doute lui a raconté cette histoire; ce n'est pas Guillaume... » O la déloyale qui doute! Amour chuchote : « C'est lui sûrement! » Mais Raison s'y oppose : « Amour, comment savez-vous que c'est son ami? » Il y a dans le cœur d'Aélis grand débat et grande discorde.

« Sire, continue Guillaume, tandis que nous allions, heureux et gais, nous fûmes à la montjoie d'une cité en Lorraine. Le malheur

nous fit arrêter à une petite fontaine, en un pré sur Moselle pour reposer et pour manger. Nous nous entendions comme parfaits amants. Tandis que ma demoiselle était assise auprès de moi, parmi l'herbe et les fleurs, elle me fit don en gage d'amour d'un riche anneau d'or.

« Malgré moi, je ne gardai pas ce présent qu'elle m'avait fait si gracieusement. Il y avait avec l'anneau une aumônière de samit : j'ai depuis souvent maudit celui qui la teignit en vermillon, d'où vint la grande merveille que vous entendrez et tous les malheurs qui s'ensuivirent. Quand la pucelle m'eut offert ce présent magnifique, le sentiment qui l'inspirait me toucha plus que le joyau lui-même : c'était justice. Tandis que nous nous déduisions, comme amants, de mille manières, je remis l'anneau d'or dans l'aumônière.

« Là-dessus, la lassitude fit endormir ma demoiselle. »

Il est étonnant que celle-ci ne se fasse pas connaître! Sa raison lui ôte la hardiesse; elle craint la honte. En vain l'Amour lui dit : « Jette-toi dans ses bras, c'est lui! — Ne le fais pas, réplique la Raison, jusqu'à ce qu'il ait tout dit et conté. »

Ceux qui sont là écoutent bouche bée, et le regardent comme un loup blanc.

Il continue :

« Sire, dans ce pré où elle s'était endormie, comme il n'y avait pavillon qui lui fît ombre, j'eus la malencontreuse idée de m'accoster devant elle pour la garantir des rayons du soleil. Il n'était femme aussi belle dans le monde, ce jour-là : on eût pu se mirer en son clair visage comme dans un miroir. Comment puis-je sans dépit conter cette mésaventure?

« Tandis que je contemplais ma beauté, voilà qu'un écoufle tombe du ciel et se jette sur l'aumônière qu'il emporte à tire-d'aile. Je pris aussitôt mon mulet et courus. Hélas! je chassai le larron une bonne lieue, par les tertres. Je ne le laissai reposer en nul lieu, ni sur saule ni sur noyer, et tant le harcelai qu'il s'aperçut que n'est pas chair tout ce qui rougeoie. De guerre lasse, il abandonna l'aumônière. J'étais près d'enrager. Mais quand je revins avec mes joyaux à l'endroit d'où j'étais parti, mon amie en avait disparu.

— Comment? Vous ne la trouvâtes pas?

— Non, je ne la revis plus. Or dites-moi, si je ne puis, après cela, haïr l'écoufle à mort? »

Amour parle au cœur de la pucelle : « Vous avez tort, Aélis, de ne pas le reconnaître. Voyez comme le comte s'est passionné pour son récit! »

« Voilà pourquoi, sire, dit Guillaume, j'ai détruit l'oiseau par le feu!

— Y a-t-il longtemps que la chose arriva?

— Sire, il y a sept ans en ça. »

Le comte savait pourquoi le valet avait mangé le cœur de l'écoufle; il concevait sa colère et il l'approuvait.

Tous les assistants eurent pitié des malheurs de Guillaume; les pucelles avaient les yeux gros, mais l'heure n'était pas éloignée où ces pleurs se tourneraient en ris, où l'on verrait dans la chambre telle allégresse qu'on n'en aurait jamais vu de semblable depuis qu'Hélène vint par mer de Grèce en la terre de Pâris.

La comtesse dit au damoiseau :

« Bel ami, comment s'appelle votre amie? »

Il prononça le nom joli, le nom élu.

« Elle se nomme Aélis, la pucelle qui m'aima tant! »

Quand la pucelle entendit son nom, elle n'y tint plus. Il n'y avait pas de doute cette fois. Elle avait bien devant elle celui qui l'aimait plus qu'âme qui vive. Elle se jeta à son cou devant tout le monde.

« Dis! va! beau frère que j'accole, êtes-vous le mien ami?

— Mais vous, fait-il, qui m'avez mis les bras au cou si doucement, qui êtes-vous?

— Ami, ne me reconnaissez-vous pas? Je suis Aélis, votre amie qui vous donnai l'anneau

de ma mère, Aélis dont les souffrances et la misère vinrent de votre folie. »

La pucelle l'étreint de ses deux bras; Guillaume est quasi fou de joie et d'étonnement. Elle lui demanda ce qu'était devenu l'anneau, cause de leur infortune.

« Dame, j'ai enduré mainte privation depuis que je vous perdis, mais jamais je n'ai voulu m'en défaire. »

Il lui montre l'aumônière qu'il avait fait coudre en son braïel, et les pucelles la décousent à grande joie.

Aélis le baise plus de cent fois.

« Gentille dame, fit la comtesse, vous avez bien su me cacher votre origine.

— Guillaume, fit le comte, bel ami, apprenez que votre père, le comte Richard, fut fils de ma cousine germaine. Je vous ferai rendre tout Rouen et Montivilliers. »

Le comte envoya aux hôtels de tous côtés pour éveiller ses compagnons. La comtesse manda sur-le-champ les dames et les demoiselles. Quand elles apprennent qu'Aélis est la fille de l'Empereur, toutes accourent, l'une en peliçon, l'autre en chemise. Elles sont tellement éperdues qu'à peine peuvent-elles se chausser.

Pour rehausser la fête, le comte fit allumer une grande flambée dans la salle. Il y eut tant

de cierges, tant de luminaire que la maison paraissait en feu. Lors commencèrent les danses et les caroles qui durèrent jusqu'au jour.

Le bourgeois qui avait Guillaume à son service était ravi de l'aventure. Il se hâte d'aller au château. Sa femme et tout le voisinage accourent à lui.

« Comment, fait chacun, votre valet, on dit qu'il est fils de comte ?

— C'est vrai.

— N'avez-vous pas honte de vous faire servir par lui ? »

« Dame, dit Guillaume à sa mie, j'ai vu votre hôtesse de Toul. Elle vous salue. »

Isabel se jette au cou du damoiseau pour l'amour de sa mère.

« Dites-moi, sire, était-elle en bonne santé ? »

Le damoiseau lui donne de ses nouvelles aimablement.

« Je suis satisfait, dit le comte. Maintenant je chasse et j'oiselle. Je ne pense pas qu'advienne jamais ce qui est arrivé aujourd'hui. »

La liesse était grande des chevaliers et des pucelles. Quant aux amants, ils ne se quit-

taient pas des yeux ni des mains. La Fortune envieuse ne leur gardait plus rancune, et ils étaient heureux plus que ne le furent Iseut et Tristan.

XIII

RETOUR EN NORMANDIE



UAND la fête eut assez duré, on songea à se coucher.

« Parlons de nos affaires, dit le bourgeois à Guillaume, il est grand temps de rentrer au logis.

— Ah ! maître, j'y suis déjà, si le comte daigne m'héberger.

— Prenez maintenant de bonnes garanties pour son service, dit le comte plaisamment.

— Sire, fait le bourgeois, il y a eu assez de témoins, quand nous avons débattu nos conditions... Pourtant, si celle au corps gentil me prie un peu que je le lui laisse pour lui gratter les pieds ce soir, je m'en arrangerai. »

L'assemblée s'amusa beaucoup de la proposition. La demoiselle fit sa demande au bourgeois : il ne réclama pas de gage et il se retira en riant.

Le lit de la belle Aélis fut tel qu'il convenait à fille d'empereur. Le comte et la comtesse pour l'honorer le firent faire devant eux. Celui à l'usage de Guillaume ne fut pas plus laid. On ne mit pas trente pieds de distance entre les deux. Le damoiseau put donner à repaître à loisir à ses yeux affamés.

Tout le monde était parti, car la nuit était plus qu'à moitié passée. Le comte et la comtesse furent se coucher, non sans avoir recommandé qu'on sonnât tout doucement la messe, pour ne pas réveiller trop tôt belle Aélis. De Guillaume et de sa mie je ne sais ce qu'il advint, car celui qui s'assied grelottant au feu, se chauffe volontiers tout contre, et les lits étaient si près l'un de l'autre qu'ils n'étaient séparés que de la largeur d'une planche. D'un tour de hanche elle pouvait se glisser vers lui. Mais laissons-les désormais.

Quand ils furent levés vers l'heure de tierce, le comte dit :

« Beau cousin, la première chose que j'aurai à faire, ce sera de vous armer chevalier, et je ne laisserai pas de quérir jusqu'à Montpellier tout ce qui pourra aider à l'embellissement de la cérémonie. »

Il manda aussitôt par toute sa terre les valets de ses tenants : que tous ceux qui veulent des armes le disent et viennent à la cour ;

ils seront adoubés pour faire honneur au comte de Normandie.

Guillaume fut armé dans la quinzaine, ainsi que trente autres. Ce fut une belle solennité : depuis que Troie la Grande fut arse, il n'y eut à un adoubement tant de dames de haut rang, ni tant de pucelles de prix. Aélis fit des largesses : elle offrit ceintures, anneaux, agrafes. Son ami fut plus magnifiqne encore, car il retint ceux de sa ménie, qui avaient pris leurs adoubs ce jour-là, en leur donnant vair et gris.

« C'est un bon commencement, disaient les chevaliers : il sera sire de Rome s'il plaît à Dieu, et si sa femme vit. »

Chacune et chacun lui souhaitent bonne chance.

Le comte désirait faire davantage pour son cousin : « Cousin, sachez que nous irons en Normandie et que vous y serez comte. S'il y en a qui refusent de faire votre volonté, j'amènerai mon arrière-ban contre eux, et je vous dis bien qu'en moins d'un an, ils seront tous détruits. »

Il prépara la chevauchée. Il y eut bientôt deux cents chevaliers harnachés. La demoiselle eut lorains neufs et belle sambue ; Isabel sa compagne fut aussi richement équipée par le comte. La bonne comtesse s'était bien dé-

pensée pour atourner Aélis, lui donnant tant de robes et de joyaux d'argent que sa mère l'Impératrice n'eût pu donner davantage. Elle l'aimait tant qu'il n'est rien qu'elle ne fît pour lui plaire.

Cependant les riches palefrois sont venus au degré. Avant qu'Aélis monte son bai crinu, elle prit congé des dames et des demoiselles dont il y avait si grand foison à son départ qu'à peine put-elle les baiser toutes.

Le comte de Saint-Gilles et ses plus hauts prud'hommes lui tinrent l'étrier et la mirent en selle. Si l'empereur de Rome avait pu voir l'honneur qu'on lui portait! Mais il la croyait morte, depuis le temps qu'il n'en avait de nouvelles.

Les pucelles pleurent; elles ont grand deuil aussi pour Isabel qui ne demeure.

Aélis est montée; jamais on ne vit si belle créature à cheval. Sa chape était d'écarlate vermeille; elle avait abaissé sur ses yeux son chaperon d'hermine ourlé de sable, car l'eau du cœur lui découlait sur la face jusqu'au menton. Les fenêtres, les huis, les bouges des ouvroirs étaient pleins de monde pour la voir s'en aller.

La comtesse s'est accostée près d'elle, et le comte est de l'autre côté. Ils se mettent en marche, suivis d'une route de plus d'une lieue;

les harnais, l'or et l'argent resplendissent et les armes font grand bruit.

La comtesse prit congé sur l'ordre du comte et s'en retourna avec une partie du convoi, non sans avoir fait de touchants adieux à la pucelle. Elle ne lui souhaite pas de joyaux, ni de richesses, mais ce qui est le plus cher à son cœur.

Le comte et ses gens s'éloignèrent de leur côté.

Ils tinrent tant le droit chemin et tant errèrent qu'ils vinrent en Normandie.

Ils sont logés dans les prés, sous Arques. Le comte envoie deux messagers parler au seigneur de la ville : il lui mande que le comte de Saint-Gilles vient d'arriver, amenant celui qui revendique la terre de Normandie comme son héritage.

Les messagers trouvèrent au château le châtelain qui jouait aux dés avec deux chevaliers ; ils dirent ce qu'on leur avait mandé.

Quand le châtelain entendit parler de l'hoir qui réclamait la comté, il ne cacha pas son plaisir.

« Certainement, dit-il, Dieu aime cette contrée, s'il est vrai qu'il lui a réservé son héritier naturel. »

Puis il dit aux chevaliers : « Montez, allons ensemble jusque-là. » Un valet amena les

chevaux, et le sire sortit du château avec sa suite. Il aperçut l'aigle d'or et le pommeau au sommet du pavillon du comte. Ils descendirent vers le tref où la belle pucelle se tenait à côté du comte.

« Dieu vous garde et votre belle chevalerie », fait le châtelain.

Le comte, qui sait ce qu'on doit faire en telle occurrence, ne répond pas sur un ton arrogant. Il lui rend ses saluts et dit l'affaire qui l'amène.

« Vous savez que le comte Richard est mort, il y a quelque temps. C'est une perte dont vous serez bien dédommagés : ce beau chevalier est son fils, il n'y a pas de doute. Il devait prendre la terre entière de l'Empereur avec cette pucelle : sachez qu'il n'en est pas de plus accomplie. Le fils du comte Richard de Montivilliers requiert la terre et l'honneur, comme son père les eut jadis.

— Sire, répond le châtelain, nous sommes très heureux de cette bonne nouvelle. Que le seigneur et la dame soient les bienvenus, car ils semblent bien dignes d'une terre vingt fois plus grande.

— C'est pour cela qu'il requiert son honneur plus en amitié qu'à titre de seigneur. Rendez-lui cette terre en paix, et qu'il en soit saisi aujourd'hui, seulement pour reconnais-

sance. Demain vous lui ferez hommage, comme à votre homme et seigneur : il vous rendra vos héritages ainsi que vous les avez tenus, dès que dénombrement sera fait de ce qui est dans sa mouvance et dans celle de son père.

— Sire, l'empereur nous courrouça beaucoup, quand il le retint », dit le châtelain.

Là-dessus, il le revêtit de sa seigneurie par une vergette qu'il tenait, devant les chevaliers qu'il avait amenés. Puis il le baisa au visage.

« Sire, fit-il avec attendrissement, quelle amitié me montra votre bon père! Par cette âme (que Dieu accueille quand elle sortira de mon corps) jamais, sire, je ne ressentis joie pareille à celle que j'ai de votre venue. Bienvenue cinq cents fois ma demoiselle en ce jour! Vous ne demeurerez pas davantage ici. Faites déplier les trefs et les tentes, et sur-le-champ la fête va commencer au château. »

Ils s'en vont tous au château en amont. Il n'y a bourgeois qui ne monte, ni clerc, ni homme ayant cheval. Tous se pressent autour d'Aélis, et les cloches sonnent à toute volée.

Le châtelain avait fait pourtendre la chambre de la belle de bordures et de courtines. Toute la soirée les jeux, les caroles, les danses se succédèrent à l'envi.

Le lendemain, le seigneur et le châtelain

se jurèrent fidélité. Ils prirent leurs hommages des chevaliers et des vilains. Des messagers partirent aussitôt pour Montivilliers et Rouen : là, quand ils surent la nouvelle, ils remercièrent Dieu de leur avoir donné tel seigneur et telle dame. Des bourgeois de Rouen furent députés auprès de Guillaume; ils lui apportèrent, selon l'usage, les clés de la ville.

« L'archevêque, dirent-ils, vous a rendu votre fief, comme un bon sire. »

Guillaume fut conduit tout droit à Rouen par son cousin. Une troupe nombreuse vint à sa rencontre. L'archevêque le baisa ainsi que la pucelle. Dans la ville, il y eut grande presse pour le voir; aux fenêtres on voyait des gens de toutes sortes. Des encensoirs d'or et d'argent pendaient à travers les rues. Tous les pignons étaient tendus de courtines et de manteaux fourrés.

A l'entrée de Guillaume, les danses, les instruments, les cloches firent si grand bruit qu'on n'eût pas entendu Dieu tonner.

L'archevêque allait, tenant d'un côté le frein de la dame. Aélis, comme gentille femme, voulut que tous ceux qui sortaient des hôtels, la pussent voir à leur aise. Sa tête blonde était découverte et parée seulement d'un cercle d'or à rubis, œuvre d'un Arabe

des plus habiles, dont l'éclat rehaussait admirablement le teint de la belle.

On emmena Aélis en grande solennité jusqu'à l'archevêché, où l'offrande se fût bien montée à vingt-cinq sous, si l'on eût fondu les deniers qui furent donnés. Les barons reçurent le nouveau comte à grande joie. A peine fut-il à la maison que les gens lui apportèrent plus de mille marcs de présents, en riches vaisseaux d'argent, en draps de Tyr et autres étoffes précieuses. C'est à son bon cousin de Saint-Gilles qu'il devait cet accueil magnifique; il lui en était reconnaissant pour toujours. Mais s'il fut comblé de dons, il sut bien en prodiguer en retour. Tous disaient : « C'est son père tout restauré! »

Les noces de Guillaume et d'Aélis eurent lieu ensuite, et durèrent bien quinze jours. Après quoi, le comte de Saint-Gilles se disposa à repartir pour sa contrée. Il y eut foule de chevaliers au mouvoir. Je n'aurais pas fini de vous énumérer les dons que fit la comtesse Aélis à son cousin et à ses gens : joyaux, cendaux et samits; elle n'oublia pas la bonne dame de Saint-Gilles, non plus que les demoiselles de son entourage, et elle leur envoya en souvenir d'amitié les plus riches cadeaux.

L'heure des adieux était venue; belle Aélis donna mille marques d'amour au comte et

manda à la comtesse ses tendresses et la promesse d'être toujours sienne. Le comte ne l'appelait plus demoiselle, mais dame; il la tint un long temps entre ses bras, tout à cheval.

Guillaume monta pour le convoyer avec sa ménie. Ce n'est pas chose niable que la féauté et l'amour de l'un pour l'autre depuis dura toujours. Le cousinage y était pour quelque chose.

« Cousin, fit le comte avant de quitter Guillaume, soyez sage et aimez bien vos nourris, car un prince est bien gardé lorsqu'il aime ceux qu'il doit aimer. Fol est celui qui met le doigt au feu après avoir été brûlé. Vous savez les ennuis que l'Empereur eut longtemps avec ses serfs, qui firent le tourment de son règne. Vous savez que votre père les exila et les détruisit. Il est un homme mort, le seigneur qui pourvoit un vilain, car quand le vilain est au-dessus, il n'a repos ni cesse qu'il n'ait couvert d'opprobre celui qui l'a élevé. Soyez large et débonnaire à ceux qui aimèrent votre bon père. Avez-vous vu comme ils vous ont accueillis? Tous étaient en liesse : si on leur eût fait en son vivant affront ou injustice, jamais vous n'eussiez eu votre terre en paix tant qu'ils eussent le pouvoir de vous nuire. »

Le comte Guillaume fut très touché des exhortations de son cousin. Il ôta de son doigt le bel anneau que l'oiseau larron avait emporté, et lui dit en l'accolant :

« Bel ami, beau cousin, voici l'anneau précieux pour lequel l'écoufle fut détruit et brûlé ! Gardez-le pour l'amour de moi et surtout pour l'amour de ma mie ! »

Les deux comtes résolurent d'adopter les mêmes armes en témoignage d'amitié et de parenté.

« Certes, fait le comte de Saint-Gilles, je hais le monde qui est si mauvais. Si nous eussions pu être toujours ensemble, ce fût félicité parfaite. »

On donna le signal du départ. Provençaux et Normands se séparèrent : les uns prirent le chemin de leur contrée, et le comte Guillaume rentra dans Rouen avec sa suite.

XIV

LE COURONNEMENT A ROME



UILLAUME, sitôt qu'il eut pris possession de sa comté, sut bien mériter l'amour de ses hommes; il fut large et magnifique comme il était vaillant et preux aux armes : il tenait son écu devant lui en chanteau par les enarmes, plus joliment qu'une dame ne fait son manteau, le nez dans la zibeline; quant à son avoir, il n'était guère sien : en prenait qui voulait; jamais il ne montra de malveillance ou de colère à l'égard de ses gens. Il était bien de la race et de la lignée dont il sortait, il n'y a pas à en douter.

Pour Aélis, ses vertus la faisaient priser de tous; plus encore que sa beauté, sa grande sagesse, son cœur généreux lui attirait les hommages : on ne connaissait pas femme de

plus sainte vie : elle n'enviait rien à autrui des biens que Dieu lui donne. Ses robes, son or, son argent, elle avait tout en commun avec les franches dames de sa terre; elle les faisait quérir et les recevait de son mieux aux fêtes annuelles; celles-ci l'aimaient comme leurs yeux. Je doute que jamais il y eût dame de tel renom dans la chrétienté.

Guillaume et Aélis étaient bien demeurés trois ans en Normandie, sans qu'il y eût jamais entre eux la moindre contrariété, la plus légère offense, quand la Renommée qui vole en tous lieux apporta aux Romains la nouvelle que leur demoiselle était comtesse et dame de Rouen et qu'il n'était au monde femme plus honorée. L'Empereur et l'Impératrice étaient morts depuis longtemps déjà. Il n'y avait plus un maître dans le royaume, mais cent et davantage : tous ceux qui avaient l'audace et l'argent en étaient les seigneurs.

Quand les princes naturels des Romains surent que le damoiseau qui avait emmené la pucelle était chevalier de telle renommée, qu'il n'était si vaillante femme que madame Aélis, et que jamais devant l'autel n'avaient été unies deux créatures aussi parfaites, ils s'assemblèrent pour délibérer.

« Ainsi donc, fait l'un, la fille de l'Empereur est vivante?

— Oui, je le sais par un qui la vit, fait un des sénateurs de Rome, et il paraît qu'il n'est prud'homme qui vaille le comte Guillaume son mari. »

Les autres font : « Que veut dire cela ? Pourquoi parlait-il ainsi ? »

Le sénateur qui voulait à toute force qu'on les aille quérir répliqua : « Vous savez bien que cette terre doit leur appartenir : le fils du comte Richard en fut investi par l'Empereur, de son vivant. Il est hors de doute que nous le jurâmes. Je crains que ce que nous faisons ne nuise à nos corps et à nos âmes. Puisque le damoiseau qui doit avoir l'honneur du royaume à cause de notre demoiselle qu'il a épousée, est vivant, au sû de nous tous, il est juste qu'on l'envoie chercher jusqu'à Rouen où il demeure. Qu'il revienne, et nous le ferons empereur ; il me semble que c'est raison. Qu'en dites-vous ? »

Les Romains approuvèrent l'idée ; ils firent aussitôt la lettre à Guillaume, et ils élirent les plus hauts barons du royaume pour l'envoyer quérir ainsi que leur dame.

Tous se sont atournés, et sont partis. Plusieurs étaient fâchés de l'aventure, mais ils n'osèrent le laisser paraître, car les partisans de Guillaume étaient les plus forts.

Les messagers chevauchèrent en hâte et vinrent à Montivilliers.

Ils sont entrés au grand étage où ils trouvent le comte et la comtesse qui faisaient chanter en grosse vielle.

« Sire, disent-ils, de par les vôtres, nous vous apportons salut et amour. Les Romains et tout le royaume vous les mandent communément. Ils vous prient de vous rendre au plus tôt à Rouen, pour hériter du royaume, puisqu'ils savent que vous avez la dame à qui il échut de son père. »

A ces mots Aélis s'est pâmée. Elle aurait eu plus de contentement que de peine, si elle ne s'était rappelé son enfance et l'amour de sa mère. Mais l'aventure est si belle qu'elle l'a vite guérie; elle laisse le deuil pour être toute à la joie.

Le franc comte débonnaire était très heureux; il honore les messagers autant qu'il peut. La raison lui dit qu'il lui faut partir sans retard. Mais l'amour de ses hommes le retient et l'apitoie.

Dès que ceux-ci surent la nouvelle, ils se sont affublés, tristes et pensifs.

Ils se présentèrent au comte qui jouait d'un arc d'aubour; autour de lui étaient les Lombards qui le traitaient comme leur seigneur.

« Comme tu nous as trahis et tués, font les




UNIV.
OF
MICH.



Normands, gentil comte honoré! Qui nous fera jamais du bien, quand tu seras loin de nous? Vous nous donniez robes et écus, tout votre avoir était nôtre, et vraiment l'on ne savait qui était seigneur! »

Guillaume a bien rendu à Belle Aélis le bliaut de Syrie qu'il lui avait promis, la nuit où elle avait fui du palais paternel!

Quand la dame se vit sur le point de quitter le pays, elle envoya quérir par plusieurs messagers les dames et les pucelles, et les femmes des vavasseurs qui l'aimaient tant. Il en vint au moins soixante de grand prix. Il y eut maintes larmes pleurées. La comtesse fit une grande gentillesse : pour lui tenir compagnie et pour la pompe de l'escorte, elle élut vingt pucelles qu'elle emmena : Dieu sait si elles furent contentes! Plus d'une n'avait pas ses souliers entiers quand elle vint à la cour, mais en peu de temps elles furent bien garnies et parées : elles eurent robes, sambues et harnais neufs, tout comme leur dame.

Il ne demeura au palais âme qui vive, quand le jour du départ fut arrivé. Dieu fit naître à la bonne heure l'homme que tant de gens honorent!

Quand tout le monde fut prêt, le comte monta. Ceux du pays montraient telle désolation que les Lombards en étaient émerveillés.

Les mères pleuraient en convoyant leurs filles.

« Ha! Ha! disaient les chevaliers, tu nous laisses déconfits. Montivilliers est bien certain de n'avoir jamais tel seigneur! »

Mais l'archevêque élève la voix :

« Chétive gent, que vaut ce deuil? Dieu nous a fait grande faveur : quand il sera sire de Rome, l'honneur en rejaillira sur la contrée. »

Les dames prennent congé d'Aélis. Les filles quittent leurs mères qui les pressent dans leurs bras; les pères disent un dernier adieu à leur fils. Que de pleurs versés ! Que de paumes battues! Et quelle rumeur, quand le convoi s'ébranle! Ils sont bien deux cents, superbement parés, qui en font partie et qui vont en Italie.

A Rome, capitale de l'empire, la nouvelle parvint que le sire et la dame seraient arrivés au quatrième jour. Ceux de la terre et de l'honneur se préparèrent à les recevoir. Il y eut foule à l'avènement. La comtesse de Gênes ne laissa sur la marine dame ni pucelle. De Rome à Bénévent il ne demeura pas un seul chevalier.

La mère de Guillaume fut heureuse, plus qu'on ne saurait dire, d'embrasser son cher fils ainsi que la belle Aélis.

Bientôt ducs et comtes vinrent rendre leurs

hommages. Il ne fut tour en la ville de Rome dont on n'apportât les clés, et Guillaume eut un mot aimable pour chacun.

Quand ils entrèrent à Rome, je laisse à penser si la belle Aélis fut admirée. Le roi de Sicile était à la droite de la dame dont les cheveux d'or reflamboyaient au soleil. Les charmantes pucelles qu'elle avait amenées rehaussaient la pompe de la journée; les barons les accompagnaient, et elles étaient toutes rougissantes de l'honneur qui leur était fait.

On était au plus beau de l'été. La chevauchée parcourait la ville qui était toute jonchée de glaïeuls, de jonc et de mente, les rues bordées et pourtendues de samit bleu et de cendal, de paile et de drap de Tyr. Des moutiers s'envolèrent les claires sonneries des cloches. Les bourgeois avaient mis sur leurs fenêtres tout ce qu'ils avaient de plus précieux en vaisselle d'or ciselée à la turquoise. Celui qui savait d'aucun instrument ne fut pas oiseux à cette heure.

Ainsi fut reçu le comte Guillaume par les Romains et les hauts princes de l'Empire.

La fête continua à l'hôtel. Les demoiselles et leur dame allèrent se parer dans les chambres. Il y eut telle qui savait mieux tiller que tresser en bande; mais on dit qu'est mal né qui ne s'amende : telle était folle qui depuis fut sage.

Le comte demeura avec son barnage au grand palais de marbre noir. Il fit sur-le-champ crier dans le royaume, selon le conseil de ses barons, qu'il porterait bientôt la couronne.

« Quand sera-ce? fait l'un à l'autre.

— A la Pentecôte : il n'y a qu'une quinzaine à passer. »

Tous ne pensent plus qu'aux robes et aux atours. Les baillis commandent les venaisons, les ours, les verrats, et les messagers vont par la terre pour annoncer le couronnement.

Le jour arriva : nul chevalier ne vint à la cour qui n'amenât sa femme ou sa fille. On vit accourir une telle foule de barons, de chevaliers, de dames et de pucelles qu'on ne pensait pas qu'en trois royaumes il y eût le tiers autant.

Je ne crois pas que jamais naquît un roi qui fût pareillement honoré, lorsqu'on le conduisit au moutier.

Ainsi en fut-il de madame Aélis; elle avait cotte et manteau à traîne, de biface brochée : la panne était à pourfil d'hermine, losengée de zibeline noire, qui dépassait en blancheur la neige neigée, tant elle était fine; une grande liste d'or bordait le manteau tout autour, tout resplendissant de gemmes et de pierres précieuses; l'agrafe qui lui attachait le collet

était une vraie merveille : quant au collet, c'était un maître courtois qui l'avait ouvré, car il y avait mis foison de pierres magnifiques de toutes les couleurs qu'ont les fleurs en été.

Les clercs reçurent l'Impératrice à grand honneur, en longue procession. Dieu! que d'évêques, d'archevêques et d'abbés! Du sceptre, de la corne, et de la couronne que l'Apostole posa sur le front de Guillaume, je ne vous dirai rien, sinon qu'il n'en était pas de plus riches.

Les barons étaient attroupés dans le chœur, tout près, en long et en large, et le peuple contemplait la cérémonie du haut des voûtes et du plafond.

Il était presque none, quand tout fut terminé. Je ne saurais vous conter le festin qui suivit : il y eut à foison de tout ce qui est bon à manger, et ceux qui en firent le menu ne méritèrent pas de reproches. Les dons que les barons firent après à ceux qui avaient fait le service furent des plus beaux : nul d'entre eux ne se retira sans une robe ou un ornement.

Après le festin, la danse et les instruments firent rage. En sept ou huit lieux, on avait installé des jeux d'échecs et de tables; ailleurs d'autres jouaient à la mine. Les jongleurs gagnèrent gros à chanter des sons et à

conter des fables : ils s'en allèrent en traînant des vêtements de soie garnis d'hermine. Les pucelles ne se lassèrent pas de danser et de caroler. De tous côtés, il y eut cent divertissements; dans les cours, on vit des lévriers chasser des sangliers, des ours et des léopards. Les réjouissances durèrent quinze jours entiers. Maint prud'homme rompit des lances et fit des prisonniers. Chevaliers et pucelles ne se privèrent pas du plaisir de donoyer; il s'ensuivit maintes amours nouvelles. Cette quinzaine fut courte aux amies et aux amants, en dépit des jaloux incommodes; Amour est si prévoyant qu'il sait favoriser les rendez-vous, et nul autre que ce petit dieu n'est si malin pour décevoir.

Enfin la cour se sépara : les invités partirent, comblés de présents et ravis de l'honneur que leur avaient fait le roi et la reine.

Guillaume et Aélis gardèrent l'Empire en leur vivant. Je ne puis vous dire tout ce qui se passa après leur couronnement, car je ne le sais. Mais nul ne pourra s'attacher à tout ce qui est vilenie, s'il prête cœur et oreilles au récit que je vous ai fait des enfances merveilleuses de Guillaume et d'Aélis.

Avant qu'on les connaisse en France, je voudrais que mon roman parvienne au gentil

comte de Hainaut : il le mettra en autorité. On m'a conté tant de bien de lui que je veux qu'il l'aie le premier : il n'est homme de Tournai jusqu'à Reims qui entende si bien un bon mot. Mon livre ne pourra trouver de meilleur emploi, et s'il a le don de lui plaire, j'y gagnerai sa familiarité. Je ne pense pas qu'il lui soit désagréable, hormis, peut-être le titre qu'on trouve laid : mais il était juste que le roman se nommât comme le conte. On peut le réciter, sans crainte de choquer personne, devant les rois et les barons. L'auteur l'a fait tel pour l'amour du comte de Hainaut. Et s'il a mis son livre sous ce titre, comme la rose sous l'épine, c'est par fine raison que maintes gens ignorent, mais que savent ceux qui l'ont ouvert, car ils y ont lu la belle histoire d'Aélis et de son aumônière que l'écoufle emporta, et ils n'ont pas trouvé que l'auteur avait tort : si l'écoufle n'eût pas pris l'anneau, on n'en parlât jamais, et sans l'écoufle, celui qui mangea son cœur n'aurait pas retrouvé son amie.

C'est pourquoi l'on ne doit pas blâmer le roman pour le titre, car on a fait souvent « par bIEN povRE seurnoN A couRT conoistre maint preudome ».

FIN

Bif

Bre

Cha
au mo

Con
vicom

Cos
forme
le ser
Cosso

Enc
de l'é

Enc
Empl

Gra

Gr

Gr
de se
prépa
avant

NOTES

Biface. Sorte d'étoffe précieuse.

Brésil. Teinture cramoisie tirée du bois du même nom.

Chanteau (Tenir un écu en). Le tenir de côté, comme au moment de frapper de la lance.

Comteur. Personne noble qui prend rang après le vicomte.

Cosson. Maquignon, revendeur. Existe encore sous la forme *cossonnier* (prononcé parfois cansonnier), dans le sens de coquetier. On trouve à Paris une rue de la *Cossonnerie,* ancien marché de la volaille.

Enarme. Au singulier et au pluriel, poignée à l'intérieur de l'écu.

Enduire. Verbe neutre qui a signifié absorber, digérer. Emploi restreint aujourd'hui à la fauconnerie.

Graile. Cornet à son aigu, clairon.

Graine. Teinture de cochenille.

Gratter. C'était un usage très répandu au Moyen Age de se faire « gratter », « frotter » ou « tâtonner » pour se préparer au sommeil. A noter aussi l'habitude de boire avant de se mettre au lit.

Honneur. Dignité, puis bénéfice féodal dont le revenu remplaçait, pour les fonctionnaires carolingiens, le traitement en numéraire. Ensemble des fiefs par opposition à la propriété libre ou *alleu*, au domaine propre d'un baron, d'un roi. Possessions en général.

Hua. Imitation du cri de l'écoufle. Le nom de l'oiseau lui-même (Cf. Jean de Brie, *Le Bon Berger*).

Jeter (un oiseau). Le lancer dans l'air (Terme de fauconnerie).

Miséricorde. Sorte de poignard qu'on pendait à l'arçon.

Poignez! Piquez (de l'éperon) : commandement pour la charge.

Râpé. Piquette obtenue en versant de l'eau sur la râpe, c'est-à-dire sur le raisin foulé.

Rivière. Désigne non seulement le chenal d'un cours d'eau, mais la vallée dans sa largeur. Le déduit de rivière est la chasse aux oiseaux aquatiques.

Touaille. Serviette de table ou de toilette. S'emploie encore parfois dans le sens d'essuie-main monté sur rouleau. Le mot *tavaïolle*, qui désigne le linge fin garni de dentelles qu'on emploie dans les églises pour les offrandes, vient de *tovagliuola*, diminutif de la forme italienne *tovaglia*.

Tresque. Sorte de farandole.

Vautre. Chien à sangliers.

Vergette. Anneau symbolique qu'on mettait au doigt du seigneur, pendant la cérémonie d'investiture.

TABLE

Typographie Firmin-Didot et Cie. — Paris. — 1925.


938



